LE FILS

DU

CHASSEUR D'OURS

LE FILS

DU

CHASSEUR D'OURS

PAR

LE DOCTEUR KARL MAY

Traduction d'Elisabeth Loisel.

LIBRAIRIE DELHOMME ET BRIGUET
J. BRIGUET, ÉDITEUR
PARIS — 83, RUE DE RENNES
LYON — 3, AVENUE DE L'ARCHEVÊCHÉ
1900

AVANT-PROPOS

L'auteur du Fils du chasseur d'ours, M. le Dr Karl May, est un voyageur intrépide, un conteur inépuisable qui, depuis longtemps, s'est fait connaître dans les revues et journaux catholiques d'Outre-Rhin. On a traduit déjà, en français, plusieurs de ses ouvrages : Les Pirates de la mer Rouge, La caravane de la mort, etc., etc., et ces traductions ont obtenu un réel succès. On nous racontait que les élèves d'une institution de jeunes gens, où il était permis de causer au réfectoire, de deux jours l'un, avaient renoncé à la permission, pour entendre lire la suite des aventures de Shatterhand. M. le Dr May se met souvent en scène sous ce nom, qu'il prend encore ici ; le Fils du chasseur d'ours n'a guère que seize ou dix-sept ans, Shatterhand le protège et le guide. Le narrateur ne s'efface pas volontiers : sa personnalité, son amusante forfanterie dominent dans ce livre comme dans toutes ses œuvres, on les y retrouve avec plaisir. Shatterhand n'est pas seulement, un faiseur de prouesses étonnantes, il a du cœur, sa plume garde toujours une scrupuleuse convenance ; il n'oublie point, comme tant d'autres, son titre, et ses convictions de chrétien, il aime à les rappeler en toute occasion ; quant à ce que son récit aurait de trop allemand, on s'est efforcé de l'écarter. Certaines allusions, certains souvenirs de mœurs locales, certains jeux de mots eussent été d'ailleurs, intraduisibles. Les quelques suppressions nécessaires n'ont point altéré le texte original, il reste une narration complète et très intéressante, dans laquelle l'auteur retrace la vie accidentée des trappeurs américains, type curieux déjà presque disparu, et nous décrit les merveilles des geysers de l'Amérique du Nord. Aussi, quoique la nouvelle traductrice soit à son début, elle espère voir le jeune public accueillir ce volume avec l'empressement qu'il a témoigné pour les précédents voyages de M. Karl May, publiés en français.

LE

FILS DU CHASSEUR D'OURS

I

VOKADEH.

Un peu à l'ouest de l'espèce d'angle formé par la réunion des trois États de l'Amérique du Nord : le Dakota, le Nebraska, le Wyoming, deux hommes chevauchaient paisiblement. Leur aspect eût fort étonné les badauds européens ; il y avait entre eux un contraste bizarre : l'un très grand, très maigre, vrai don Quichotte, l'autre, rond comme une boule, et rappelant un peu le type de Sancho. A cheval pourtant, leurs têtes se trouvaient au même niveau ; car le petit homme rond montait un bidet osseux et fort haut sur ses jambes, tandis que le grand allait à califourchon sur un très petit mulet. Les étriers du gros bonhomme atteignaient à peine le ventre de sa bête, les pieds du grand cavalier traînaient presque à terre ; il eût pu marcher sans quitter la selle. La selle ici, est un mot bien pompeux, ni l'un ni l'autre de nos deux voyageurs ne se servaient de cette superfluité. Le petit homme se contentait de jeter sur le dos de son cheval une peau de mouton ; le grand garnissait le dos de sa bête d'une vieille couverture si usée, qu'autant aurait valu monter à poils.

À première vue on pouvait juger nos deux compagnons, c'étaient deux vieux trappeurs, et leur route avait déjà été longue, l'état de leurs vêtements le prouvait assez.

Le plus grand portait un pantalon qui assurément n'était pas fait sur mesure, et qui, beaucoup trop large, l'entourait de plis disgracieux, mais qui trop court de jambes, dépassait à peine les genoux, tant il avait été raccourci par la pluie ou le soleil ; une épaisse couche de graisse en couvrait surtout les côtés, car son propriétaire avait la fâcheuse habitude de s'en servir comme serviette, après chaque repas. Les pieds du maigre et long voyageur, s'enfonçaient dans d'indescriptibles chaussures, des chaussures antédiluviennes, pour le moins ; qui jamais n'avaient dû subir l'injure du cirage, de sorte que leur couleur ne pouvait guère se préciser. Une chemise de cuir, rude, brune, sans boutons ni attaches, protégeait la maigre poitrine du cavalier, dont les bras, secs mais nerveux, sortaient à partir du coude, de manches aussi usées que les jambes de son pantalon.

Une cravate de laine enveloppait le cou de notre héros ; si elle avait jadis été blanche ou noire, verte ou jaune, rouge ou bleue, son propriétaire l'ignorait lui-même.

La pièce principale de l'habillement était, sans contredit, le chapeau, jadis gris, de cette forme que des gens irrévérencieux nomment *tuyaux de poêle*. Ce chapeau, dans un temps immémorial, couronnait peut-être le chef d'un lord anglais ; le sort l'avait fait ensuite descendre, de degré en degré, sur la tête anguleuse d'un chasseur de prairies. Ce dernier, n'ayant pas les mêmes goûts qu'un gentleman, tenait les bords de son chapeau pour inutiles. Il les avait tout simplement enlevés, n'en conservant que juste ce qu'il fallait pour ombrager ses yeux et pour saisir plus facilement le dit objet ; en outre, pour se rafraîchir un peu, il avait eu soin de pratiquer, au moyen de quelques coups

de couteau donnés, de ci de là, dans le couvre-chef, des prises d'air suffisantes.

Comme ceinture, le plus grand de nos voyageurs portait une corde assez épaisse, qu'il avait roulée plusieurs fois autour de sa taille ; elle maintenait deux revolvers et un couteau, le sac à balles, la blague à tabac, la peau de chat, le briquet de la prairie et divers objets dont l'emploi reste une énigme pour ceux qui ne sont pas initiés. Sur la poitrine, attachée à une courroie, reposait la pipe, mais quelle pipe ! L'œuvre même du chasseur qui depuis longtemps l'avait rongée, presque jusqu'à la tête, par l'habitude qu'ont tous les fumeurs passionnés, de mâcher le tuyau quand, depuis longtemps, le tabac est épuisé.

Notre homme pouvait compter parmi les trappeurs bien montés ; il possédait encore un manteau de caoutchouc, attaché à ses épaules par un cordon, un lasso partant de l'épaule gauche lui retombait sur la hanche droite. Couchée en travers du cheval, à portée de sa main, se trouvait une de ces longues carabines avec lesquelles un tireur habile manque rarement son but.

Quel âge avait cet homme ? On ne saurait le préciser. Son visage maigre, sillonné de rides, conservait pourtant une apparence de jeunesse ; l'expression de ses traits annonçait un rusé compère. Sa barbe était entièrement rasée, c'est un luxe que beaucoup d'hommes de l'ouest se plaisent à affecter. Ses yeux, grands et bien ouverts, avaient la couleur bleue du ciel et ce regard perçant que l'on remarque chez les gens de mer ou chez les habitants des grandes plaines ; néanmoins on eût dit qu'il se mêlait, dans ces yeux mobiles, quelque chose de confiant et d'enfantin, à la lueur fauve des yeux du renard ; contraste singulier qui frappait au premier abord.

Le mulet que montait le maigre chasseur était, comme nous l'avons dit, de chétive apparence ; il ne semblait cependant pas souffrir du poids de son cavalier ; et montrait même parfois, des velléités de révolte et de gaîté, bientôt modérées par son maître, qui le pressait entre ses deux longues jambes. Cette sorte de mulets est très appréciée dans l'ouest, à cause du pas si sûr de ces animaux, mais on connaît aussi, leur penchant à une résistance obstinée.

Malgré l'ardeur brûlante du soleil, le second voyageur était vêtu d'une pelisse de fourrure ; fourrure bien râpée et presque tannée d'ailleurs, où restaient à peine quelques endroits poilus. Sous cette pelisse sortaient de gigantesques bottes à revers. Un panama ombrageait la tête du gros homme, panama si large que, pour regarder devant lui, il devait le repousser sur la nuque.

Le visage du cavalier était tout ce qu'on pouvait apercevoir de sa personne ; scrupuleusement rasé aussi, les joues rouges et pleines, le nez enfoncé dans les pommettes saillantes, les yeux petits et bruns ; cette tête-là ne rappelait en rien celle d'Adonis, mais le regard était bon, plein de gaîté, l'ensemble de la physionomie très sympathique et le sourire semblait dire à tous venants : « Regardez-moi ! Je suis un gaillard petit et bien bâti, avec moi il est possible de s'arranger, néanmoins, ne comptez pas trop sur mon air bonasse, je ne manque ni d'intrépidité, ni de finesse » !

Voici un coup de vent qui écarte la pèlerine de notre Sancho, nous entrevoyons son pantalon de laine bleue et sa blouse de même couleur. Une ceinture de cuir entoure sa taille, un tomahawk y est attaché, avec un fourniment d'objets aussi complet que celui de son compagnon. Un lasso pend aussi à l'avant de la selle, ou plutôt sur le cou du cheval, en compagnie d'une petite carabine posée de travers et qui déjà fort ancienne, a dû servir dans maintes rencontres. Nos deux amis se nomment : le petit : Jacob Pfefferhorn[1] (1), le grand : David Kroners. Ces noms n'eussent rien dit à un habitant de l'Ouest, à un trappeur, et pourtant, les deux compagnons étaient assez célèbres dans tout le pays ; on racontait même leurs prouesses autour des feux du bivouac de New-York à San-Francisco, des lacs du nord au golfe du Mexique ; mais on les connaissait sous d'autres noms et rarement on leur avait donné ceux qu'ils tenaient de leurs familles.

Dans les savanes, principalement chez les Peaux-Rouges, on ne garde pas son nom, si on en a un inscrit sur un acte de naissance ou de baptême ; on le remplace par un surnom appliqué d'après des qualités qui vous sont reconnues propres et ces surnoms font bientôt oublier ceux de l'état civil.

1 En allemand ce nom signifie Grain de poivre. Note de winnetou.fr : l'orthographe exacte du nom est Jacob Pfeffer**k**orn.

Kroners, Yankee pur sang, n'était jamais appelé autrement que le grand Davy ; Pfefferhorn, d'origine allemande, à cause de sa corpulence et de son prénom Jacques ou Jacob : « le gros Jemmy » (Jemmy est un diminutif de Jacob). Le grand Davy et le petit Jemmy, étaient d'ailleurs inséparables, personne ne se souvenait de les avoir vus l'un sans l'autre. Quand le gros Jemmy arrivait dans un campement on cherchait involontairement des yeux le grand Davy ; et si Davy entrait dans une boutique pour y acheter de la poudre ou du tabac on lui demandait s'il ne prenait rien pour Jemmy.

La même entente régnait entre les deux animaux qui leur servaient de monture. Le grand bidet, malgré sa soif, n'aurait bu à aucune source, s'il n'avait pas vu le petit mulet s'y baisser en même temps que lui, ce dernier serait resté la tête levée, même devant l'herbe la plus drue et la plus succulente, s'il n'avait senti son compagnon à ses côtés, il hennissait alors doucement comme pour lui dire : « Tu vois, les maîtres sont descendus, ils rôtissent leur quartier de buffle ; déjeunons aussi, car nous ne nous reposerons plus avant ce soir ! » Ainsi, bêtes et gens étaient liés l'un à l'autre, rien n'eût pu les désunir. En ce moment, tous quatre, poursuivaient gaiement leur voyage vers le nord. Le cheval et le mulet avaient rencontré des pâturages excellents, de l'eau à discrétion ; les deux chasseurs s'étaient lestés d'un bon gigot de chevreuil, tout le monde paraissait dispos.

Le soleil venait d'atteindre le zénith et descendait lentement ; il faisait encore très chaud, mais un vent rafraîchissant soufflait sur la prairie. Les myriades de fleurs qui tapissaient l'herbe, se ressentaient à peine de l'automne ; leurs fraîches couleurs réjouissaient encore les yeux. À l'horizon s'étendait une large plaine, encadrée par les Montagnes Rocheuses, dressées en formes de cônes gigantesques, et resplendissantes sous les rayons du soleil couchant, tandis que leur chaîne immense allait se perdre vers l'est, dans les brumes sombres du lointain.

« Combien de temps voyagerons-nous encore aujourd'hui ? » demanda Jemmy, après un silence d'une heure au moins. »

« Comme les autres jours, » répondit le grand Davy, très laconiquement.

« Well ! » dit le petit en souriant « ainsi nous irons jusqu'au campement ? »

« Ay ! »

Maître Davy prononçait ay au lieu de yes.

Un nouveau silence s'établit. Jemmy se gardait bien de s'attirer une nouvelle rebuffade ; il considérait son camarade avec ses yeux malins et attendait le moment de s'en venger. Davy finit par se lasser de son mutisme ; il montra la plaine du doigt et demanda :

« Connais-tu cette contrée ? »

« Beaucoup ! »

« Eh bien, comment l'appelles-tu ? »

« L'Amérique ! »

Le grand chasseur impatienté, souleva ses longues jambes et fouetta son mulet.

« Mauvais drôle ! »

« Qui ? »

« Toi ! »

« Comment cela ? »

« Maniaque ! »

« Pas du tout ! Je te réponds sur le même ton. Si tu me fais des questions stupides, je ne vois pas pourquoi je serais spirituel quand je te donne la réplique ! »

« Spirituel ! O malheur ! Toi, spirituel ! Est-ce qu'il y a de la place pour l'esprit dans ta peau ? »

« As-tu donc oublié ce que j'étais dans mon ancien pays ? »

« Tu as fait une classe au gymnase ? Oui : je m'en souviens. Du reste, il me serait difficile de l'oublier, car tu me le répètes, chaque jour, au moins trente fois. »

« C'est que cela est nécessaire ; je dois journellement te rappeler, trente ou quarante fois, que je suis un homme pour lequel tu n'as pas assez de considération ! Et puis, je n'ai pas fait qu'une

classe ! »

« Non, trois, hein, tu dis trois… ? »

« Donc ? »

« Donc, admettons que cela t'aie un peu débrouillé la cervelle, l'esprit consiste dans autre chose. »

« Bah ! j'en ai ma part ; tu le sais bien ! quant à cette contrée, je n'oublie pas que c'est là, que nous nous sommes rencontrés ; t'en souviens-tu, toi ? »

« Ay ! ce fut un mauvais jour ! J'avais consommé toute ma poudre et les Sioux m'attaquèrent ; je ne pus leur riposter, ils me prirent ; heureusement tu arrivas sur le soir. »

« Oui, ces animaux avaient allumé un si grand feu qu'on aurait pu l'apercevoir d'un bout du Canada à l'autre. Je m'approchai tout doucement de leur bivouac, là, je vis cinq Sioux qui avaient enchaîné un blanc ; grâce à Dieu je n'étais pas comme toi, à court de poudre. J'en abats deux, les trois autres s'enfuient, ne supposant pas qu'ils n'avaient affaire qu'à un seul homme. Tu étais libre ! »

« Eh oui, j'étais libre, mais aussi furieusement en colère contre toi ! »

« Parce que je m'étais contenté de blesser les Indiens au lieu de les tuer ! Un Indien est un homme. Je ne puis me résoudre à tuer un homme, que dans le cas de nécessité absolue. Je suis un chrétien et non un cannibale ! »

« Et moi, qui suis-je ? »

« Hum ! murmura le gros Jemmy, à présent tu es certainement, tout autre que jadis. Tu avais alors, comme beaucoup d'autres, la conviction qu'on ne saurait assez détruire les Peaux-Rouges ; j'ai dû te convertir à mes idées ! »

« Oui, vous autres Allemands, vous êtes singuliers. Mous comme du beurre, vous essayez de prendre les gens avec des gants, puis vous les assommez avec une massue, quand ils résistent. Vous êtes tous pareils, toi comme les autres ! »

« Il me plaît d'être ainsi et non autrement ! Mais regarde, il y a une trace sur le gazon ! »

Il arrêta son cheval et montra, à ses pieds, une ligne sombre qui se prolongeait sur l'herbe, par delà le rocher. Davy arrêta aussi sa monture, ombragea ses yeux avec sa main, examina minutieusement la place indiquée, puis il dit :

« Je veux avaler un cent de balles, si ceci n'est pas une piste ! »

« Je n'en doute pas ; il faut examiner la chose de près, Davy ! qu'en penses-tu ? »

« Ce que j'en pense ! En prairie on est obligé de ne négliger aucune piste ! On doit savoir qui on a devant ou derrière soi, ou bien la mort vous surprend dans l'herbe verte, où l'on s'est gaiement couché le soir. »

« Donc, en avant ! »

Ils s'avancèrent jusqu'au rocher où ils commencèrent à inspecter la trace, en connaisseurs.

« Que dis-tu de cela ? » demanda Davy.

« Que c'est une piste, » répondit en riant le gros Jemmy.

« Oui-da ! Je le vois aussi ! Mais quelle espèce d'empreinte ? »

« D'un cheval. »

« Hum ! un enfant le verrait. Crois-tu que je m'imagine qu'une baleine ait passé par ici ? »

« Non, car cette baleine ne pourrait être que moi ; n'importe, cette trace m'inquiète. »

« Pourquoi ? »

« Avant que de te répondre, je veux la considérer encore une fois très attentivement ; je n'entends pas que tu te moques de moi. »

Jemmy sauta de cheval et s'agenouilla dans l'herbe ; son vieux bidet, comme s'il eût tout compris, baissait la tête vers le gazon foulé et flairait d'un air grave. Le mulet s'approcha aussi, en remuant la queue et les oreilles, il parut contempler les empreintes.

« Eh bien ! demanda Davy, à qui la recherche semblait longue, est-ce donc si important ? »

« Oui, un Indien vient de passer. »

« Crois-tu ? Ce serait pourtant étonnant que nous nous trouvions ici, sur le terrain de chasse ou le pâturage d'une tribu. Pourquoi présumes-tu que ce soit un Indien ? »

« Je vois à la marque du sabot, que le cheval appartient à un Indien. »

« Pourquoi ne serait-il pas monté par un blanc ? »

« Cela, je me le demande… mais, mais… »

Il secoua la tête et suivit la trace pendant quelques instants, puis il s'écria :

« Vois, le cheval n'était pas ferré, il a dû néanmoins galoper, malgré la difficulté du terrain. Le cavalier était sans doute très pressé. »

Davy se gratta le front et descendit lui-même, de sa monture, pour examiner les traces ; il finissait par trouver la chose sérieuse ; il murmura bientôt, en relevant la tête :

« Le cheval était réellement fatigué, il a trébuché souvent. Celui qui fatigue ainsi sa bête doit avoir de graves raisons pour le faire. Ou l'homme est poursuivi, ou il cherche à atteindre au plus vite, un but important. »

« Cette dernière supposition est la vraie, l'autre n'est pas exacte. »

« Pourquoi ? »

« De quand datent ces passées ? »

« De deux heures environ. »

« Oui, je le crois… Il n'y a encore aucune trace de poursuite, et quand on a une avance de deux heures on n'éreinte pas ainsi son cheval. Du reste, il se rencontre tellement de gorges dans ces rochers, qu'il aurait été facile de tromper ceux qui poursuivaient, en décrivant un arc ou des zigzags. »

« Revenons à nos moutons : L'homme a voulu arriver très vite au but, c'est bien ; maintenant où est-il ? »

« Évidemment, pas loin d'ici. »

Le grand Davy, étonné, regarda le gros Jemmy dans le blanc des yeux.

« Tu as l'air bien avisé aujourd'hui ! dit-il.

« Bah ! cela va de soi ! Tu comprends que si le but de cette course avait été éloigné, le cavalier aurait ménagé son cheval, il l'eût laissé reposer pour mieux le presser ensuite. Mais comme le lieu à atteindre était certainement proche, il a pensé pouvoir y arriver aujourd'hui, malgré la fatigue de sa bête. »

« Écoute, mon vieux Jemmy, ce que tu dis me semble vraiment sensé ! »

« Tu es bien honnête ! Quand on a, comme moi, pratiqué trente ans les savanes, on peut bien avoir quelquefois, de bonnes idées ! Je crois même que je finirai par deviner les intentions de notre Indien. Évidemment, cet homme est un messager ; son arrivée était certainement de grande importance, et un Indien ne peut être messager que des Indiens ; d'où je conclus que nous nous trouvons dans le voisinage des Peaux-Rouges ! »

Le grand Davy laissa passer un léger sifflement entre ses dents et son regard erra à la ronde.

« Fatal ! plus que fatal ! murmura-t-il. Ainsi, le drôle vient des Indiens et va aux Indiens ; nous nous trouvons donc, parmi eux, sans savoir où ils logent ; nous pouvons très facilement nous fourvoyer chez eux et laisser notre scalpe entre leurs mains ! »

« Hé ! hé ! c'est à craindre, mais il y a un moyen fort aisé de nous en assurer.

« Tu crois donc que nous devons suivre cette piste ? »

« Oui, justement, nous savons qu'ils nous précèdent, tandis qu'eux, ne peuvent nous deviner ; nous avons tout avantage. Une autre raison encore, c'est que leur piste ne nous éloigne pas de notre route, et puis, je suis curieux de voir à quelle tribu ils appartiennent.

« Moi de même ! Il n'est cependant pas malin de le présumer. Dans le haut de la montagne, on rencontre les Indiens *Pieds-Noirs*, les *pigans* et les Indiens *pur-sang* ; ceux-là ne viennent pas de ce côté. Au coude du Missouri, campent les *Riccavées* qui ont rarement quelque chose à faire par ici. Les Sioux, hum ! Ne sais-tu pas qu'ils ont déterré leur tomawack[2] de guerre ?...

2 Note winnetou.fr : orthographe traditionnelle : « Tomahawk ».

« Non. »

« Il ne faut pas nous casser la tête, ce doit être eux ! Derrière nous, se trouve le plateau du Nord ; tu dois te souvenir de notre dernière excursion ? Nous traversons à présent, dans une contrée très connue, et si nous ne faisons pas de bêtises, il ne peut rien nous arriver de fâcheux. Viens ! »

Les deux trappeurs enfourchèrent leurs bêtes et suivirent exactement la piste tout en regardant souvent de côté et d'autre, pour voir s'il ne se présentait pas quelque danger. Une heure s'écoula ; le soleil se cachait de plus en plus ; le vent s'élevait et la chaleur du jour diminuait rapidement. Bientôt, ils remarquèrent que l'Indien avait dû cesser de courir ; à une place plus foulée, le cheval, cédant à la fatigue, était tombé sur les genoux. Jemmy sauta à terre et interrogea les marques.

« Oui, c'est un Indien, s'écria-t-il ; il lui a fallu descendre ici ; son mocassin est orné d'aiguillettes en poil de sanglier ; tiens, voici une des pointes qui s'est cassée… Ah et cela ! le gars doit encore être très jeune ! »

« Pourquoi ? demanda le grand Davy, qui était resté sur son mulet.

« En cet endroit sablonneux, l'empreinte du pied est à peine marquée ; si c'était admissible, je dirais qu'une Squaw…[3].

« Quelle absurdité ! Une femme ne s'aventurerait pas seule ici ».

« C'est un jeune homme qui, assurément, compte tout au plus dix-huit ans ! »

« Cela devient dangereux ! Certaines tribus se servent de très jeunes guerriers comme messagers. Avançons ! »

Ils continuèrent leur chemin. Tandis que, jusqu'alors, ils avaient longé des prairies en fleur, ils se trouvaient maintenant, sur un terrain d'où émergeaient, par-ci, par-là, des buissons, d'abord isolés, puis bientôt réunis en groupes. Ils ne tardèrent point à arriver devant l'endroit où le cavalier avait dû descendre encore ; sans doute pour accorder à son cheval un court repos ; puis marcher à pied, tenant l'animal par la bride.

Les buissons dans cette contrée, gênaient si souvent la vue, que les précautions devenaient doublement nécessaires.

Davy allait en avant, Jemmy suivait. Ce dernier, après quelques instants de silence, reprit :

« Dis, Grand, c'est un cheval moreau ? ».

« Comment sais-tu cela ? »

« Ici, pend au buisson, un poil qui aura été arraché à sa queue. »

« Nous savons déjà quelque chose de plus, mais ne parle pas si haut, car nous pouvons, à toute minute, rencontrer des gens qui nous tueraient avant que nous ne les ayons aperçus. »

« Je ne crains pas cette surprise ; je puis compter sur mon cheval ; il hennit aussitôt qu'il sent un ennemi. Allons donc tranquillement, avançons ! »

Le grand Davy ne répliqua pas, mais un moment après, il s'arrêta de nouveau.

« Tonnerre et foudre ! s'écria-t-il, il s'est passé là quelque chose ! »

Le gros Jemmy donna une vigoureuse impulsion à son cheval, et après quelques pas, au travers des buissons, se trouva sur un espace libre. Devant eux s'élevait un rocher de forme conique, comme on en rencontre beaucoup dans cette prairie ; la piste se prolongeait jusque-là, puis, tournait à droite, en dessinant un angle aigu. Cela, ils le virent tous deux, très distinctement, mais ils virent encore autre chose. De l'autre côté du rocher, de nouvelles traces se réunissaient à celle déjà observée.

« Qu'en penses-tu ? » demanda le grand Davy.

« Je pense que derrière ce rocher campaient les hommes qui ont poursuivi l'Indien. »

« Peut-être ont-ils décampé dans cette direction ? »

« Ou bien ils sont retournés en arrière. Reste auprès de ce buisson, je vais examiner tous les coins. »

« Tu ne recharges pas ton fusil ?

« Non, en cas de besoin, le tien me servirait. »

3 Femme indienne.

Il descendit et jeta, au grand Davy, la bride de son cheval, afin de pouvoir grimper librement sur le rocher.

« Rusé renard, grommela Davy satisfait, qui aurait cru qu'il put être si leste ! »

Arrivé au versant opposé, Jemmy se glissa lentement et prudemment, puis il disparut derrière une pointe saillante du rocher. Bientôt il reparut et fit un signe à son compagnon, figurant un arc avec ses bras. Davy comprit, car au lieu d'aller droit au rocher ; il décrivit un circuit parmi les buissons, jusqu'à ce qu'il eût atteint la seconde piste, après quoi, il rejoignit Jemmy.

« Que dis-tu de cela » ? demanda le petit Jemmy en lui indiquant l'espace qui s'étendait devant eux.

C'était l'emplacement d'un campement. Quelques chaudrons restaient abandonnés par terre, avec plusieurs haches, des pelles, un moulin à café, un mortier et des paquets de différentes tailles, mais on ne voyait aucune trace de feu.

« Làs ! répondit Davy, ceux qui s'étaient installés dans ce trou, doivent être des gens très imprévoyants ou bien ils ne connaissent pas la contrée. Voici les empreintes de quinze chevaux au moins, mais pas un seul n'a été attaché ; selon toute apparence, il y avait encore plusieurs bêtes de somme ; tout a détalé… Où vont-ils ? Quels gens négligents ! »

« L'Indien sera venu tout droit, se jeter au milieu du campement, il s'est fait prendre comme une alouette. »

« Crois-tu qu'ils l'aient traité en ennemi ? »

« Naturellement, puisqu'ils l'ont poursuivi. Fâcheux pour nous, mon cher ; le Peau-Rouge se venge sur tout ce qu'il rencontre. »

« Essayons néanmoins de les rejoindre ! »

« Oui, nous n'aurons pas à faire beaucoup de chemin, le messager n'a pu aller loin avec une monture épuisée. »

Ils remontèrent et suivirent, au galop, la route où, à droite et à gauche, se voyaient les empreintes des bêtes de somme qui y avaient passé.

Malgré leur supposition contraire, ils durent marcher longtemps. Enfin, Jemmy qui, allait en avant, arrêta soudain son cheval ; il avait entendu un bruit de voix, il tourna rapidement de côté, Davy l'imita et tous deux écoutèrent.

« Ce sont eux ! dit Jemmy… Ils se trouvent encore assez loin devant nous. Faut-il les surprendre, Davy ? »

« Certes ! les chevaux raboteront en attendant. »

« Non, car cela pourrait nous trahir ; puisque nous voulons rester inaperçus, il faut les lier pour qu'ils ne nous suivent pas. »

Raboter est l'expression employée par les trappeurs. Ils appellent ainsi, le pas des chevaux dont on lie les jambes de devant, afin qu'ils ne puissent faire que de petits pas.

On ne les attache de cette façon que quand on se sent en sûreté, autrement, on lie les animaux à un arbre, ou à un pieu court, que l'on enfonce dans la terre. Très souvent les chasseurs emportent des pieux, lorsqu'ils doivent parcourir des prairies non boisées.

Nos deux inséparables attachèrent donc leurs montures aux buissons, puis se glissèrent dans la direction d'où partaient les voix. Ils arrivèrent ainsi, à une petite rivière ou plutôt, à un ruisseau qui n'avait pas beaucoup d'eau, mais dont les hautes rives annonçaient qu'au printemps, il devait en rouler une assez grande quantité. Ce ruisseau dessinait une courbe prononcée, au milieu de laquelle neuf hommes se tenaient, les uns debout, les autres couchés sur l'herbe. Parmi eux, se trouvait un jeune Indien, garrotté.

De l'autre côté de l'eau, au bas de la plus haute berge qu'il n'avait pu gravir, le cheval abattu de l'indien soufflait bruyamment. Les chevaux des coureurs de prairies se tenaient près de leurs maîtres, qui n'étaient point des sauvages.

Ils avaient une assez méchante mine. Un Européen aurait pu les prendre pour de véritables brigands ou pour des gens sous le coup des poursuites de *master Lynch*.

Jemmy et Davy, cachés derrière un buisson, étudiaient la scène. Les hommes chuchotaient entre eux, ils semblaient délibérer sur le sort du prisonnier.

« Hein ! murmura Jemmy, qu'en dis-tu ? »

« Et toi ? »

« Les lâches ! Ce pauvre enfant me fait pitié ! À quelle tribu crois-tu qu'il appartienne ? »

« Je ne sais trop, il n'est pas barbouillé, il ne porte aucun signe distinctif, donc, il n'allait pas en guerre. Veux-tu le délivrer ? »

« Bien sûr ! »

« Viens, nous allons échanger quelques mots avec eux ! »

« Et s'ils nous envoient promener ? »

« Nous avons le choix d'exprimer notre volonté avec autorité ou avec adresse. Je ne crains point ces gens, mais une balle peut atteindre, même lancée par un lâche poltron. Il ne faut pas leur laisser, tout de suite, deviner la chose. Ayons l'air de venir de l'autre côté de l'eau, pour qu'ils ne supposent point que nous avons vu leur campement. »

Jemmy et Davy prirent leurs armes, firent un détour assez long, traversèrent le ruisseau et remontèrent la rive opposée ; ils se dirigèrent alors vers le groupe et feignirent une grande surprise.

« Holà, s'écria le gros Jemmy, qu'est-ce donc que cela ! Je croyais que nous étions tout à fait seuls dans cette prairie et voilà un vrai *metting !* Est-il permis d'en être ? »

Les hommes, couchés à plat ventre, se relevèrent vivement ; les autres portèrent la main à leurs armes ; tous regardèrent les étrangers avec défiance, mais bientôt ils se mirent à rire.

« *Thunder storm !* » s'écria l'un d'eux qui avait à la ceinture tout un arsenal d'armes blanches et autres, « Qui va là ! Chasseurs ou mascarades ? »

« Ay, reprit Davy en s'inclinant ; il nous manque pour faire carnaval, quelque joyeux compère, voulez-vous le devenir ? »

« Vous vous adressez mal ! »

« Bah ! »

Là dessus Davy fit avec ses longues jambes un pas dans l'eau, un autre sur la rive et se plaça devant son interlocuteur. Le gros Jemmy le rejoignit en deux bonds et cria :

« Nous voilà ! Good day ! avez-vous une bonne gorgée à boire ? »

« Buvez de l'eau, répondirent les autres. »

« Fi ! pensez-vous que j'aie l'intention de me mouiller l'intérieur ? L'eau ne va guère au petit-fils de mon grand-père ; si vous n'avez rien de mieux, vous pouvez, retourner chez vous ; car cette bonne prairie n'est pas faite pour les buveurs d'eau ! C'est moi qui vous le dis ! »

« Vous paraissez, tenir la prairie pour une auberge ? »

« Assurément, les rôtis vous courent devant le nez, on n'a besoin que d'allumer le feu. »

« Ce régime vous profite ? »

« Beaucoup ! » reprit Jemmy en riant.

« Votre camarade manque de ce que vous avez en trop, l'ami ! »

« Parce que je ne lui donne que demi-ration, cela se voit ! Mais, vous autres, qui vous a conduits ici ? »

« Nous avons bien trouvé le chemin tous seuls. »

« Tiens, je ne l'aurais pas cru, car votre physionomie ne fait pas supposer que vous puissiez trouver quelque chose. »

« Et la vôtre, que fait-elle supposer ? »

Jemmy regarda autour de lui et sembla apercevoir, pour la première fois, l'Indien.

« *Behold!*[4]*!* s'écria-t-il, un prisonnier et un Rouge encore ! »

Il se recula comme effrayé à sa vue, les hommes, se mirent à rire ; celui qui avait déjà parlé et semblait être leur chef, reprit.

« N'allez pas tomber en faiblesse, sir ! Quand on n'a pas encore rencontré de telles gens, la

4 Voyez donc !

première impression peut avoir des conséquences fâcheuses. »

« J'ai déjà vu des Indiens : mais celui-ci me paraît très sauvage ! »

« Oui, n'approchez pas si près ! »

« Est-il si dangereux ? Il est enchaîné ! »

Le gros Jemmy faisait mine de s'approcher du prisonnier ; le chef l'arrêta.

« Ne bougez pas ! ordonna-t-il et répondez-moi ; qui êtes-vous, que voulez-vous ? »

« Vous allez l'apprendre tout de suite ! Mon camarade s'appelle Kroners et mon nom est Pfefferkorn, nous… »

« Pfefferkorn, interrompit le chef de campement, n'est-ce pas là un nom allemand ? »

« Avec votre permission ! »

« Alors, laissez-nous la paix, je ne puis souffrir les Allemands. »

Il saisit le couteau qui pendait à sa ceinture. Jemmy fit un geste de dédain.

« À bas votre tranchet, maître, dit-il, je n'en ai pas peur. Vous nous traitez grossièrement, je vous parlerai sur le même ton. Je vous ai décliné nos noms, dites-nous à votre tour, qui vous êtes. »

Les aventuriers regardaient avec surprise ce petit personnage tout rond, qui parlait d'un air si décidé ; quelques-uns mirent bien la main à la ceinture, voyant leur chef continuer la conversation, ils s'arrêtèrent.

« je m'appelle Walter, cela doit suffire, grommela l'orateur de la troupe ; les noms de mes huit compagnons ne vous en diraient pas davantage. »

« Vous avez raison ; ici, tous se valent ! »

« Est-ce une insulte ? s'écria Walter, faut-il recourir aux armes ? »

« Je ne vous le conseille pas, nous avons vingt-quatre coups à tirer chacun ; vous auriez reçu la moitié de nos balles avant de pouvoir saisir vos fusils. Vous nous tenez pour des novices, ne nous forcez point à vous prouver le contraire.

Avec la rapidité de l'éclair, Jemmy avait pris ses deux revolvers à chaque main. Davy en fit autant. Walter voulut ramasser son fusil déposé sur l'herbe, mais Jemmy le prévint :

« N'y touchez pas, dit-il, ou je tire ! » c'est la loi de la prairie !

Les huit compagnons se regardèrent ; ils sentaient combien ils avaient été imprévoyants de laisser leurs fusils dans l'herbe et n'osaient les ramasser.

« *S'death*[5], grommela Walter, on croirait que vous voulez nous avaler. »

« Vous n'êtes pas assez appétissants ! Dites-nous ce que vous a fait cet Indien, c'est tout ce que nous désirons de vous. »

« Cela vous intéresse ? »

« Oui, car si vous l'attaquez sans motif, tous les blancs se trouvent menacés de la vengeance des siens. Donc, pourquoi l'avez-vous fait prisonnier ? »

« Parce que tel a été notre bon plaisir ; c'est un coquin de Peau-Rouge, le motif est suffisant. Vous n'aurez pas d'autre réponse ; vous n'êtes pas nos juges et nous ne sommes pas des enfants qui obéissent au premier venu. »

« Très bien, j'en conclus que vous n'avez aucune bonne raison à nous donner. Je vais interroger cet homme. »

« Vous ! l'interroger ? » dit Walter en souriant ironiquement, il ne comprend pas un mot d'anglais ! Il ne nous a même pas répondu une syllabe ».

« Un Indien ne répond pas à ses ennemis quand il est enchaîné, et peut-être l'avez-vous traité de telle sorte qu'il ne pourrait vous entendre, quand même vous lui enlèveriez ses liens. »

« Il a reçu du gourdin, c'est vrai. »

« Du gourdin ! s'écria Jemmy, êtes-vous fous ? à un Indien ! Vous ne savez donc pas que c'est une offense qui ne peut s'effacer qu'avec du sang ? »

« Il peut prendre notre sang ; seulement, je suis curieux de savoir comment il l'aura ? ».

« Aussitôt qu'il sera libre, il vous le montrera. »

5 Par la mort !

« Libre, il ne le sera jamais ! »

« Voulez-vous le tuer ? »

« Ce que nous voulons en faire, cela ne vous regarde pas, compris ! Il faut détruire les Peaux-Rouges toutes les fois qu'on les rencontre. Vous avez maintenant notre réponse. Si vous tenez à chapitrer ce brave sauvage, à votre aise ; il ne vous entendra pas ; il serait difficile de vous prendre tous deux pour des professeurs de langue indienne ; je suis très curieux d'assister à l'entretien. »

Jemmy jeta sur le brigand un regard méprisant et s'avança vers l'Indien.

Celui-ci, les yeux à demi-fermés, ne trahissait ni par un regard ni par un mouvement, qu'il comprenait quelque chose à la conversation. Il était encore très jeune, tout au plus semblait-il compter dix-huit ans. Il avait les cheveux noirs et longs, non relevés ni ornés d'aucune coiffure. Le visage n'était pas peint et même le sommet de la tête n'était colorié ni avec de l'ocre, ni avec du cinabre. Il portait une chemise de chasse, en cuir mou, et des *liggins* en peau de cerf, garnis de franges. Entre ces franges ne se mêlait aucune chevelure humaine, donc, le jeune homme n'avait pas encore tué d'ennemi. Ses jolis mocassins étaient brodés en soies de sanglier, comme Jemmy l'avait supposé. Dans le morceau d'étoffe rouge, roulé autour de ses hanches, pour lui tenir lieu de ceinture, on ne voyait point d'armes, mais de l'autre côté de la berge, où son cheval venait de se traîner pour y boire avidement l'eau du ruisseau, on eût pu trouver à terre, un long couteau de chasse, et à la selle, restaient un magnifique carquois revêtu d'une peau de serpent à sonnettes et un arc fait avec des cornes de boucs des montagnes, arc et carquois pouvaient valoir le prix de deux ou trois mustangs.

Ces armes élégantes et sommaires prouvaient que l'Indien n'avait pas, en parcourant cette contrée, des intentions hostiles. Dans la situation où il était, on ne lisait sur sa physionomie ni défi ni terreur. L'Indien est trop fier pour laisser voir ses sentiments à des étrangers, surtout à des ennemis. Ses traits, étaient encore juvéniles ; les os de ses joues saillaient, mais cette protubérance peu exagérée, ne nuisait pas trop à la régularité de son visage.

Quand Jemmy s'approcha de lui, il ouvrit tout à fait les yeux, pour la première fois ; ils étaient noirs et brillaient comme des charbons ardents ; ils eurent pour le petit chasseur, un regard affectueux.

« Mon jeune frère rouge comprend la langue des visages pâles ? » demanda Jemmy.

« Oui, répondit le sauvage, comment mon vieux frère blanc le sait-il ? »

« J'ai vu dans tes yeux que tu nous as compris. »

« J'ai entendu que tu es un ami des hommes rouges. Je suis ton frère. »

« Mon jeune frère rouge veut-il me dire s'il a un nom ? »

Une telle demande est une injure pour un vieil Indien, car celui qui n'a pas de nom n'a encore montré son courage par aucune prouesse.

Mais à cause de la jeunesse du prisonnier, Jemmy pouvait se permettre cette question ; pourtant le jeune homme répondit :

« Mon bon frère pense que je suis un lâche ? »

« Non, mais tu es trop jeune pour être un guerrier. »

« Les visages pâles ont appris aux hommes rouges à mourir jeunes ! Mon frère peut ouvrir, sur ma poitrine, ma chemise de chasse, il verra que je possède un nom. »

Jemmy se baissa et entr'ouvrit la chemise ; il retira trois plumes rouges de l'aigle de guerre.

« Est-ce possible ! s'écria-t-il, tu ne saurais pourtant pas encore être un chef ? »

« Non, dit le jeune homme en souriant, mais j'ai le droit de porter les plumes du *Mah-fisch*, car je me nomme Vohkadeh ! »

Ces deux mots appartiennent à la langue mandane ; le premier signifie *aigle de guerre* et le dernier est le nom qu'on reçoit quand on peut présenter la peau d'un buffle blanc. Ces animaux sont excessivement rares, et, dans beaucoup de tribus, la prise d'un buffle blanc équivaut à tuer plusieurs ennemis. Le jeune Indien s'était fait connaître par cet exploit et il avait mérité le nom de Vohkadeh.

Davy et Jemmy s'étonnèrent d'entendre un nom tiré de la langue mandane. Les Mandans

passent pour être éteints, c'est pourquoi Jemmy demanda :

« A quelle tribu appartient mon frère rouge ? »

« Je suis un *Numankake* et en même temps, un Dakota. »

Les *Mandans* se nomment eux-mêmes *Numankake*, et *Dakota* est le nom collectif de toutes les tribus des Sioux.

« Ainsi, tu es d'origine dakotienne ? »

« Oui, mon frère blanc l'a dit. Le frère de ma mère était le grand chef *Mah-to-toh-pah*. II portait ce nom parce qu'il avait tué quatre ours en un seul jour. Les hommes blancs vinrent et nous transmirent la petite vérole ; notre tribu presque entière, en fut atteinte et rejoignit nos pères dans les prairies éternelles ; ce qui resta des nôtres tomba sous les coups des Sioux ; mon père, le brave *Vah-kil*[6], échappa au carnage, mais blessé, il fut plus tard, contraint de se mêler aux Sioux. Ainsi je suis un Dakota, mais mon cœur se souvient des ancêtres qui sont là-bas, avec le Grand Esprit ! »

« Les Sioux se trouvent, à présent, en deçà de la montagne, et tu viens d'au delà ? »

« Je ne viens pas d'où mon frère pense ; je descends des hautes montagnes de l'ouest ; je devais remettre à un jeune frère blanc, un message très important. »

« Ce frère blanc demeure dans le voisinage ? »

« Oui, comment mon vieux frère blanc le sait-il ? »

« Je suivais ta piste et j'ai vu que tu as poussé ton cheval comme quelqu'un qui va arriver au but. »

« Tu as bien pensé ! J'y touchais, quand ces visages pâles m'ont poursuivi ; mon cheval était trop épuisé pour escalader la berge, il tomba ; Vohkadeh fut presque étouffé par le poids de la bête, il s'évanouit ; lorsqu'il revint à lui, se sentit garrotté. »

Et, dans sa colère indignée, il murmura en grinçant les dents :

« Lâches ! Neuf hommes enchaîner un enfant dont l'âme est endormie ! Si j'avais pu les combattre, leur scalpe m'appartiendrait à cette heure ! »

« Ils t'ont même frappé ! »

« Silence, frère, car chacune de ces paroles réclame du sang ! Mon frère blanc enlèvera ces liens et Vohkadeh agira comme un homme, avec eux ! »

Il dit ces mots avec une telle assurance, que le gros Jemmy reprit en souriant :

« N'as-tu pas entendu leurs menaces ? »

« Oh ! mon frère blanc ne craindrait pas cent hommes comme eux, ce sont des vieilles femmes ! »

« Tu crois ? Comment sais-tu que je ne les redoute pas ? »

« Vohkadeh a les yeux ouverts : il a souvent entendu parler des deux guerriers blancs qu'on appelle David-*kousheh* et Jemmy-*petahtche*[7] ; il reconnaît leurs figures et leurs paroles. »

Le petit chasseur allait répondre, mais il fut interrompu par Walter.

« Assez ! dit-il, je vous ai permis de discourir avec, ce jeune drôle, mais en anglais, s'il vous plaît ! Que complotez-vous dans ce baragouin ? Filez, ou je vous donnerai des jambes ! »

Jemmy regarda Davy ; celui-ci lui fit des yeux un signe imperceptible. Le petit chasseur comprit que son compagnon lui indiquait les buissons d'alentour. Jemmy les inspecta d'un coup d'œil rapide ; il remarqua des canons de deux fusils braqués vers le campement. Amis ou ennemis, quels pouvaient être les hommes blottis derrière ces broussailles ? La tranquillité de Davy le rassura ; il répondit à Walter :

« Les jambes que vous voulez nous donner, je vous les souhaite ; nous n'avons pas besoin de fuir, comme vous. »

« Comme nous ! Et devant qui, s'il vous plaît ? »

« Devant ceux à qui, hier encore, ces deux chevaux appartenaient. Entendu, hein ? »

---

6 Le bouclier.

7 Davy le grand, Jemmy le petit.

Il indiquait du coin de l'œil les deux vallaches[8] bruns qui se tenaient étroitement serrés l'un contre l'autre, et semblaient comprendre qu'il était question d'eux.

« Et quoi ? s'écria Walter, pour qui nous prenez-vous ? Nous sommes d'honnêtes mineurs ; nous allons à *Idaho* où l'on vient de découvrir de nouvelles mines d'or. »

« Et parce qu'il vous manquait les chevaux nécessaires, vous êtes devenus d'honnêtes voleurs ; nous ne nous méprenons pas. »

« Dis encore un mot et je te couche en bas ! Nous avons acheté et payé ces chevaux. »

« Où donc, maître Walter ? »

« Là-bas, du côté d'Omaha. »

« Vraiment ! vous y avez donc fait une provision de cirage pour leurs sabots ? Expliquez-moi pourquoi ces deux chevaux sont si frais, pourquoi leurs sabots sont si bien noircis, tandis que vos autres bêtes paraissent surmenées et portent des pantoufles si mal entretenues ? Je soutiens que ces chevaux bruns appartenaient, hier encore, à un autre propriétaire. Vous n'ignorez pas d'ailleurs, que le voleur de chevaux, dans l'Ouest, encourt la pendaison.

« Enragé menteur ! » rugit Walter, en saisissant son fusil.

« Non, il a raison », dit une voix partant d'entre les buissons. « Vous êtes de misérables voleurs de chevaux et vous aurez votre salaire ! Faut-il les fusiller, Martin ?

« Arrêtez, s'écria le grand Davy, tapons dessus à coup de crosses, ils ne méritent pas une balle. »

Ramassant promptement un fusil, il asséna un si terrible coup sur le crâne de Walter que celui-ci tomba à la renverse. Deux hommes vigoureux, quoique l'un fût extrêmement jeune et l'autre déjà vieux, sortirent des buissons et se mirent à poursuivre les prétendus mineurs. Jemmy s'était baissé ; avec son couteau, il avait coupé les liens de Vohkadeh. Celui-ci bondit aussitôt sur un des ennemis ; le saisit par la nuque, le tira et le traîna du côté du ruisseau où se trouvait son couteau à scalper. Personne ne l'aurait cru doué d'une telle force. Lorsqu'il eut repris son arme, il empoigna la chevelure de son ennemi et s'apprêtait à le scalper de la belle façon.

« *Help, Help, for God's sake, help*[9] (1) criait le malheureux qui hurlait de frayeur.

Vohkadeh avait levé le couteau pour l'achever ; il vit sa victime trembler et frémir, son bras s'arrêta.

« Tu as peur, dit-il ? »

« O grâce, grâce ! »

« Avoue que tu es un chien ! »

« Oh oui, oui ; je suis un chien ! »

« Eh bien, vis pour ta honte ! Un Indien meurt avec courage et sans se plaindre, mais toi, tu implores la pitié ! Vohkadeh ne portera pas le scalpe d'un chien ; tu m'as frappé, la peau de ta tête m'appartenait, mais un chien galeux ne saurait offenser un homme rouge ! Va-t-en, tu es un objet de dégoût pour Vohkadeh. s

Il le poussa du pied ; un moment après, le drôle avait disparu.

Tout cela s'était passé en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter. Walter demeurait couché sur l'herbe, un autre près de lui ; le reste avait lâchement pris la fuite, leurs chevaux les avaient suivis ; quant aux deux bruns, ils frottaient leur tête contre l'épaule des nouveaux venus.

Le plus jeune de ceux-ci pouvait compter environ seize ans, mais il était plus fort et plus développé qu'on ne l'est ordinairement à cet âge. Son teint clair, ses cheveux blonds, ses yeux gris-bleu, dénotaient une origine européenne : il portait un costume de toile bleue, blouse et pantalon. A sa ceinture, pendait un couteau indien, dont le manche était curieusement travaillé. Le fusil double, qu'il tenait à la main, semblait presque trop lourd pour un si jeune tireur. Ses joues s'étaient

8 Note winnetou.fr : le mot « vallaches » n'existe pas en français. C'est une erreur de traduction. Dans le texte allemand on peut lire « Wallachen » qui se traduit par « hongres ».

9 Au secours, au secours, pour Dieu au secours !

colorées dans l'animation de la lutte, cependant il paraissait fort calme. On voyait qu'il n'en était pas à son premier combat.

Quant à son compagnon, petit et maigre, le visage entouré d'une épaisse barbe noire, il avait des escarpins et une sorte de chemise de cuir, recouverte par un frac bleu foncé, avec des épaulières de buffle et des boutons de laiton, bien astiqués. Ce frac devait dater, au moins, du premier quart de notre siècle ; on fabriquait alors du drap qui durait cent ans ! Assurément, le vêtement ne semblait pas neuf, mais on n'y voyait pas le moindre petit trou ; les coutures étaient soigneusement peintes en jaune, au moyen d'une couche d'ocre. On rencontre très souvent de ces vieux costumes dans l'Ouest. Là, personne ne dédaigne d'endosser un habit démodé ; on estime l'homme suivant sa force, son intelligence et non d'après son vêtement.

Le chapeau du plus âgé des deux nouveaux venus, avait des bords gigantesques ; il était orné d'une longue plume grise, imitation d'autruche. Cette élégante coiffure avait sans doute appartenu jadis à une lady de l'Est ; le caprice du sort l'avait ensuite transportée en ce lointain pays, où elle abritait à la fois, son possesseur, du soleil et de la pluie. Toutes les armes du petit homme consistaient en un fusil et un couteau ; ce qui paraissait indiquer qu'il habitait la contrée. Les faux mineurs partis, il se mit à explorer la place du combat ; il releva quelques objets oubliés dans la promptitude de la fuite, on put alors remarquer qu'il boitait du pied gauche. Vohkadek, qui s'en aperçut aussitôt, courut à lui et mettant la main sur son bras, s'écria :

« Mon frère blanc est peut-être le chasseur que les visages pâles nomment *Hobbelfrank ?* »

L'homme surpris, fit un signe affirmatif. Alors l'Indien, désignant le jeune garçon, continua :

« Et celui-ci est Martin Baumann, le fils du célèbre *Mato-poka* »

Mato-poka est un nom de la langue des Sioux-Utahs qui signifie « *tueur d'ours.* »

« Oui ! » répondit le jeune homme ».

« Vous êtes ceux que je cherche ! »

« Tu nous cherches, tu désires peut-être nous acheter quelque chose ? Nous tenons un store (bazar) et nous avons tout ce qui est nécessaire à un chasseur. »

« Vohkadeh ne veut rien acheter ; il est porteur d'un message. »

« De la part de qui ? »

L'Indien réfléchit un moment, jeta à la ronde un regard inquisiteur, puis répondit :

« Ce n'est pas ici, le lieu ! Votre wigwam ne doit pas être loin ? »

« Dans une heure, nous y arriverons. »

« Eh bien, allons !... Quand nous serons assis devant votre feu, je vous communiquerai ce que j'ai à vous dire. Venez ! »

Il franchit le ruisseau, appela son cheval, capable de le porter encore, pendant si peu de temps, et marcha en avant, sans même regarder si les autres le suivaient.

« Il est leste ! » grommela Jemmy.

« Il doit avoir à vous tenir un discours encore plus éloquent et plus subtil que les miens, dit en riant le grand Davy. Mais un Peau-Rouge sait bien ce qu'il fait, et je vous conseille de le suivre à l'instant. »

« Et vous, messieurs, où allez-vous ? »

« Nous vous accompagnons ! Si votre palais est si proche, ce serait une bien grande impolitesse, de votre part, de ne nous offrir ni à boire ni à manger, Et puisque vous tenez un magasin, nous ferons, sans doute, des acquisitions. »

« Vous avez donc, sur vous, quelques dollars ? » demanda le plus âgé des deux hommes, d'un ton qui laissait deviner qu'il ne tenait pas les chasseurs pour millionnaires.

« Oui da, sir ! Mais avant, que faire de ces drôles qui gisent là-bas ? Il faudrait, peut-être, laisser au chef, quelque souvenir encore plus frappant, de la rencontre ? »

« Non ! qu'ils se relèvent et courent, quand ils voudront ; nous avons nos chevaux ; qu'ils aillent se faire pendre ailleurs ! »

« Tu aurais pu en finir aisément avec lui, Jemmy, il n'est qu'étourdi ! » remarqua Davy.

« Je ne tenais pas à le tuer tout à fait ; tuer un homme m'effraye toujours ; je me contente, quand je puis, de l'empêcher de nuire. »

« Vous avez raison ! Allons chercher vos chevaux, à présent », dit Frank.

« Comment savez-vous que nous avons des chevaux ? »

« Bah ! nous serions de pauvres sirs, nous autres des gens des prairies, si nous ne savions nous reconnaître à l'aide des moindres indices. Avant de nous montrer, nous avions vu que nous serions en nombre, Nous cherchons les chevaux depuis hier soir ; ils ont été volés pendant qu'ils paissaient en liberté. Nous nous sommes mis à suivre la trace des voleurs ; nous avons aussi remarqué la vôtre et rencontré vos montures.

Là-dessus, le bon homme et son compagnon sautèrent sur leurs chevaux, heureux de les avoir retrouvés ; ils les dirigèrent vers l'endroit où Davy et Jemmy avaient attaché les leurs, et tous quatre suivirent la route que l'Indien avait prise.

Ils aperçurent bientôt, ce dernier, mais au lieu de les attendre, le jeune homme continuait sa course en avant, comme s'il connaissait parfaitement le chemin.

Hobbelfrank chevauchait aux côtés de Jemmy, en la compagnie duquel il paraissait se plaire beaucoup.

« Voulez-vous me dire, maître, ce qui vous amène dans cette contrée ? » demanda-t-il, tout en cheminant.

« Nous avons l'intention d'aller de l'autre côté de la montagne, où la chasse est bien meilleure que par ici. Là-bas, on rencontre encore des coureurs de forêt et des hommes intelligents qui comprennent la savane. Mais ici, on fait de vraies boucheries, les fusils Sonntag[10] abattent des milliers de buffles, on détruit ces animaux de la façon la plus imprudente, sous prétexte que leur cuir est bon et se vend bien. C'est un péché et une honte ! n'est-ce pas ? »

« Vous avez raison, maître ! Il n'en était pas ainsi autrefois… Le chasseur attaquait le gibier en face, quand il avait besoin de sa chair, à présent la chasse est presque un meurtre lâche, une traîtrise, les chasseurs de vieille roche[11] deviennent rares ; des gens de votre espèce ne se rencontrent plus guère ! Je ne vous ferais pas grand crédit, parce que, chez vous, l'argent manque, mais votre nom a une bonne renommée, oui, je dois l'avouer ! »

« Où avez-vous appris notre nom ?

« Ici même.

« Comment cela ? »

« Vohkadeh vous a nommé tous deux, lorsque nous épiions, Martin et moi, dans les buissons. Du reste, vous n'avez pas l'air d'un natif de cette contrée… on vous prendrait plutôt pour un Allemand. »

« Quoi, s'écria Jemmy, connaîtriez-vous si bien mes compatriotes ? »

« Eh ! eh ! je suis Allemand moi-même, par la peau et les cheveux !

« En vérité ? demanda Frank qui arrêta son cheval, j'aurais dû le deviner ! Un Yankee n'aurait pas cette corpulence. Puisqu'il en est ainsi, je suis doublement heureux de la rencontre ! »

Là-dessus, nos deux compagnons se serrèrent la main, mais Jemmy interrompit bientôt, les effusions :

« Marchons ! dit-il, toutes ces belles choses ne doivent pas nous retarder !

Tout en avançant, le petit homme continua : « Depuis quand êtes-vous dans ce pays ? » « Depuis environ vingt ans. »

« En ce cas, vous avez dû oublier votre langue maternelle ? »

La conversation avait eu lieu jusqu'alors, en anglais. A cette dernière question, Frank se dressa sur ses étriers et répondit avec vivacité :

« Moi ! oublier ma langue ! Savez-vous où je suis né ? »

---

10 Note winnetou.fr : erreur de traduction, car il faut lire « Fusil du dimanche » (en allemand : Sonntagsbüchse). On pourrait parler de chasseur du dimanche. D'ailleurs « Sonntag » n'est pas une marque d'armes.

11 Note winnetou.fr : on pourrait aussi dire « de la vieille école ».

« Non ! »

« Vous devez pourtant remarquer à ma prononciation que je suis originaire d'une province où on parle le pur allemand ? »

« Laquelle ? »

« Belle question ! La Saxe ! Quand je parle avec des Allemands d'une autre province, je sens la différence. La Saxe est le cœur de l'Allemagne, Dresde est classique pour la langue ; les rives de l'Elbe, Leipzig, la Suisse saxonne, classiques aussi. L'Allemand le plus correct, le plus élégant, se parle entre Perna et Meissen ; c'est justement là, que je suis né. J'y ai commencé ma carrière, j'étais surnuméraire d'un garde-forestier à Moritzbourg, château de chasse royal, où il y a une fameuse galerie de tableaux et un grand étang renommé pour ses carpes ; mes appointements montaient à vingt thalers par mois. J'avais, pour ami, le maître d'école du lieu ; nous jouions tous les soirs au soixante-six, après quoi, nous parlions de science et d'art ; il m'apprenait bien des choses, il me lisait parfois des voyages et me décrivait l'Amérique. »

« Cela vous a décidé à quitter votre pays pour le Nouveau Monde ? »

« Oui, la science et le pur allemand en sont cause, la chose est arrivée ainsi : Un jour, je me suis querellé, en buvant un verre de bière, au sujet d'un mot que je soutenais devoir être prononcé d'une façon, mes camarades d'une autre ; j'ai jeté ma choppe à la tête du contradicteur ; on m'a arrêté… On avait raison sans doute, mais ma place perdue, que pouvais-je faire ? Je suis venu dans les prairies ! »

« Vous avez bien fait, mon compère ! Maintenant que la présentation est terminée, traitons-nous en bons amis, je tâcherai de ne pas vous parler un trop mauvais allemand ! »

Jemmy se mit à rire.

« Et votre compagnon, continua-t-il, n'est-ce pas le fils de Baumann, le célèbre chasseur d'ours ? »

« Oui certes, Baumann et moi, nous sommes liés depuis longtemps, et le jeune Martin que voilà, m'appelle son oncle, bien que je n'aie jamais eu ni frère, ni sœur, ni neveu, par conséquent. Son père se trouvait avec moi, à Saint-Louis, quand la fièvre de l'or poussa les mineurs vers les *Montagnes Noires*[12] ; nous avions fait ensemble, quelques économies, il nous vint à l'idée d'établir, dans ces parages, une sorte de bazar. Les choses allèrent bien au début, je m'occupais du commerce pendant que Baumann chassait, pour subvenir à notre nourriture, mais il arriva que les filons s'épuisèrent ; les mineurs se retirèrent et nous restâmes seuls, avec nos marchandises, que nous n'écoutions plus ! A peine voyons-nous un chasseur de temps en temps. Notre dernière vente remonte à quinze jours ; vers cette date se présenta, chez nous, une petite troupe d'aventuriers dont le chef engagea mon associé à se joindre à eux pour une expédition dans le Yellowstrom[13], où ils prétendaient trouver des pierreries en masse ; ces gens se disaient tailleurs de pierres fines. Baumann se laissa gagner, on lui offrait de beaux bénéfices ; pour commencer, ils lui achetèrent une grande quantité de munitions. Il partit avec eux, je restai avec son fils et un brave nègre que nous avons amené de Saint-Louis.

Pendant ce récit, Hobbel s'était à peine servi de là langue allemande. Jemmy avait très bien compris la conversation et comme souvent cela lui arrivait, il avait remarqué certains détails que les autres laissaient échapper ; regardant fixement Frank, il demanda :

— Baumann connaît donc Yellowstrom-River ?

— Il a fait une fois, la route le long du fleuve.

« Les rives du Yellowstrom sont très dangereuses ! »

« Croyez-vous ?

Certes, depuis que les merveilles de cette contrée ont été découvertes, le Congrès des États-Unis a envoyé plusieurs commissions pour les étudier ; et ce territoire a été déclaré national[14], mais

12 Note winnetou.fr : le terme vient de « Black Hills » qui se traduit par « Collines noires ».

13 Note winnetou.fr : l'orthographe exacte est « Yellowstone ».

14 Note winnetou.fr : Le parc national de Yellowstone a été créé le 1er mars 1872 par le président Ulysses Grant.

les Indiens ne se soumette pas au décret ; on les rencontre toujours chassant par ci, par là. »

« Ils ont pourtant enterré leur hache de guerre ? »

« Oui, mais j'ai entendu dire qu'elle devait être déterrée prochainement. Votre ami se trouve sans doute en péril, c'est ce qui explique la présence de ce messager dans vos parages. Je ne pressens rien de bon ! »

« Cet Indien est un Sioux. »

« Il hésite à vous transmettre son message, c'est mauvais signe, on ne garde pas si longtemps une joyeuse nouvelle ; du reste, il m'a dit qu'il arrive du Yelloswtrom ! »

« Je vais le rejoindre, s'écria le Saxon qui éperonna son cheval pour atteindre Vohkadeh ; celui-ci s'apercevant de l'intention, accéléra encore l'allure du sien et Frank dut se résigner à attendre.

Pendant ce temps, le fils du chasseur d'ours chevauchait aux côtés du grand Davy, lequel essayait d'en tirer quelques renseignements sur la situation de son père, mais le jeune homme répondait sans se compromettre ; il semblait être d'un caractère réservé et peu communicatif.

Enfin, les voyageurs aperçurent, bâti sur une éminence, une sorte de petit fort, pouvant offrir une résistance assez rassurante contre les attaques des Indiens.

De trois côtés, l'escarpement était si rapide[15] qu'un Sioux lui-même, n'eût pu y grimper. Les quatre façades du bâtiment avaient des fenêtres étroites et doubles ; au pied du fort s'étendaient des champs de maïs et de tabac, sur la lisière desquels pâturaient deux chevaux. Martin dit, en les désignant :

« C'est à cette place que les chevaux nous ont été volés. Mais où peut être Bob, notre nègre ? » Mettant ses deux doigts dans sa bouche, il fit entendre un sifflement aigu. A cet appel, une tête noire émergea des plants de maïs, les lèvres du nègre largement ouvertes, laissaient voir deux rangées de dents blanches et solides comme celles d'un jaguar, des épaules herculéennes apparurent bientôt, puis le corps tout entier. Le noir tenait à la main un énorme pieu ; il dit, en grimaçant un sourire :

« Bob se cacher pour inspecter. Si voleurs revenir pour prendre encore les deux autres chevaux, Bob casser la tête avec bâton ! »

Il brandit le pieu aussi facilement que si c'eût été un bambou.

L'Indien, sans se préoccuper de ce nouveau personnage, fit gravir à son cheval le sentier escarpé, descendit alors de sa bête, franchit la double barrière d'un saut, et se montra derrière la clôture.

« Grossier garçon, grommela le nègre en colère ; passer devant Masser Bob sans dire : Good day, sauter la barrière, pas attendre que Massa Martin permette à lui d'entrer ! Massa Bob le rendre poli ! »

Le bon noir se donnait à lui-même le titre de « Massa Bob ». C'était un nègre libre et il se trouvait très blessé parce que l'Indien ne l'avait pas, salué.

« Laisse-le en paix, interrompit Martin, c'est un ami. »

« Oh ! alors si lui être l'ami de Massa, être aussi celui de Massa Bob ! Massa repris les chevaux ?

Massa tué les voleurs ? »

« Non, ils se sont enfuis. Ouvre la porte. »

Bob fit quelques enjambées, puis ouvrit les lourds battants de la porte avec autant d'aisance que s'ils eussent été de papier. La petite troupe entra dans l'espace qu'entourait la barrière.

Au milieu, s'élevait la maison à quatre façades ; elle était construite non en bois, mais avec des pierres, de la terre glaise et des branches enlevées aux buissons.

Les bardeaux du toit avaient été apportés de fort loin.

La porte de la maison restant au large ouverte ; on pouvait apercevoir le jeune Indien accroupi, au milieu de la pièce qui servait de magasin ; il ne s'était pas occupé de son cheval ; l'animal avait

15 Note winnetou.fr : il faut lire « raide » (erreur typographique)

d'instinct, trouvé le hangar, dans lequel Bob conduisit les autres chevaux.

Martin et Frank souhaitèrent la bienvenue à leurs hôtes, en leur distribuant force poignées de main. Ceux-ci examinèrent d'un rapide coup d'œil l'endroit où ils étaient reçus. Dans la partie la plus reculée de la pièce, se trouvait le magasin dont l'approvisionnement touchait à sa fin. Un couvercle de caisse, posé sur des blocs de bois, servait de table, les sièges étaient non moins primitifs. Des lits ou plutôt des monceaux de fourrures occupaient les coins de la pièce, fourrures admirables et clignes de faire envie ; elles avaient habillé des ours gris d'une taille énorme. Il n'y a pas, dans toute l'Amérique, d'animal plus redoutable que le grizzli : dressé debout, il mesure souvent deux pieds de plus qu'un homme de haute taille. Tuer un ours semblable, équivaut, chez les Indiens, aux faits d'armes les plus brillants. Des trophées de guerre et de chasse étaient suspendus aux murailles, près de la cheminée ; enfilés à des pieux, séchaient quelques gros quartiers de viande qui promettaient d'excellents repas.

Le soleil allait disparaître et la lumière ne pénétrait dans la chambre que par de petites ouvertures fermées à l'aide de volets, c'est dire qu'il y faisait tout à fait obscur.

« Massa Bob allumer le feu, dit alors le nègre.

Il apporta une provision de bois sec, provenant des buissons et alluma du feu au moyen de son « *Punks* » briquet des prairies. Pendant cette occupation, le vigoureux noir se trouvait éclairé par la flamme ; il portait un large pantalon de calicot, sa coiffure était des plus étranges. Vaniteux à sa manière, Bob prétendait passer pour un : *Massa*, malheureusement, sa chevelure laineuse trahissait son origine. Afin de les mieux coiffer, le brave nègre graissait ses cheveux avec force de suif, et les nattait en un nombre incalculable de petites tresses, qui se dressaient comme les piquants d'un hérisson. A la clarté du feu, l'aspect de Bob, était presque effrayant.

Peu de paroles avaient été prononcées, entre les membres de cette réunion, depuis qu'ils étaient arrivés. Frank, s'adressant à l'Indien, lui dit en anglais :

« Mon frère rouge se trouve maintenant dans notre maison ; il y est le bienvenu, il peut nous transmettre son message. »

Le Peau-Rouge jeta à la ronde un regard inquisiteur et répondit ;

« Comment Vohkadeh peut-il parler, s'il n'a d'abord fumé le calumet de paix ? »

Martin détacha de la muraille un calumet indien qu'il remplit de tabac. Quand tout le monde fut assis autour du messager il aspira six fois en envoyant la fumée en haut, en bas et vers les quatre points cardinaux, enfin il dit :

« Vohkadeh est notre ami ; nous sommes ses frères ; il peut fumer avec nous le calumet de paix et nous dire son message. »

Martin tendit ensuite la pipe à l'Indien ; celui-ci la prit, se leva et répondit :

« Vohkadeh n'a jamais vu ces visages pâles ni ce noir, mais il a été envoyé vers eux, pour les préserver de la captivité. Leurs ennemis sont ses ennemis et ses amis doivent être aussi ses amis, houg ! »

Houg ! chez les Indiens signifie oui ! c'est ainsi[16] ! Ils emploient cette affirmation pour donner plus de force à leur discours, principalement avant une pause ou à la fin d'une phrase.

Vohkadeh passa la pipe à son voisin ; pendant qu'elle circulait, il se rassit par terre et attendit jusqu'à ce que Bob ait fumé, comme le dernier de l'assemblée.

En cette circonstance, le jeune Peau-Rouge avait agi avec la sagesse d'un vieil ambassadeur. Martin lui-même, à peine sorti de l'enfance, montrait une gravité, un sérieux qui, en l'absence de son père, en faisait un digne chef de maison.

Dès que Bob eut déposé la pipe, Vohkadeh commença :

« Mes frères blancs connaissent-ils le visage pâle que les Sioux ont nommé *Nou-pay-klama ?* »

« Tu parles de *Old Shalterhand*[17] ? répondit le grand Davy ; nous ne l'avons jamais rencontré,

16 Ou encore : attention, écoutez !

17 La main qui brise ; de l'anglais : Schatter, fracasser et hand, main.

mais tout le monde sait combien sa réputation est grande ; que dis-tu de lui ? »

« Il aime les hommes rouges quoiqu'il soit un visage pâle ; ses balles ne manquent jamais leur but et d'un coup de poing il terrasse l'ennemi le plus fort. Il déteste le sang, mais il sait se défendre. Il est le premier trappeur qui soit venu vers le Yellowstrom. Les Sioux Ogallalas[18] assiégèrent pendant deux jours, un rocher sur lequel il s'était réfugié ; il n'en tua pas un, mais il leur proposa de combattre, seul et sans armes, contre trois des plus braves, armés de tomawacks. De sa main, il a brisé les trois Sioux, dont deux chefs renommés. Alors un hurlement de douleur s'éleva dans la montagne et les wigwams des Ogallalas. Ces cris retentissent encore aujourd'hui, à chaque anniversaire. Voici que sept ans se sont écoulés, et les plus braves de la tribu viennent de partir pour entonner leur chant de mort sur la tombe des trois vaincus. Malheur au blanc qu'ils rencontreront sur leur route ! On le liera sur la tombe des chefs et il mourra au milieu des supplices, afin que son âme aille servir les esprits des trois morts ; dans les prairies éternelles ! »

Vohkadeh cessa de parler, Martin se leva en s'écriant :

Bob, selle vite les chevaux, toi, Frank, prépare les munitions et les provisions de toutes sortes, pendant ce temps je graisserai les fusils et j'aiguiserai les couteaux ! »

« Qu'avez-vous donc ? » demanda le petit homme étonné.

« N'as-tu pas compris ce qu'a dit Vohkadeh ? Mon père est prisonnier des Sioux Ogallalas ; il va devenir la victime du sacrifice, si nous arrivons trop tard ! Il faut qu'avant une heure nous soyons en route pour le Yellowstrom ! »

« Tonnerre et foudre ! » s'écria Frank se levant à son tour « le Peau-Rouge est peut-être mal informé ! »

Le nègre brandissait un pieu et criait :

« Massa Bob partir aussi ! Massa Bob tuer tous ces chiens d'Ogallalas ! »

Mais l'Indien fit signe de la main et reprit :

« Mes frères blancs font comme les moucherons qui voltigent et tourbillonnent quand ils sont irrités. Les hommes pèsent leurs actes avant d'agir. Vohkadeh n'a pas encore parlé !

« Parle donc, dis-moi si mon père est en danger ? » s'écria Martin.

« Tu vas le savoir. »

« Pas de lenteur, Indien, réponds-moi ! »

« Tranquillisez-vous, mon jeune ami, interrompit Jemmy, laissez Vohkadeh achever son discours ; vous ne gagneriez rien en le pressant ; nous vous aiderons tous, après ! »

« Puis-je y compter ? »

« Eh ! sans doute ! nous avons fumé le calumet ensemble, nous voilà tous frères pour de bon ! Ni le grand Davy, ni le gros Jemmy n'ont jamais refusé leur aide à personne, nous retarderons un peu notre chasse au buffle pour vous donner un coup de main ; seulement, il faut combiner son affaire ; laissez parler ce garçon ; asseyez-vous, écoutons-le avec patience ; il a raison, le calme avant tout ! »

Tous trois se rassirent, l'Indien poursuivit :

« Vohkadeh est fils des *Sioux Panca*, amis des visages pâles ; forcé de se mêler aux Ogallalas, il épie l'occasion de les quitter. Il devrait être maintenant près de *Yellowstrom* avec les autres guerriers ; ils les a vus attaquer le chasseur d'ours et ses compagnons endormis. Les Ogallalas craignent les Shoshones, leurs ennemis, qui habitent cette montagne, Vohkadeh a été envoyé en reconnaissance pour découvrir les wigwams des Shoshones, mais il n'y est pas allé ; il est venu, en toute hâte, à la demeure du chasseur d'ours pour dire, à son fils et à son ami, qu'on a fait prisonnier le blanc ! »

« Vohkadeh est bon et brave ! Je n'oublierai jamais son nom ! s'écria Martin « Mon père connaît-il cette démarche ? »

« Vohkadeh lui a parlé, il a demandé sa route au blanc, mais les Ogallalas ne le savent pas. »

---

18 Note winnetou.fr : l'orthographe exacte est Oglalas. Ils sont l'un des sept clans indiens qui forment la tribu Lakota du peuple sioux.

« Ils s'en douteront, en ne te voyant point revenir ! »

« Non, ils croiront que Vohkadeh a été tué par les Shoshones.

« Mon père t'a-t-il donné pour nous, quelque instruction particulière ? »

« Non, Vohkadeh doit seulement vous dire que lui et ses compagnons sont prisonniers. Mon jeune frère blanc saura ce qu'il faut faire. »

« Oui certes ! je ne reculerai devant rien pour sauver mon père ! À cheval, mes amis ! »

Jemmy arrêta l'impétueux Martin :

« *Stop my boy*[19] que voulez-vous faire ? Aller vous laisser embrocher par les Indiens ? Attendez un peu, le gros Jemmy vous aidera volontiers, mais point de folie ! Vohkadeh va nous apprendre, maintenant a quel endroit votre père a été fait prisonnier ? »

L'Indien répondit :

« Le fleuve que les visages pâles nomment *Pulver* se partage en quatre bras, c'est vers celui de l'ouest que le chasseur d'ours a été pris. »

« Bien ! Alors, du côté du camp *Mac-Kinney* et au sud de *Murphy*. Cette contrée ne m'est point entièrement inconnue. Mais comment ce fameux chasseur a-t-il pu se laisser capturer ? »

« Le chasseur dormait, et la sentinelle n'était pas un homme de l'Ouest. »

« Quelle direction les Ogallalas ont-ils prise ensuite ? »

« Ils sont allés vers la montagne que les blancs appellent la *Grosse Corne*. »

« Alors c'est vers la montagne de *Big-Horn* et après ? »

« Ils se sont dirigés vers la *Tête du mauvais Esprit*. »

« Ah ! *la Devils-Head !* »

« De là, ils ont envoyé Vohkadeh en reconnaissance ; il ne sait pas où les « Rouges » se trouvent maintenant. »

« Nous suivrons la piste. — Combien y a-t-il de jours qu'ils ont pris le chasseur d'ours ? »

« Il y a quatre soleils. »

« O malheur ! Quand leur fête funèbre doit-elle avoir lieu ? »

« Le jour de la pleine lune ; c'est l'anniversaire de la mort des chefs. »

Jemmy compta mentalement et dit :

« S'il en est ainsi nous pouvons encore rejoindre les Indiens ; il y a dix jours d'ici à la pleine lune. Mais quel est le nombre de ces Ogallalas ? »

« Cinq fois dix et encore six. »

« Cela fait cinquante-six. Combien de prisonniers ont-ils ? »

« Six, en comptant le chasseur d'ours. »

« Nous en savons assez ; de bien longues réflexions ne sont pas nécessaires, Martin Baumann, qu'en pensez-vous ? »

Le jeune homme leva la main droite comme pour prêter serment et répondit :

« Je jure ici, de sauver mon père ou de venger sa mort ! Dussé-je poursuivre et combattre seul, les Sioux Ogallalas ; je mourrai plutôt que de faillir à mon serment ! »

« Mais, tu n'iras pas seul, dit le petit Frank, puisque je t'accompagne et ne t'abandonnerai jamais ! »

« Et Massa Bob aussi, cria le noir ! Bob tuer les Ogallalas ! »

Son visage avait une expression féroce ; il grinçait les dents, toute la sauvage férocité de ses instincts se réveillait.

« Je suis des vôtres, répéta le gros Jemmy ; je me ferai un plaisir d'enlever aux Rouges leurs prisonniers, et toi, Davy ? »

« Quelle absurdité ! répondit le grand Davy impassible. Crois-tu que je resterai, à coudre mes souliers ou à moudre du café, pendant que vous entreprendrez une campagne pareille ? Je pensais que tu connaissais mieux ton vieux camarade ! »

« Bon, voilà donc enfin, quelque chose de sérieux. La chasse aux animaux finit par devenir

19 Mon garçon.

monotone. Mais que fera Vohkadeh, notre frère Rouge ? » L'Indien répondit :

« Vohkadeh est un *Mandane*, ou plutôt un fils des Panca-Sioux et non un Ogallala. Si ses frères blancs veulent lui donner un fusil, de la poudre et du plomb, il les suivra partout. »

« Brave garçon, s'écria le petit Frank, tu auras non seulement une carabine, mais encore un cheval frais ; nous en possédons quatre, donc, il en reste un à ta disposition ; le tien semble hors de service. Allons, partons, messieurs ! »

« Tout de suite ! appuya Martin. »

« Sans doute, nous n'avons pas de temps à perdre, reprit Jemmy, pourtant, je ne conseille pas de nous presser. Nous pourrons traverser des contrées dépourvues d'eau et de gibier, il faut emporter des provisions. Nous avons besoin, en outre, de munitions de toutes sortes ; on n'entreprend point, sans tout prévoir, une semblable expédition. Nous sommes six hommes contre cinquante-six Ogallalas et savons-nous si les neuf voleurs de chevaux, que nous avons laissé échapper aujourd'hui, ne campent pas maintenant, dans les environs. Et puis laisserez-vous la maison sans gardien ?

« Oui ! répondit Martin. »

« Attendez-vous à ne retrouver qu'un monceau de cendres à la place, mon jeune ami.... Les marchandises auront été déménagées auparavant, soyez-en sûr.

Martin secoua la tête, alla chercher une houe et fit un trou dans la glaise tassée qui remplaçait les briques ou le plancher.

« Regardez, murmura-t-il. »

Ses compagnons aperçurent une trappe sous laquelle se trouvait une cave très spacieuse où on pouvait cacher de nombreux objets.

Chacun se mit alors en devoir d'aider le jeune homme à descendre, au fond de cette excavation, les meubles, les provisions, les marchandises, les peaux d'ours, etc.

Parmi ces peaux, il y en avait une si belle et si grande, que Jemmy s'arrêtait à la considérer. Martin la lui arracha des mains et la jeta brusquement dans l'ouverture, en murmurant :

« Pardonnez-moi, mais je ne puis voir cette fourrure sans penser aux heures les plus affreuses de ma vie ! »

« Vous dites cela comme si vous aviez une ribambelle d'années à compter, jeune homme ! »

« Peut-être ai-je déjà plus vécu que maint vieux trappeur ! »

« Oh ! oh ! vous plaisantez ! »

Martin regarda le gros Jemmy avec une sorte de colère et lui demanda :

« Croyez-vous que le fils d'un chasseur d'ours ait poussé tranquillement, comme les bambins des villes ? »

« Non pas, mon garçon ! »

Eh bien, sachez que je n'avais que sept ans, lorsque j'ai combattu l'animal qui a porté cette peau-là ! »

« Un enfant de sept ans se mesurer avec un ours de cette taille ! Vous étiez précoce, mon ami, très précoce, même pour un Américain ! »

C'était dans les montagnes de *Colorado*, j'avais encore ma mère et une gentille petite sœur, d'un an plus jeune que moi. Un jour, mon père venait de partir pour la chasse ; ma mère ramassait du bois, car on était en hiver et il faisait très froid ; nous, nous restions seuls à la maison ; Luddy assise par terre, entre la porte et la table, jouait avec une poupée que mon père lui avait taillée dans une branche d'arbre ; j'étais grimpé sur la table, et j'essayais, avec un grand couteau, de graver un M et un L sur la poutre épaisse qui traversait notre toit. C'étaient les deux initiales de nos prénoms. Absorbé par cette opération difficile, j'entendis à peine un grand cri poussé, dans l'éloignement, par ma mère. Tout à coup, la porte est ouverte avec fracas. Dans ma préoccupation enfantine, je crus que ma mère entrait si fort, parce qu'elle avait les bras chargés de bois, et je lui criai, sans détourner les yeux de mon essai : « Maman, c'est pour Luddv et moi, j'en ferai autant pour papa et pour toi ! » Un grognement sourd répondit ; je me retournai, mais il faut vous dire qu'il faisait très

sombre, le reflet de la neige et du feu allumé éclairait la pièce d'une manière fantastique. Ce que je vis, en cet instant, était horrible. À deux pas de la pauvre Luddy qui, toute saisie, ne pouvait jeter un cri, se tenait un gigantesque ours gris ; son poil était couvert de glace et son haleine dégageait une chaude vapeur. Ma pauvre petite sœur, muette d'épouvante, lança en tremblant sa poupée aux pieds de la bête comme pour dire : « Tiens, prends ma poupée, mais ne me fais pas de mal ! » Le grizzli d'un coup de griffe saisit Luddy et broya, entre ses mâchoires affreuses, la petite tête blonde…

Vous devez savoir, Monsieur, que l'ours attaque toujours sa victime à la tête, la cervelle étant son mets préféré ; j'entends encore ces broyements et ces craquements sinistres, oh ! jamais de ma vie, je ne pourrai les oublier !

Martin fit une pause, tout le monde se taisait, il reprit :

Je ne bougeais pas, tant j'étais terrifié. Je tentai un effort pour appeler au secours, mais aucun son ne sortit de mon gosier ; je vis un à un, tous les membres de ma petite sœur disparaître dans la gueule du monstre ; je serrais le manche de mon grand couteau entre mes deux doigts, sans pouvoir faire un mouvement ; le grizzli, pour m'atteindre, posa ses pattes de devant sur la table. Dieu soit loué ! la peur me redonna de l'instinct et des forces ; je pris mon couteau entre les dents, et saisissant la poutre, je l'escaladai à califourchon. L'ours, dans ses efforts, renversa la table grâce à Dieu ! Cette circonstance me sauva. Je criais à plein gosier, ma mère eût dû m'entendre… elle ne paraissait pas. Le grizzli se dressait de toute sa hauteur, ses griffes de devant s'attachaient parfois à la poutre, puis il retombait, et moi, petit enfant épouvanté, je lardais instinctivement l'extrémité de ses pattes avec la pointe du couteau, en me retenant, de la main gauche, au toit.

Combien de temps dura la lutte ?... Je n'en sais rien. J'allais m'évanouir, quand j'entendis aboyer notre chien, le fidèle compagnon de mon père ; la brave bête se précipita bientôt, dans la pièce et se jeta sur l'ours. Vous avez vu, sans doute, plusieurs chiens combattre cet animal terrible, mais notre pauvre Hector était seul, en face du féroce et gigantesque grizzli.

Pris tout petit, il venait de cette race sauvage, véritable plaie du pays, puisqu'on assure que les chiens, non domestiqués, dévorent chaque année, dans les pâturages de l'Amérique, au moins cinquante mille brebis, mais aussi, ces chiens sont d'une vigueur et d'une audace surprenantes. Hector n'hésita pas, il se jeta sur le grizzli, ses aboyements avaient quelque chose d'épouvantable ; il saisit le monstre à la gorge pour l'étrangler. L'ours se retournant le renversa et le déchira de ses griffes puissantes, puis se redressa vers ma poutre ; mon père entrait au moment même, il entrevit la scène et devint d'une pâleur livide ; il épaula son fusil ; je tremblais comme la feuille, il allait tirer, mais non ! Il baissa l'arme, son émotion était telle qu'il n'eût pu viser. Rejetant son fusil, il arracha le couteau suspendu à sa ceinture, bondit vers l'ours, qu'il saisit par derrière et, de sa main gauche, s'accrochant à la fourrure, il enfonça la lame effilée de son couteau jusqu'à la gaîne[20], dans le ventre du monstre qui chancela. Un instant, la bête fauve râla et battit l'air de ses pattes de devant : c'était fini ! »

« Dieu soit loué ! s'écria Jemmy, respirant enfin, mais votre mère, mon jeune sir ? »

« Ma mère ! hélas, je ne l'ai plus revue ! »

Une larme coula sur la joue de Martin, qui continua :

Lorsque mon père m'eut aidé à descendre, il demanda, en hésitant, où était Luddy ? Je lui racontai, au milieu de mes sanglots, ce qui venait de se passer.

Jamais je n'oublierai l'expression de son visage, il restait comme pétrifié. Un cri s'échappa de ses lèvres ; un seul, mais quel cri ! Dieu veuille que je n'en entende plus un semblable ! Ce fut tout, mon père s'assit sur le banc et cacha sa figure dans ses mains. À toutes les paroles de tendresse que je lui prodiguais il ne répondait rien ; quand je m'informai de ma mère, il secoua la tête et, comme je voulais sortir pour l'aller chercher, il me retint par le bras, avec une telle violence que je criai de douleur, il murmura : « Reste ici ! »…..

Au bout d'une heure, il se leva du coin du feu, il s'en alla creuser une fosse. L'ours, avant

20 Note winnetou.fr : erreur de traduction, il s'agit en fait de la garde du couteau. Dans le texte original le chasseur « enfonce la lame jusqu'à la garde entre les deux côtes bien connues ».

d’entrer dans la maison, avait dévoré ma pauvre mère, ne laissant que quelques os.

« C’est affreux ! », exclama Jemmy qui essuyait ses yeux avec sa manche.

« Oui, c’est affreux », reprit Martin, mon père en fut longtemps malade, des voisins charitables le soignèrent et s’occupèrent de moi. Aussitôt rétabli, il m’emmena dans un autre canton : la vue de notre demeure lui devenait insupportable. Il se mit à chasser l’ours, je l’ai bien souvent accompagné. Au commencement, le cœur me battait à la vue d’un de ces fauves, mais je possède un talisman qui me rend plus fort qu’eux.

« Un talisman, interrompit Davy. Je n’y crois pas ! Jeune homme, c’est un péché que d’ajouter foi à de telles superstitions ! »

« Le talisman dont je vous parle n’a rien de superstitieux, regardez, il est sur la tablette, à côté du livre de prières. »

C’était un morceau de bois, long comme la main, dont l’extrémité, grossièrement sculptée, représentait une figure joufflue.

« Hum ! grommela Davy qui, en sa qualité de Yankee, se montrait très sévère en fait de pratiques religieuses, ce n’est pourtant pas un fétiche ? »

« Rassurez-vous, répondit le fils du chasseur d’ours, je suis un bon chrétien ! Cette petite tête est tout ce qui me reste de ma sœur, c’est la poupée de l’enfant ; je l’ai toujours sur moi, quand je chasse à l’ours ; parfois le frisson me saisit devant ces gigantesques quadrupèdes, alors je mets la main sur la poupée, il me semble que je ne crains plus rien ! »

« Vous êtes un brave boy, grommela Jemmy, acceptez-moi pour camarade, vous ne vous en repentirez pas ! »

II

TOKVI-TEY.

Cinq jours après les événements que nous venons de raconter, les six cavaliers, ayant laissé derrière eux les sources du fleuve *Pulver*, se dirigeaient vers le mont Bighorn.

L'étendue de terrain, comprise entre le *Missouri* et les *Montagnes Rocheuses*, forme encore aujourd'hui, la partie sauvage des États-Unis. Ce territoire se compose presque uniquement de longues plaines sans ombrage, sans végétation, où l'on peut voyager pendant plusieurs jours, avant de rencontrer le moindre filet d'eau. Le terrain s'élève graduellement vers l'ouest et dessine de légères ondulations, puis viennent des collines dont la hauteur augmente toujours, et qui n'offrent pas plus de ressources ; c'est pourquoi cette contrée a reçu, des Indiens, le nom de *Mah-kosietscha* et des blancs celui de : *Badlands*[21].

Les fleuves, même ayant un certain parcours, comme la *Platte*, y roulent très peu d'eau en été. Dans le nord, vers les sources des fleuves *Cheyenne*, *Powder*, *Tongue* et *Big-Horn*-Flusse[22], le pays est plus fertile, l'herbe plus drue, les buissons plus touffus, on y trouve l'ombre de grands arbres séculaires. C'est là qu'habitent les *Shoshones* ou *Indiens-serpents*, les *Sioux*, les *Cheyennes* et les *Apaches*. Chacune de ces tribus se divise elle-même, en tronçons innombrables.

Toutes ces tribus, toutes ces peuplades, toutes ces familles, ont des intérêts différents, des rivalités terribles. Elles sont très souvent en guerre les unes contre les autres : Les Shoshones étaient, à cette époque, fort ennemis des Sioux, c'est pourquoi le territoire qui s'étend de *Dakota* au sud du *Yellowstrom* jusqu'à la montagne Bighorn avait été trempé souvent par le sang des hommes rouges, comme par celui des blancs.

Le gros Jemmy et le grand Davy ne l'ignoraient pas, aussi prenaient-ils toutes les précautions nécessaires, pour le cas où on aurait à se défendre contre des Indiens coureurs.

Vohkadeh, à cause de sa parfaite connaissance de la contrée, servait de guide à la petite troupe. L'Indien était armé d'un fusil, et portait, suspendus à sa ceinture, tous les accessoires nécessaires à un homme des prairies. Jemmy et Davy n'avaient rien changé à leur costume ni à leur équipement. Le premier montait toujours son grand cheval, et les grandes jambes de Davy pendaient toujours de chaque côté du petit mulet entêté, qui, de temps en temps, continuait à essayer vainement de renverser son cavalier.

Frank avait conservé l'accoutrement bizarre que nous lui connaissons : mocassins, leggins, frack bleu et le chapeau amazone, orné de la longue plume grise ; bien assis sur sa monture, le petit Frank, quoiqu'il ne fût pas vêtu en gentleman, avait l'air de quelque chose.

Quant à Martin Baumann, c'était plaisir de le voir en selle ; il savait s'y tenir de manière à soulager son cheval, qu'il dirigeait avec une singulière aisance, pour un si jeune cavalier.

Le fils du chasseur d'ours portait le costume de trappeur, en cuir non tanné, ses armes ne laissaient rien à désirer ; le jeune homme, en aspirant le grand air des prairies, eût été heureux, sans le souci que lui causait la situation de son père. Ses yeux bleus brillaient d'un vif éclat, sa taille souple suivait avec grâce les mouvements du cheval ; il était sérieux comme un homme fait et impétueux comme un enfant ; c'était lui qui animait toute la petite troupe.

Quant à Bob, on ne pouvait s'empêcher de rire en le regardant. L'équitation n'avait jamais été

21 Mauvais-pays.

22 Note winnetou.fr : « Flusse » est superflu et redondant, car la traduction est : « fleuves, rivières »

sa passion dominante ; à chaque instant, il changeait de posture, tantôt suspendu à la crinière de son cheval, tantôt à califourchon en arrière, glissant au moindre faux pas de l'animal, suant sang et eau pour ne pas tomber : un vrai paillasse de cirque ! Dans son horreur de la selle, il la remplaçait par une couverture, et tenait ses jambes largement écartées, sans vouloir écouter les conseils de ses compagnons qui l'engageaient à les rapprocher :

« Pourquoi Bob serrer pauvre bête ? disait-il. Pauvre bête pas faire de mal à Bob ! Jambes de Bob pas être des pinces ! »

Les voyageurs venaient d'arriver sur le bord d'un affaissement de terrain, non profond, de forme circulaire, mesurant environ six milles anglais. Entouré de trois côtés d'ondulations à peine sensibles, ce vallon était bordé, à l'ouest, par des hauteurs boisées ; peut-être était-ce le fond d'un ancien lac, comme paraissait le prouver un sol sablonneux et un semblant de végétation un peu moins chétive que dans le reste des savanes.

Vohkadeh poussa son cheval sur ce terrain mouvant et lui fit prendre la direction des montagnes.

« Où sommes-nous donc ? demanda le gros Jemmy, cette contrée m'est inconnue. »

« Les guerriers des Shoshones la nomment *Paare-pap* » répondit l'Indien.

« Le lac de sang ! Oh malheur ! Dieu veuille que nous ne rencontrions pas ces Indiens ! »

« Pourquoi ? demanda Martin.

« Parce que nous serions perdus ! À cet endroit, une partie de leur tribu a été massacrée, sans motif, par des blancs. Quoique cinq années se soient écoulées depuis lors, les Rouges égorgeraient sans merci, le visage pâle qu'ils trouveraient en un tel lieu ! Le sang des victimes crie vengeance. »

« Croyez-vous que les Shoshones soient dans notre voisinage, sir ? »

« Je ne pense pas ; je crois plutôt, qu'ils se trouvent plus au nord, vers Musselschell-River, dans le Montana. Si cela est, nous n'avons rien à craindre ; mais, peut-être, sont-ils au sud ; Wohkadeh peut nous le dire. »

L'Indien avait entendu ces paroles, il répondit :

« Il y a huit soleils, que Vohkadeh est passé par ici, il n'y avait pas un seul Shoshone dans les environs ! Mais les *Arapahoes* ont un campement à la source du fleuve que les visages pâles nomment la Tongue-River. »

« Alors nous les sommes devant eux ; du reste cette contrée est si plate qu'on pourrait apercevoir un cavalier et même un piéton, à un mille de distance, et se mettre à temps, en mesure de défense. Ainsi, marchons ! »

Depuis une demi-heure à peu près la petite troupe tirait toujours vers l'ouest, lorsque Vohkadeh arrêta son cheval.

« Ouf ! s'écria-t-il.

Ce mot, chez les Indiens exprime la surprise.

« Qu'y a-t-il ? » demanda Jemmy.

« Une piste. »

« Une piste ? » répéta le gros chasseur.

« D'hommes ou d'animaux ; Vohkadeh n'en sait rien, mes frères peuvent l'examiner eux-mêmes. »

« Good lack ![23] Un Indien ne pas distinguer la piste d'un homme avec celle d'un animal ! Il faut qu'elle soit bien mêlée ! Voyons ! mais vous autres ne piétinez pas ainsi tout autour, qui pourra la reconnaître ?

« Elle est grande et large, elle va du nord au sud. » murmura l'Indien.

Les voyageurs descendirent de cheval, pour examiner les traces, il leur semblait inconcevable que Vohkadeh s'y méprît. En s'approchant Jemmy secoua la tête, regarda à gauche, du côté où commençait la piste, puis à droite où elle se dirigeait, secoua de nouveau la tête, et dit à David Kroners :

23 Hélas mon Dieu.

« Eh bien, mon vieux Davy, as-tu jamais vu quelque chose de pareil ? »

« Non jamais ! »

« Et vous, monsieur Frank ?... »

Ce dernier, examina à son tour et secouant aussi la tête, répondit :

« Bien fin celui qui reconnaîtrait ces marques ! »

Martin et le nègre assurèrent également, que cette empreinte leur semblait fort énigmatique. Le grand Davy se gratta l'oreille et prononça enfin, cette conclusion :

« Une créature quelconque a passé par ici, ou je veux être condamné à vider le vieux *Mississipi* en deux heures ! »

« Voilà qui est parlé ! ricana Jemmy. Qui eût pu deviner la chose sans tes lumières ? Donc une créature a passé par ici, mais quelle espèce de créature ? Combien avait-elle de pattes ? »

« Quatre », répondit l'Indien. »

« Oui, cela se voit ! Ainsi c'était un quadrupède, mais de quelle sorte ? »

« Peut-être un cerf, » murmura Frank.

« Un cerf n'aurait pas laissé de si larges empreintes. »

« Peut-être un ours ? »

« Un ours aurait marqué, dans ce sable, des traces si profondes, si personnelles, qu'on ne pourrait s'y tromper. Celles-ci ne semblent pas avoir été faites par la plante des pieds, leur forme est presque ronde, de la largeur d'une palme, on les croirait imprimées avec un cachet ; la passée est unie, preuve que le pied de l'animal n'avait ni doigts, ni griffes, mais un sabot.

« Alors, c'est un cheval, dit Frank. »

« Hum ! grommela Jemmy, ce ne doit pas être un cheval non plus, on verrait la marque du sabot, car ces empreintes datent de deux heures à peine. Et puis, un cheval ne peut avoir d'aussi larges pieds. Si au lieu d'être dans les savanes, nous voyagions en Asie ou en Afrique, je dirais qu'un éléphant a passé ici ! »

« Oui, précisément, cela y ressemble ! » dit le grand Davy en riant.

« En as-tu jamais vu ? »

« Oui, j'en ai même vu deux. »

« Où donc ? »

« Un à Philadelphie, chez Barnum, et le deuxième toi, mon gros Jemmy ? »

« Plaisanterie à part, cette piste ressemble à celle d'un éléphant. Si les marques étaient assez espacées, je l'affirmerais, mais il y a une autre distance entre les jambes d'un éléphant. Ce ne peut être non plus, un chameau ; eh bien, j'avoue que ma science est à bout ! »

Chacun des cavaliers tournait autour de ces empreintes mystérieuses, sans pouvoir rien trouver de précis.

« Qu'en pense mon frère rouge ? demanda Jemmy.

« *Maho akono !* » répondit l'Indien, en faisant de la main un geste de respect.

« Tu penses que c'est l'Esprit de la prairie ? »

« Oui, car ce n'est ni un homme, ni un animal. »

« *Heig-ho !* Votre esprit a de grands pieds ! Ou il souffre de rhumatismes, il a mis des chaussures de feutre ! »

« Mon frère blanc ne devrait pas railler. L'Esprit de la prairie peut prendre toutes les formes. Il faut contempler sa trace avec crainte et continuer notre route en silence. »

« Non, je veux savoir avant où je suis ; je n'ai jamais vu semblable empreinte, je la suivrai jusqu'à ce que je découvre sa provenance. »

« Mon frère court à sa perte, l'Esprit ne souffrira pas qu'on le poursuive ! »

« Tonnerre et foudre ! Si plus tard le gros Jemmy parle de cette piste et qu'il ne puisse dire ce qu'il en était, on se moquera de lui ou bien on le prendra pour un menteur ! Mon amour-propre m'oblige à éclaircir la chose ! »

« Nous n'avons pas le temps de nous détourner de notre route. »

« Je ne l'exige pas de vous, non plus ; il nous reste quatre heures avant la nuit, après quoi, nous établirons notre campement. Mon frère rouge connaît sans doute le lieu où nous devons faire halte ? »

« Oui, en marchant toujours tout droit, nous arriverons à une gorge au milieu de la montagne ; nous nous y reposerons, car on y trouve des buissons et des arbres pour alimenter un feu ; il y a aussi une source excellente pour les hommes et les chevaux. »

« Eh bien, allez-vous-en là-bas, moi je suis cette trace, je vous rejoindrai au campement. »

« Mon frère blanc ne tient pas compte de mes avis ? »

« Oh ! s'écria le grand Davy, Jemmy a raison, ce serait une honte pour nous d'avoir découvert une piste mystérieuse, sans l'interroger jusqu'au bout. On dit, qu'avant le déluge, il existait des animaux auxquels un buffle ne pourrait pas plus être comparé qu'un ver de terre à un monstre marin ; peut-être reste-t-il encore un spécimen de ces races gigantesques, comment donc appelait-on ces antédiluviens, des ma… »

« Mammouths, acheva Jemmy. »

« Oui, quelque chose comme cela, quelle chance si nous en retrouvions un ! Je t'accompagne, Jemmy ! »

« Je n'y tiens pas. »

« Pourquoi ? »

« Parce que tous deux nous sommes, vanité à part, les plus expérimentés de la troupe, il ne faut donc point nous éloigner ensemble, je préfère un autre compagnon. »

« J'irai avec monsieur Jemmy, dit Martin. »

« Non, mon jeune ami, reprit Jemmy, vous êtes le dernier que j'inviterais à me suivre. »

« Pourquoi ? J'ai le plus grand désir de découvrir cet animal inconnu ! »

« Je n'en doute nullement, à votre âge on a toujours soif d'aventures, mais l'entreprise n'est peut-être pas sans danger, et nous avons promis de veiller sur vous et de vous réunir sain et sauf, à votre père ; nous n'irons point, certes, vous exposer, de gaîté de cœur, à des périls inutiles. »

« Eh bien, c'est moi qui vous suivrai », déclara Frank.

« J'y consens ! Vous autres, continuez votre route. Nos chevaux sont bons, ils peuvent faire ce petit détour, le mien ne se lasse jamais, il doit avoir été courrier dans une existence antérieure ! »

Martin fît encore quelques instances, pour être admis à partager les dangers de l'expédition, le grand Davy, se joignant à Jemmy, s'y opposa formellement. Vohkadeh décrivit encore une fois la place où l'on devait camper, puis il fit un long discours afin de détourner Jemmy d'une tentative qui, selon lui, attirerait le courroux de l'Esprit des savanes ; enfin tout le monde se remit en chemin. Frank et son compagnon poussèrent vers le nord et perdirent bientôt de vue le reste de la troupe. »

À un certain endroit, les empreintes cessaient brusquement de direction et faisaient un coude du côté de l'est. Les deux cavaliers reprirent ainsi, une route parallèle à celle de leurs amis, mais séparée par une distance d'une heure de marche, au moins.

Jemmy et Frank parlaient peu d'abord. Le cheval du premier jetait ses longues jambes l'une après l'autre avec une rapidité et une régularité si grandes que Frank avait peine à le faire suivre par sa bête. Jemmy dut modérer un peu sa monture.

La conversation commença alors à s'engager dans la langue natale des deux voyageurs.

« Votre mammouth est une plaisanterie ! » demanda Frank.

« Naturellement ! »

« Je le pensais bien ; ces créatures gigantesques n'existent plus aujourd'hui.

« Vous êtes un savant ? »

« Mon ami, le maître d'école m'a lu autrefois, un traité de zoologie et j'ai beaucoup de mémoire.

« Très bien, votre science pourra nous être utile. »

Eh, eh ! à votre service, si nous rencontrions le quadrupède, je ne m'y tromperais pas !

– Vous en avez déjà vu ?

– Est-ce que j'étais avant le déluge ? quelle curiosité je ferais à présent ! Mais mon maître d'école m'a montré cela sur les livres. Comment pensez-vous qu'un pareil monstre puisse être gros ?

– À peu près comme un éléphant.

– Un éléphant ! Bah ! vous en êtes loin ! On a trouvé des squelettes de mammouth appliqués contre des pierres, ces pierres étaient plus grandes que les pyramides d'Égypte… Songez donc à une mouche sur la queue de cet individu ! Non, voyez-vous, notre imagination est trop faible pour cet animal-là, parlez-moi des bêtes des lunettes d'approche !

« Comment ; des bêtes des lunettes d'approche, quelles bêtes ? »

« Eh oui ! Vous comprenez bien, celles qu'on voit au bout du télescope ! »

Jemmy regardait son interlocuteur d'un air étonné.

« Ah ! reprit-il, après quelques instants de réflexion, vous voulez dire microscope ! »

« Cope… cela finit tout de même ! »

« J'en conviens, seulement le premier de ces instruments sert à étudier les étoiles, l'autre nous découvre les infiniment petits.

« Microscope ! Oui, c'est cela, je faisais un lapsus, un simple lapsus !... Hé, je n'ignore pas le mot propre ; si je n'avais pas eu l'orthographe tant à cœur, je serais encore aujourd'hui dans le vieux pays ; c'est une querelle sur la grammaire qui m'a trop échauffé la tête et voilà pourquoi je suis venu me faire écloper ici, par les Sioux ! »

« Ah ! c'est accidentel ? » murmura involontairement le petit chasseur.

Frank jeta sur Jemrny un regard presque courroucé.

« Vous me croyiez infirme de naissance ? reprit-il. Comment aurais-je été admis dans les forêts ? Non, j'ai eu longtemps les pieds aussi fermes que les vôtres. Lorsque je m'établis, avec Baumann, dans les Montagnes Noires, pour y commencer, au milieu, des chercheurs d'or, notre petit commerce, des Indiens vinrent un jour nous trouver, sous prétexte de faire des achats ; ils étaient de la tribu des Sioux ; ce sont les « anthropophages » les plus féroces que l'on puisse rencontrer ; le mieux est de les laisser passer ! « Bonjour, bon voyage ! », voilà tout ce qu'il leur faut dire. C'est ainsi que j'agissais ordinairement avec eux, car je suis ami des principes, mais on a des moments de faiblesse, et voilà la cause de mon infirmité !

« Vraiment ? »

« Hélas oui ! je m'en souviens, comme si c'était hier. »

Il faisait nuit, les étoiles brillaient et les grenouilles croassaient à rendre sourd, dans les marais bourbeux…

Baumann était allé renouveler nos marchandises au fort Fettermann, Martin dormait, et le nègre Bob, parti, à cheval, pour visiter quelques-uns de nos débiteurs, ne rentrait pas ; sa bête venait de revenir seule au logis ; le cavalier ne devait reparaître que le lendemain, les membres à demi-disloqués et nu comme un petit saint Jean. J'entends soudain frapper à notre porte ; dans ce pays, il faut être prudent, aussi avant d'ouvrir, je demandai de l'intérieur : qui va là ? »

La réponse m'apprit que c'étaient cinq Sioux, lesquels désiraient faire l'échange de peaux contre de la poudre.

« Vous ne les avez pas laissé entrer ? »

« Pourquoi pas ? »

« Des Sioux ! au milieu de la nuit ! »

« Chez nous, il n'y a pas d'heure pour le commerce, tous les instants sont précieux ; les Peaux-Rouges me dirent qu'ils devaient marcher pendant tout le reste de la nuit, je leur ouvris. »

« Quelle imprudence ! »

« Je n'ai jamais été peureux, cependant j'exigeai qu'ils déposassent leurs armes — et je dois avouer à leur honneur, qu'ils s'exécutèrent aussitôt — tout en les servant, j'avais, comme vous le supposez sans doute, le revolver au poing. Je fis une excellente affaire, en leur échangeant de la

mauvaise poudre contre de belles fourrures de castor ; les blancs ont toujours l'avantage dans leur commerce avec les Peaux-Rouges. Près de la porte étaient suspendus trois fusils chargés. Les Indiens se disposaient à sortir, lorsque l'un deux s'arrêta sur le seuil, et, se retournant vers moi, me demanda si je voulais lui donner encore une bouteille d'eau-de-vie. Content du marché que je venais de conclure avec eux, j'y consentis, et j'allai chercher une bouteille de brandy. Mais, au moment où je la lui apportai, je vis l'Indien disparaître avec un des fusils, qu'il avait détaché de la muraille. Déposer ma bouteille, saisir une carabine et sauter dehors fut l'affaire d'un instant ; aveuglé par la brusque transition de la lumière à l'obscurité, je ne pus rien voir, j'entendis seulement s'éloigner des pas rapides, tout à coup, une détonation retentit ; j'eus la sensation d'un objet qui, me tombait sur le pied, j'aperçus alors, le Peau-Rouge escaladant la palissade ; je voulus le poursuivre, mais une douleur violente me força à m'arrêter… La balle que je tirai, se perdit dans la campagne ; je rentrai à la maison avec bien de la peine ; le coup de feu de l'Indien avait traversé mon pied gauche, je ne pus marcher pendant de longs mois. Voilà comment je suis devenu « Frank le boiteux. » Mais j'ai remarqué le Peau-Rouge, son visage est demeuré gravé dans ma mémoire, malheur à lui si, jamais, je le rencontre ! Je crois que ce Sioux appartenait à la tribu des Ogallalas et si… — Mais qu'avez-vous donc ? »

Jemmy venait d'arrêter son cheval et poussait un cri de surprise. Les deux chasseurs avaient dépassé l'étendue de terrain sablonneux ; ils se trouvaient à présent, sur un sol rocailleux et montueux.

« Ce que j'ai ?... répondit Jemmy, mais regardez donc ! Je ne sais si je puis en croire mes yeux ! »

Et il continua à examiner le sol que Frank, non moins surpris, interrogeait à son tour.

« Est-il possible ! s'écria-t-il, les empreintes sont entièrement transformées ! »

« C'est étrange ; jusqu'alors on eut juré voir la trace d'un éléphant et maintenant, on reconnaît facilement le sabot d'un cheval ferré depuis peu, car les empreintes sont très nettes. »

« Mais ne voyez-vous pas qu'elles vont en sens inverse ? »

« C'est juste, je ne l'avais pas remarqué ; jusqu'ici nous suivions la piste, et voilà qu'elle vient à notre rencontre. »

« Croyez-vous que ce soit la même ? »

« Naturellement ! De l'endroit où nous sommes, au rocher qui est derrière nous, il y a un espace large d'à peine vingt pas ; sur le roc, les empreintes restent peu visibles ; ce que nous prenons, pour des pas d'éléphant y aboutit, en partant de l'ouest ; celles des sabots de cheval commencent vers l'est. Cherchez bien, n'y a-t-il pas encore une autre trace ?

« Non ! »

« Ainsi, malgré cette différence notoire, nous devons considérer ces empreintes comme provenant du même animal ! Je vais, du reste, étudier le terrain de plus près, pour ne pas me laisser induire en erreur. »

Tous deux descendirent de cheval, et le résultat de leurs nouvelles recherches, les confirma dans l'idée première.

La chose leur semblait d'autant plus extraordinaire, que les deux traces venaient à la rencontre l'une de l'autre, pour se rejoindre au rocher. Les chasseurs s'interrogèrent mutuellement des yeux et secouèrent la tête.

« S'il n'y a pas là de la sorcellerie, quelqu'un se moque de nous ! » dit Jemmy.

« Qui donc se moquerait de nous ? »

« Je n'en sais rien. »

« C'est une véritable énigme ! Nous n'allons pourtant pas rester ici ? »

« Et je n'ai nulle envie de revenir sur nos pas ! Nous ne pouvons éclaircir la chose qu'en continuant notre exploration. Allons, à cheval ! »

La nouvelle piste devenait plus distincte à mesure qu'ils avançaient ; au bout d'une demi-heure, ils arrivèrent à un endroit où croissaient quelques herbes et des buissons ; puis, marchant

encore, ils parvinrent aux flancs d'une montagne couverte d'une épaisse forêt ; les traces y étaient fort nettes, mais elles allaient ensuite, en s'effaçant.

« L'énigme se corse ! » murmura Frank.

« C'est incompréhensible ! s'écria Jemmy. Ce cheval est donc tombé des nues, à moins que ce soit l'Esprit des savanes qui l'ait transporté là. Que ne se montre-t-il ! Je serais curieux de faire sa connaissance ! »

« Pas difficile, messieurs, voyez ! »

Ces mots, prononcés en allemand, partaient d'un buisson, près duquel nos deux compagnons s'étaient arrêtés ; bientôt un homme de haute taille sortit de cette cachette ; sa barbe, d'un blond fauve, entourait un visage bruni par le soleil. Il portait, outre les *leggins* et la chemise de cuir, de longues bottes qui lui arrivaient aux genoux et un chapeau de paille à larges bords ; deux revolvers et un énorme couteau étaient passés dans sa ceinture, faite de larges lanières de cuir tressées, laquelle servait encore à attacher une quantité de bourses en peau de buffle, deux paires de fers à cheval, plus quatre grandes tresses de paille et de roseau liées en paquet avec des courroies. À son épaule gauche pendait un lasso. Il avait autour du cou une sorte de bizarre collier composé de calumets ornementés avec des plumes de colibris et gravés en caractères indiens, lesquels s'enfilaient à un fort cordon de soie. Le nouveau venu tenait de la main droite, un fusil de nouveau modèle et de la gauche, un cigare allumé.

Le vrai chasseur des prairies ne fait cas ni du luxe ni de la propreté ; il méprise au contraire tout ce qui a rapport à l'extérieur ; il dédaigne même d'astiquer son fusil ; le temps lui manque, dit-il, pour de telles superfluités. Cet étranger, cependant, semblait extrêmement soigné ; on eût pu croire qu'il avait quitté Saint-Louis la veille. Son fusil semblait sortir de chez l'armurier ; ses bottes n'avaient pas une souillure, et ses éperons pas une tache de rouille ; ses vêtements paraissaient presque neufs, ses mains eussent fait honneur à un citadin.

Jemmy et Frank, surpris, regardaient curieusement ce nouveau venu, sans même songer à lui répondre.

« Hé bien, poursuivit l'inconnu en souriant, je croyais que vous désiriez voir l'Esprit des prairies ou du moins l'auteur de la piste qui vous déroute, regardez, ! le voilà !

« Tonnerre et foudre ! s'écria Frank, quelle rencontre ! »

« Ah ! vous êtes Saxon ? interrompit l'inconnu.

« Oui, pour vous servir, et mon compagnon aussi. »

« Alors, tous compatriotes ! »

Jemmy sautait déjà de cheval et venait serrer la main du chasseur.

« Eh mais ! s'écria celui-ci, c'est à Jacob Pfefferkorn que j'ai l'honneur de parler ! »

« Vous me connaissez ? »

« Je vous devine ! Le gros Jemmy et son bidet sont devenus légendaires. Je sais que votre véritable nom est Jacob Pfefferhorn, et puisque vous êtes ici, le grand Davy ne doit pas être, loin ? »

« Il se trouve en effet dans le voisinage, à quelque distance, vers le sud. »

« Ah ! vous allez y établir votre campement pour aujourd'hui ? »

« Je l'espère, mais laissez-moi vous présenter Frank, mon compagnon. »

Frank tendit la main à l'étranger. Ce dernier le considéra attentivement et lui demanda s'il n'était, pas Frank le boiteux.

« Seigneur ! vous connaissez tout le monde ! »

« Vous habitez avec Baumann, le chasseur d'ours », continua le nouveau venu »

« Qui vous l'a dit ? »

« Lui-même ; nous avons voyagé un peu ensemble, il y a quelques années. Où est-il maintenant ? Chez lui, sans doute ? Assez près d'ici, je crois ? »

« Vous ne vous trompez pas. Mais Baumann n'est pas chez lui, il est tombé entre les mains des Ogallalas et nous allons à sa recherche,

« Vous m'effrayez. À quel endroit ce malheur est-il arrivé ? »

« Dans cette région, à *Devils-head* ; les Indiens l'ont emmené, avec cinq autres de ses compagnons, vers le *Yellowstrom*, pour les immoler sur la tombe du « Brave buffle. »

« C'est une vengeance ! » interrompit vivement le trappeur.

« Assurément ! Vous avez entendu parler de Old Shatterhand ? »

« Oui. »

« Il a tué autrefois plusieurs chefs des Sioux sur la tombe desquels les Ogallalas allaient faire des sacrifices quand Baumann les a rencontrés… »

« Comment le savez-vous ? »

Frank raconta alors le message de Vohkadeh ; ce récit terminé, le chasseur murmura :

« Ainsi, sans s'en douter, Old Shatterhand est la cause du malheur qui arrive au tueur d'ours ? »

« Cause assez indirecte, grommela Jemmy, Baumann aurait dû ne pas se laisser prendre. »

« Quoi qu'il en soit, vous êtes de braves gens, interrompit l'inconnu, vous n'avez reculé devant aucun danger pour secourir votre ami ; je souhaite de tout cœur, que vous réussissiez dans cette entreprise ; je m'intéresse particulièrement au jeune Martin, et je serais bien aise de le voir. »

« Venez avec nous ? en ce cas. Où avez-vous laissé votre cheval ? car vous avez un cheval, puisque vous portez des éperons. »

« Mon cheval se trouve, en effets tout près ; je l'avais laissé pour vous épier plus aisément. »

« Vous nous voyiez donc venir ? »

« Certes ! je m'amusais de votre étonnement, lorsque vous considériez ces empreintes. »

« Êtes-vous mieux renseigné que nous ? »

« Sans aucun doute, puisque c'est ma propre piste ! »

« La vôtre ? »

« Oui. »

« Ainsi, vous nous avez mystifiés ! »

« Vous êtes-vous réellement laissé tromper ? Ce serait trop d'honneur pour moi, d'avoir pu jouer un tour à un trappeur aussi expérimenté que le gros Jemmy ! »

Ce dernier ne savait que penser ; il continuait à examiner les empreintes qui restaient encore pour lui une énigme ; il s'adressa enfin à l'étranger :

« Mais qui êtes-vous donc ? » demanda-t-il.

L'autre sourit gaiement et répondit :

« Je suis sûr que vous me prenez pour un voyageur novice dans ces contrées lointaines ? »

« Eh oui, vous êtes mis avec tant de soin ! Un vrai touriste, quoi ! À quelle station avez-vous quitté le chemin de fer ? »

« À Saint-Louis. »

« Quoi ! si loin dans l'est ? Impossible ! Depuis combien de temps parcourez-vous le pays ? »

« Cette fois, depuis huit mois.

« Vous ne parlez pas sérieusement ! »

« Quel intérêt aurais-je à faire des contes ? »

« Je parie que vous êtes un professeur, voyageant avec vos élèves pour collectionner des plantes, des pierres ou des papillons ? Laissez-moi vous donner un bon conseil ; cette contrée n'est pas propice pour ce genre d'occupations ; la vie n'y tient qu'à un cheveu ; vous ne savez pas à quels dangers vous vous exposez ! »

« Je ne les ignore pas ! Je vous dirai même que nous sommes en ce moment, dans le très proche voisinage des Shoshones ! »

« En êtes-vous sûr ? »

« Très sûr ! »

« Et cela ne vous émeut point ? »

« Non, pas le moins du monde. »

« Monsieur, vous n'avez aucune idée du danger dans lequel vous vous trouvez ! »

« Nous sommes près du « Lac du sang » et les Shoshones seraient bien heureux, s'ils pouvaient se saisir de l'un de nous ! Eh bien, j'ai bonne envie de ne pas leur donner cette satisfaction ! »

En disant ces mots, l'inconnu se dirigeait à pas lents entre les buissons ; les deux chasseurs le suivirent en tenant leurs chevaux par la bride. Au bout de quelques instants, ils arrivèrent à un endroit où s'élevaient de magnifiques sapins, hauts d'une trentaine de mètres, taille que cette espèce d'arbres atteint rarement. À l'un des troncs, était attaché un cheval superbe, portant un harnais très élégant. Des rubans rouges avaient été tressés avec la crinière dont l'excessive longueur indiquait, suivant les Peaux-Rouges, des qualités extraordinaires chez l'animal. La selle et les étriers étaient de travail indien. Entre autres accessoires, pendus à cette selle, se voyait un étui à lunette d'approche. Un fusil de fort calibre et à double canon restait posé sur l'herbe. Jemmy le releva vivement et après l'avoir examiné, s'écria :

« Eh mais ; ce fusil !... Je ne l'ai jamais vu et pourtant, je le reconnais. Avec la carabine d'argent de Winnetou, le chef des Apaches, ce sont les armes les plus célèbres de toute la contrée. Oui, ce fusil appartient…

Il s'interrompit pour regarder fixement l'étranger et poursuivit :

« Oh ! j'y suis à présent ! Ce fusil appartient à Old Shatterhand. Frank, savez-vous comment s'appelle notre nouvelle connaissance ? »

« Non, certes ! »

« Eh bien ! il s'appelle Old Shatterhand ! »

« Old Shatterhand ! répéta Frank en se reculant, Ah bah ! Je ne me le figurais pas ainsi ! »

« Comment vous figuriez-vous mon humble personne ? demanda le célèbre chasseur, en riant.

« Grand et fort comme le colosse de Rhodes » répondit Frank qui ne manquait jamais l'occasion de faire parade de son savoir.

« Je vous croyais aussi de taille gigantesque, » ajouta Jemmy.

« Vous voyez que ma réputation est plus grande que, mon mérite. La renommée, même au désert, amplifie tout. Regardez plutôt mon cheval : un pur *n'goul-itcki*, qu'on ne trouve que chez les Apaches ; il n'est pas ferré ; Quand je veux dérouter ceux qui me suivent, je lui attache aux pieds, ces chaussures en roseau que l'on emploie beaucoup en Chine ; de là l'empreinte que vous avez prise pour celle d'un éléphant ; en outre, j'ai, suspendues à ma ceinture, deux paires de fers à cheval ; l'une d'un travail ordinaire ; l'autre tournée en sens inverse et munie de pointes ; toutes deux s'adaptent aux pieds à l'aide de vis ; c'est ainsi que la trace semble reculer et que je dépiste les gens. »

« Ah la lumière se fait ! » s'écria Frank.

« J'ai pris aujourd'hui, la précaution de retourner les fers, parce qu'il m'avait semblé reconnaître, à quelques indices, la présence d'indiens ennemis ; ma supposition s'est confirmée depuis mon entrée dans cette sapinière. »

« Vous avez vu des traces d'indiens ? »

Non, mais regardez cet arbre ? Il marque l'endroit où je dois rencontrer Winnetou et… »

« Winnetou, interrompit Jemmy, le chef des Apaches ? »

« Oui, nous avons un rendez-vous pour aujourd'hui. »

« Ah ! Je serais heureux de le voir ! »

« Il a fait cette marque pour m'avertir de son passage et m'indiquer qu'il reviendra. Ces entailles me disent aussi, que quatorze Shoshones sont proches. »

« Ne craignez-vous pas une attaque de la part de ces sauvages ? »

« À nous deux Winnetou, nous en viendrons bien à bout ! »

« Vous êtes aussi brave que le nommé César… « Vidi... vici » comment disait-il donc ? s'écria Frank. Encore n'était-il pas seul contre quatorze ! »

« Nous avons des armes bien supérieures à celles de ces Indiens, et puis Winnetou est prudent comme le serpent. Attendez-le avec moi, dès qu'il m'aura rejoint, je vous accompagnerai vers le

Yellowstrom. » « Ah ! Ah ! s'écria Jemmy, si nous vous avons tous les deux, pour sûr, le pauvre Baumann sera bientôt hors de danger ! »

« Puisque je suis un peu cause de son malheur, je tiens beaucoup à faire mon possible pour le délivrer, » dit Old Shatterhand.

En ce moment, le petit Frank poussa une exclamation d'effroi en indiquant du geste une troupe d'indiens qui filaient, à cheval, derrière les buissons.

« Vite, sauvez-vous, murmura Shatterhand, ils ne nous ont pas aperçus, sauvez-vous ! Je vous suis ! »

« Les drôles trouveront bien notre trace », grommela Jemmy, remontant en selle.

« Fuyez, fuyez ! C'est le seul moyen de salut pour vous ? »

« Mais ils vont vous découvrir ! »

« Ne vous occupez pas de moi, partez vite ! »

Quand Shatterhand eut vu disparaître ses compagnons, il jeta un regard inquisiteur autour de lui : la piste des deux chasseurs, d'abord nettement dessinée, s'atténuait, peu à peu sur ce terrain pierreux, jusqu'à ce qu'elle allât se perdre dans le fourré de sapins ; il suspendit un de ses fusils à sa selle, mit l'autre sur son épaule et, s'approchant de son cheval, prononça ce seul mot dans la langue des Apaches :

« *Peniyil*. Viens ! »

L'animal suivit son maître comme un chien ; après quelques moments d'une marche pénible à travers les arbres, le trappeur mit la main sur le cou de la noble bête, en murmurant :

« *Ykuh*, dormir »

Le cheval s'étendit par terre et resta sans mouvement.

Les Indiens avaient fini par remarquer les empreintes ; celle de Shatterhand les étonnait ; mais ils n'hésitaient pas sur les autres, ils les suivirent sans délai.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées quand ils arrivèrent à la sapinière. Quelques-uns descendirent de cheval pour interroger de près, les traces.

« *Ive, he* ! en avant ! » s'écria l'un d'eux.

Shatterhand les vit s'élancer dans la direction prise par Frank et Jemmy.

« Maintenant, il s'agit de bien manœuvrer, pensa le chasseur, Jemmy en est très capable. »

À cet instant, le cheval fit entendre un léger ronflement, comme pour rendre son maître attentif à quelque chose d'anormal. Shatterhand s'agenouilla, prêt à faire feu, mais il déposa bientôt son fusil, car il avait aperçu, au travers des branches les plus basses, une paire de mocassins ornés d'aiguillettes en poil de sanglier, il les reconnaissait comme appartenant à son meilleur ami… Un léger frôlement se fit entendre et Winnetou parut auprès du chasseur. Il était vêtu exactement comme Old Shatterhand, seulement sa chaussure et sa coiffure, entremêlées de bandelettes en peau de serpent le faisaient reconnaître pour un Indien. Il ne portait pas la plume d'aigle ce jour-là, sûr que nulle part, sa qualité de chef ne serait contestée. À son cou, pendaient le sachet de médecine[24], le calumet de paix, et une triple chaîne de griffes d'ours, trophée gagné au péril de sa vie. Il tenait un fusil à double calibre, orné d'argent ; c'était l'arme fameuse dont les balles ne manquaient jamais leur but. L'expression de son visage sérieux, rappelait celle des anciens Romains ; les os de ses joues saillaient à peine et sa peau, d'un ton mat, n'était que légèrement dorée, comme un beau bronze florentin.

Winnetou, le chef des Apaches, passait alors pour le plus célèbre des Indiens : juste, prudent, fidèle, brave jusqu'à la témérité, toujours loyal, ami et protecteur des faibles ; on le regardait comme un homme supérieur à sa race. Old Shatterhand s'était levé à son approche ; il allait parler, lorsqu'un geste de main de Winnetou lui ferma la bouche. Une rumeur sourde et cadencée comme un chant s'élevait, se rapprochant de plus en plus ; les deux amis entendirent bientôt, distinctement, la marche d'une troupe de chevaux, et ces mots répétés en mesure : *totsi-vouv !* c'est-à-dire : scalpons ! »

24 Sorte d'amulette.

Old Shatterhand se dit que Frank et Jemmy avaient été pris.

Les Shoshones, marchant l'un derrière l'autre, à la file indienne, conduisaient les prisonniers au milieu d'eux. On les avait désarmés et liés sur leurs montures ; ils ne paraissaient pas blessés ; peut-être s'étaient-ils rendus sans combattre, considérant toute résistance comme inutile.

Les Shoshones ne se doutaient nullement de la présence d'Old Shatterhand ni de Winnetou ; mais les captifs comptaient sur la promesse du premier et ne se troublaient pas trop. Quand ils passèrent devant le fourré où les deux amis se tenaient cachés, Shatterhand fit un mouvement presque imperceptible, qui agita les branches, comme si elles avaient été frôlées par le vent. Jemmy entendit et comprit.

Les Peaux-Rouges continuèrent leur route ; pendant quelque temps encore, leur lente et monotone mélopée arriva jusqu'aux oreilles des chasseurs, puis tout retomba dans le silence.

Winnetou se redressa alors, et quitta, sans rien dire, la place qu'il occupait auprès de Shatterhand. Ce dernier ne sembla pas s'en étonner. Au bout de quelques minutes, l'Apache revint, conduisant son cheval par la bride ; il est difficile de s'imaginer comment l'animal pouvait avancer à travers l'épaisseur de la forêt.

Il était équipé de la même façon que celui de Old Shatterhand ; en les comparant avec attention on eût été forcé de reconnaître que la plus belle bête appartenait à l'Européen[25] : elle lui avait été donnée par son ami le Peau-Rouge.

À un coup d'œil jeté sur le visage de Winnetou, Shatterhand comprit que celui-ci savait tout ; les deux compagnons devinaient leurs mutuelles pensées, plutôt qu'ils ne les échangeaient par la parole ; cependant l'Européen demanda :

« Le chef des Apaches a-t-il découvert l'endroit où campent les Shoshones ? »

« Winnetou a suivi leur piste, répondit l'Indien, elle commence dans le lit desséché du fleuve ; là, où l'eau coulait de la montagne pour se rendre au lac de sang, puis elle continue à droite, sur la montagne et redescend dans une vallée creuse comme un bassin ; c'est là qu'ils sont.

« Ont-ils des tentes ? »

« Oui, trois tentes de guerre. Winnetou a compté leurs empreintes avant d'écrire sur l'arbre. Le chef habite la tente à plumes d'aigle. On le nomme Tokvi-tey (le cerf noir) ; c'est le plus brave des Shoshones. Winnetou a vu son visage de loin et l'a reconnu aux balafres qui couturent ses joues. »

« Et qu'a décidé mon frère rouge ? »

« Winnetou n'avait pas l'intention de se montrer aux Shoshones ; il ne les craint pas, mais un combat serait certain, puisqu'ils sont sur pied de guerre, et Winnetou aurait voulu l'éviter, car ils ne lui ont rien fait. Maintenant qu'ils ont pris les deux visages pâles, que mon frère blanc cherchera sans doute à délivrer, Winnetou les combattra.

« Mon frère a-t-il deviné quels sont ces visages pâles ? »

« Winnetou a reconnu le gros Jemmy ; l'autre boitait quand il est descendu de cheval ; l'état de sa monture et son costume indiquent qu'il est en route depuis peu de temps ; il doit habiter non loin d'ici. Winnetou pense qu'il est celui que les visages pâles nomment : Frank le boiteux, l'associé du chasseur d'ours.

« Mon frère rouge ne se trompe pas, dit Old Shatterhand, mais s'il a vu boiter Frank, n'a-t-il pas vu, en même temps, que je lui ai parlé ? »

« Oui, Winnetou, en observant les Shoshones lorsqu'ils se dirigeaient vers le *lac de sang* savait que son frère blanc y allait aussi ; il s'est avancé sur les hauteurs, à travers la forêt, jusqu'à l'arbre de réunion. Là, il laissa son cheval en arrière et marchait à pied, lorsqu'il aperçut son frère, en compagnie des deux visages pâles ; il vit également les Shoshones qui étudiaient la piste des blancs.

Ces derniers s'enfuirent et furent bientôt rejoints par les Peaux-Rouges qui les attaquèrent et

25 Note winnetou.fr : Aucune référence à un Européen ne figure dans le texte original. Seules trois références à l'Europe figurent dans le roman.

les prirent. Winnetou sait, de plus, que les deux blancs ne vont pas seuls au *lac de sang* ni à *Devils head*, Ils avaient remarqué les traces de Old Shatterhand et se sont séparés de leurs compagnons, afin de suivre ces empreintes. Mon frère blanc doit pouvoir dire où le reste de la troupe se trouvent à présent. Allons les chercher puis, tous ensemble, nous délivrerons les prisonniers des Shoshones.

Old Shatterhand raconta alors, à son ami ce que Jemmy et Frank lui avaient appris ; l'Apache l'écouta attentivement et s'écria :

« Hough ! Les chiens de Sioux sauront que Old Shatterhand et Winnetou ne permettent pas la mort du chasseur d'ours ; ils délivreront aujourd'hui Jemmy et son compagnon, après quoi ils iront au Yellowstrom, pour faire voir aux Sioux de la tribu des Ogallalas que Old Shatterhand qui, de son poing, abattit autrefois trois de leurs plus braves guerriers, est de retour dans la montagne.

« Mon frère rouge a deviné mon désir, s'écria l'Européen ; nous ne sommes point venus dans cette contrée pour y verser le sang des hommes rouges, mais nous ne souffrirons pas non plus que nos frères rouges versent le sang innocent ! »

Là-dessus, les deux amis remontèrent sur leurs chevaux et les lancèrent vers l'endroit où Jemmy et Frank avaient été attaqués par les Shoshones. Ils s'y arrêtèrent quelques instants pour étudier les traces.

« Il n'y a pas eu de combat, » dit l'Européen.[26]

« Non, les deux visages pâles ne sont pas blessés ; ils auront jugé inutile de se défendre et se seront remis volontairement, entre les mains des Shoshones. »

« Ils ont bien fait, murmura Shatterhand. »

– Mon frère dit qu'ils ont bien fait. Mon frère se serait-il rendu ?

« Je me serais défendu certainement, mais je suis un entêté batailleur ; mon cheval, mes armes valent mieux que les leurs.

– Hough ! fit Winnetou, en manière d'approbation.

Les deux hommes continuèrent leur marche du côté du sud, longeant le flanc de la montagne.

« Mon frère rouge a-t-il un plan pour la délivrance des prisonniers ? » demanda l'Européen.

« Winnetou n'a pas besoin de plan, il va vers les Shoshones, il leur enlève leurs prisonniers, il ne se donne pas la peine d'épier les ruses de ces serpents, Old Shatterhand a déjà pu le remarquer, ce sont des serpents sans tête.

« Sans tête, mon frère rouge a raison, car il n'est venu à l'idée d'aucun d'eux, que les deux blancs pouvaient avoir des compagnons ; sans quoi ils eussent envoyé des espions. Nous avons donc affaire à des gens dont la sagacité s'émousse promptement. Tokvi-tey, leur chef, eût agi avec plus de prudence, preuve qu'il ne se trouvait pas, tout à l'heure, avec ses guerriers.

« Hough ! »

Nos deux amis atteignaient un endroit où les traces des fugitifs reparaissaient, mais l'obscurité les empêchait de bien démêler la piste… Ils virent cependant, que les empreintes tournaient à gauche. Ils s'arrêtèrent soudain, d'autant que le passage était très étroit. Le cheval de Winnetou fit entendre un léger hennissement.

« Nous sommes dans le bon chemin, murmura l'homme blanc, mais appuyons un peu sur la gauche, mon cheval flaire quelqu'un par là.

Ils s'avancèrent avec précaution pendant une dizaine de minutes. Arrivés derrière une sinuosité de la route, ils aperçurent un feu allumé à cent pas d'eux, environ.

La gorge s'élargissait à cette place et formait une sorte de cuvette, au fond de laquelle jaillissait une source dont les eaux se perdaient au milieu d'un terrain sablonneux. Le feu était allumé assez près de la fontaine, trois hommes s'y chauffaient ; on ne pouvait distinguer leurs traits, à cause de l'éloignement.

« Qu'en pense mon frère ? demanda Winnetou, ne sont-ce pas ceux que nous cherchons ? »

« Je n'en vois que trois et nous en cherchons quatre ! cachons-nous et examinons à qui nous avons affaire. »

---

26 Note winnetou.fr : dans la version originale, c'est Winnetou qui prononce ces mots.

Il descendit de cheval, Winnetou l'imita.

« Que mon frère m'attende », murmura l'Européen.

« Winnetou attendra ! »

Le Peau-Rouge prit les chevaux par la bride et se retira en arrière, contre le rocher. Old Shatterhand s'avança prudemment, au travers des arbres, et se glissa, de buisson en buisson, jusqu'à ce qu'il pût observer à son aise les trois hommes du bivouac.

C'étaient bien le grand Davy, Vohkadeh et Martin Baumann ; Bob, le nègre, ne se trouvait pas avec eux ; il faisait la patrouille. Shatterhand le vit bientôt, revenir près de ses compagnons qui insistèrent pour qu'il se chauffât.

« Reste tranquille, disait Davy, les Indiens ne sont pas dans ces parages. »

« Massa Davy pas savoir ! répondit Bob ; Indiens fourrer partout, à droite, à gauche, en haut, en bas ! »

« Jusque dans ta cervelle », reprit, le grand Davy en riant.

« Massa rire. Bob connaître son devoir. Massa Bob être un grand et célèbre homme de l'Ouest ! Si Indiens venir, Massa Bob tuer tous ! »

Le nègre avait brisé un jeune pin qu'il brandissait de son poing vigoureux ; il maniait mieux cette arme qu'un fusil ; ainsi équipé, il se dirigea du côté opposé au campement.

Old Shatterhand, au lieu de se montrer, voulut s'amuser un peu du nègre qui allait droit vers le lieu où était Winnetou ; il resta donc sans remuer à son poste d'observation.

Bob marchait fièrement. On sait que les chevaux indiens ont horreur de l'odeur des nègres ; ceux que Winnetou tenait par la bride flairèrent le noir de loin et commencèrent à s'agiter. Winnetou aperçut l'ombre du nègre[27], mais il se souvint que Shatterhand lui avait parlé d'un noir qui accompagnait le fils du chasseur d'ours ; il ne bougea pas.

En entendant l'un des chevaux hennir, Bob s'arrêta surpris :

« Qui vive ! » cria-t-il.

Point de réponse.

« Bob demander qui vive ? Si personne répondre, Massa Bob tuer tout ! »

Toujours pas de réponse.

Le nègre brandit son bâton. La crinière du cheval de Winnetou se hérissait, ses yeux lançaient des éclairs ; il se dressa en face de Bob. Celui-ci épouvanté à la vue de cette bête étrange, jeta son bâton en criant :

« *Woe to me ! help, help !* Fantôme tuer Massa Bob ! help ! »

Les trois compagnons s'élancèrent aussitôt.

« Qu'y a-t-il ? » demanda Davy.

« Géant ! Spectre ! Esprit ! étrangler Massa Bob ! »

« Quelle absurdité ! où donc ? »

« Là, près du rocher. »

« C'est un arbre. »

« Non, pas un arbre ; remuer ! avoir gros yeux ! avoir barbe ! grosse gueule, avaler Massa Bob !

« Tu es fou ! reprit Davy, saisissant malgré tout, son fusil.

« *Good evening !*[28] interrompit alors Shatterhand, qui s'avança, laissez vos armes, mes amis, nous sommes en pays de connaissance ; je vous apporte des nouvelles de Jemmy et de Frank ! »

Tout le monde se rapprocha avec surprise, pour entourer le nouveau venu.

« Vous les avez donc rencontrés ? » demanda-t-on de toutes parts.

« Assurément. »

« Où ? »

« Près des rives du « *lac de sang* » ils avaient suivi, croyaient-ils, la trace d'un éléphant. »

---

27 Note winnetou.fr : erreur de traduction. Le texte original parle de la couleur de la peau de Bob et non de son ombre.
28 Bonsoir.

« C’est vrai ! »

« Eh bien, l’éléphant, le voilà ! » et il leur montra les semelles tressées qu’il portait à sa ceinture.

« Ah, ah ! s’écria le grand Davy en riant, l’invention est bonne, j’en ferai mon profit ! »

« Et savez-vous quel est le spectre qui vient d’épouvanter votre nègre ? »

« Je veux avaler cent balles de fusil, si ce n’est pas votre cheval ! »

« Justement. »

« Mais, où sont Jemmy. et Frank ? Pourquoi ne vous accompagnent-ils pas ? »

« Parce qu’en ce moment, vos deux amis sont au pouvoir d’une troupe de Shoshones.

Davy eut un geste de terreur.

« Ils ont été faits prisonniers ? » demanda-t-il.

« Oui, malheureusement ! »

« Est-ce possible ! »

« Je les ai vus emmener par les Rouges. »

« Vohkadeh, Martin, Bob, vite à cheval ! II faut partir à l’instant, pour courir sus aux Shoshones et leur arracher nos amis ; hâtons-nous, ou bien ils sont perdus ! »

Davy courait à son cheval, lorsque Shatterhand lui cria :

« Stop, sir ! calmons-nous, la besogne trop vite faite ne vaut rien. Savez-vous donc, où sont les Shoshones ? »

« Non, mais vous allez nous guider, je l’espère ».

« Les croyez-vous en petit nombre ? »

« Qu’importe, il faut délivrer Jemmy ; qu’il y en ait deux ou cent, cela m’est égal, ainsi en route ! »

« Écoutez-moi, sir, il y a ici, quelqu’un que vous saluerez avec plaisir ! »

Winnetou avait vu Shatterhand arrêté auprès de la petite troupe ; il s’avançait avec les chevaux. En l’apercevant, Davy ne parut point du tout enchanté ; il faisait peu de cas d’un chef indien.

« Un Peau-Rouge, dit-il, et comme vous, tout fraîchement sorti d’une boîte ! Vous n’êtes donc pas un homme de l’Ouest ? »

« À proprement parler, non ! Venez-vous seulement de vous en apercevoir ? »

« Je le supposais bien ! Et cet Indien est de ceux auxquels le grand-père Washington a laissé quelques poignées de terre ? »

« Vous vous trompez, sir ! »

« Pas beaucoup, je pense ! »

« Tout à fait : mon compagnon n’est pas homme à accepter les cadeaux du président des États-Unis ; il serait plutôt… »

Shatterhand fut interrompu par Vohkadeh qui avait poussé un cri de joyeux étonnement. Le jeune Indien s’étant approché de Winnetou, venait de remarquer l’arme qu’il tenait à la main.

« Ouff ! Ouff ! s’écriait-il, le fusil d’argent ! »

Davy, qui connaissait un peu la langue des Sioux, répéta avec surprise :

« Le fusil d’argent ! Où ? Ah, ah ! Montre-le-moi donc, mon rouge sir ! »

« Winnetou garde toujours son fusil à la main, » reprit l’Indien.

« C’est le fusil d’argent ! poursuivit Vohkadeh, ce guerrier rouge est Winnetou, le grand chef des Apaches ! »

« Comment ! Impossible ! dit Davy, mais, pourtant, on m’a bien souvent dépeint cette arme, telle que la voilà ! »

Il regardait tour à tour Winnetou et son compagnon.

« C’est bien le fusil d’argent, appuya Shatterhand, et mon compagnon se nomme Winnetou. »

« À d’autres ! »

« Je n’ai aucune envie de plaisanter, sir ! »

« Mais alors, si ce gentleman rouge est réellement Winnetou ; vous sir, qui êtes-vous ? Ah… peut-être… mais oui ! »

Il s'interrompit tout d'un coup et, frappant les mains l'une contre l'autre, il s'écrie :

« Eh ! cela va sans dire, vous êtes Shatterhand, le célèbre chasseur ! Shatterhand et Winnetou ne se séparent guère plus que Jemmy et moi ! Pardonnez-moi, sir, de ne vous avoir pas mieux accueillis tous deux ! Soyez les bienvenus, nous nous estimons heureux de rencontrer des hommes tels que vous ! »

Chez les Indiens, on habitue la jeunesse à la modestie et au respect des chefs, Vohkadeh aurait cru commettre une grande faute, en s'approchant trop près de Winnetou et de son compagnon.

On échangea des poignées de main avec une sorte de solennité, puis on s'assit tous ensemble, autour du feu ; Winnetou, sans prononcer une parole, tira sa pipe et la bourra. Davy comprit qu'il voulait fumer avec eux, le calumet d'alliance, ce qui lui sembla une bonne fortune. Shatterhand déclara d'ailleurs, que leur intention, à tous deux, était de travailler, le plus tôt possible, à délivrer Jemmv et Frank ; après quoi toute la troupe se dirigerait vers le Yellowstrom.

Cependant, Winnetou allumait tranquillement son calumet ; il se leva, envoya la fumée aux quatre points cardinaux, puis il annonça qu'il voulait être le frère de ses nouvelles connaissances. Là-dessus, le calumet passa entre les mains de Shatterhand. Ce dernier le remit ensuite à Davy. Quand tous trois l'eurent fumé, avec le cérémonial exigé, le pauvre Davy se trouva dans une grande perplexité ; après les deux célèbres trappeurs, pouvait-on passer le calumet aux jeunes gens et même au nègre ?

Winnetou devina sa pensée ; car il dit, en se tournant vers eux :

« Le fils du chasseur d'ours a tué le grizzli et Vohkadeh a été vainqueur du buffle blanc ; tous deux sont des héros ; ils peuvent fumer le calumet ; ainsi que l'homme noir qui combattra avec nous. »

Bob, très honoré, se leva, écarta les doigts et voulut commencer une harangue, Martin lui fit comprendre qu'il devait se taire.

« Voilà le pacte d'alliance solennellement conclu, s'écria Davy ; maintenant, occupons-nous de notre expédition. »

Chacun dit son mot, on discuta la manière d'agir. Vohkadeh fit remarquer qu'il avait en vain averti Frank et Jemmy. Davy les excusa de s'être séparés de la troupe et trouva, qu'après tout, ils avaient bien agi ; l'ennemi eût pu surprendre la petite bande tout entière, au lieu qu'il n'avait fait prisonnier que deux hommes, lesquels on délivrerait bientôt, avec l'aide de trappeurs aussi expérimentés que Winnetou et Shatterhand. Après quelques discussions, on monta à cheval. Le chef indien décida qu'il irait en éclaireur et laisserait à Old Shatterhand le soin de diriger ses compagnons. Avant de monter à cheval, il se baissa pour visiter les quatre pieds de sa bête ; après quoi, s'élançant en selle, il partit au galop. Les autres le suivirent.

« Que faisait-il donc ? » demanda Davy.

« Vous n'avez pas remarqué qu'il portait à sa ceinture des fers et des chaussures semblables à celles que je vous ai montrées ? Répondit Shatterhand. Il en a chaussé son cheval, afin d'amortir le bruit des sabots ; on ne l'entendra pas, et lui-même pourra épier bien plus facilement. Les Shoshones qui ont pris vos compagnons, semblent avoir agi avec une certaine légèreté, mais Tokvi-tey, leur chef est plus intelligent que ses guerriers ; il se dira que deux chasseurs ne voyagent pas seuls, dans cette dangereuse contrée, et pour s'en assurer, enverra des hommes à la découverte. »

« Peuh ! ils n'y verront goutte d'ici à plusieurs heures ! »

« C'est possible, mais ils connaissent parfaitement la contrée, qui sert de théâtre ordinaire à leurs chasses ; vous avez campé au seul endroit où l'on pouvait le faire, dans cette région dénudée et sablonneuse ; croyez-moi, ils sauront bien découvrir la place que vous occupiez ! »

« Vous avez raison, sir, je m'aperçois que votre réputation de stratégiste n'est point usurpée ! »

« J'ai l'habitude de la plaine, et eux aussi ; ils savent très bien combiner leur attaque et leur défense, mais Winnetou est encore plus habile que le chef des Shoshones ; laissons-le faire, il va en

éclaireur, nous n'avons rien à craindre. »

« À moins qu'il tombe lui-même dans une embuscade ! »

« Ne vous inquiétez point de lui ; son cheval est dressé d'une manière étonnante ; ainsi, lorsque nous vous cherchions, c'est la noble bête qui nous a avertis de votre présence. Connaissez-vous le cheval apache ? Il a la finesse d'un animal sauvage, et une sorte d'instinct, d'une sûreté presque infaillible ; on peut se fier à lui plus qu'à ses propres yeux ! En second lieu, les pieds du cheval de Winnetou sont enveloppés, tandis que les Shoshones n'usent guère de cette ruse ; dans le cas présent, ils la croiraient plutôt nuisible que favorable. »

« Comment cela ? »

« Parce qu'ils préféreront arriver le plus rapidement possible ; ils vous supposent encore au campement, attendant vos camarades, et n'appréhendant point leur surprise. »

« Allons, vous êtes un maître ! Désormais, je vous obéirai sans discussion. »

« Vous auriez tort ; dans la prairie, l'égalité règne plus que partout ailleurs, chacun profite de l'expérience des autres et tout le monde a voix au chapitre. »

« Well ! Et si nous rencontrons les éclaireurs des Indiens ? »

« Eh bien ! quel est votre avis ? »

« Nous les laisserons passer ? »

« Ah ! »

« Ils ne sauraient nous inquiéter ; nous aurons terminé notre affaire avant qu'ils soient de retour près des leurs. »

« Si nous les laissons passer, ils découvriront le campement abandonné et le feu éteint ! »

« Quel inconvénient voyez-vous à cela ? »

« Beaucoup, ils sauront ainsi, que nous sommes allés au secours de nos gens. »

« Le devineront-ils ? Ils pourront tout aussi bien penser que nous avons continué notre route ? »

« Non, quand on attend des compagnons qui ne reviennent pas, on ne poursuit point le voyage sans eux.. ».

« Vous êtes d'avis d'attaquer ces éclaireurs ? »

« Assurément. »

« De les tuer au besoin ? »

« Je déteste les massacres inutiles ! J'aime ces malheureux Indiens qui, traqués comme des bêtes fauves, sont devenus féroces comme elles. L'homme rouge combat en désespéré ; il doit fatalement succomber dans la lutte ; toutes les fois que je le puis, je respecte la vie de cette race infortunée, même quand je me défends. »

« Comment voulez-vous empêcher les Shoshones de nous nuire, sans les tuer ? Si nous les rencontrons, un combat est inévitable ; ils se serviront de leurs fusils, leurs tomawack, leurs couteaux. »

« Je ne désire pas les rencontrer, mais si la chose arrive, vous verrez comment je me comporte vis-à-vis d'eux ! »

« Pourtant, s'ils sont nombreux ? »

« Oh ! les éclaireurs ne vont que deux par deux. Arrêtez, je crois apercevoir Winnetou. »

Le chef apache revenait en effet à leur rencontre.

« Éclaireurs ! » murmura-t-il brièvement.

« Combien ? » demanda Shatterhand.

« Deux. »

« Bon ! Winnetou, Davy et moi resterons ici, les autres s'éloigneront un peu ; ils emmèneront nos chevaux et attendront que nous les appelions. »

Shatterhand descendit de cheval, Davy l'imita ; Winnetou avait remis la bride de sa monture aux mains de Vohkadeh ; en quelques secondes, celui-ci et ses deux compagnons disparurent.

« Eh bien ! que faisons-nous ? » demanda Davy.

« Nous les attendons, répondit Shatterhand ; appuyez-vous contre cet arbre, pour ne pas être vu. Écoutez, les voilà ! »

L'Apache et lui, avaient confié leurs fusils à leurs compagnons, en même temps que leurs chevaux.

« Winnetou celui-ci, Shatterhand celui-là ! » dit l'Apache, en faisant de la main un geste à droite et à gauche.

Le grand Davy se tenait, le plus possible, contre l'arbre qui lui avait été désigné. Shatterhand s'était couché par terre, à deux pas de lui. Les deux Shoshones approchaient ; ils parlaient ensemble dans un dialecte bien connu de Winnetou. Bientôt ils eurent dépassé l'arbre. Le grand Davy vit Shatterhand se lever et prendre un vigoureux élan.

« *Saritch* : chien ! » s'écria un des éclaireurs, puis on n'entendit plus rien.

Davy avança la tête, il aperçut les deux chevaux montés par deux cavaliers chacun ; les assaillis et les assaillants qui s'étaient élancés sur la croupe des deux animaux :

Ceux-ci se cabraient, secouaient leur fardeau, mais en vain ; quant aux Indiens, surpris d'une attaque si soudaine, ils n'avaient pas seulement songé à se défendre.

Shatterhand sauta bientôt à bas du cheval, tirant après lui un Shoshone évanoui. Winnetou en fit autant, puis appela du geste ses compagnons.

Vohkadeh, Martin et Bob accoururent.

« Nous les avons ! Il ne reste plus qu'à les lier à leurs bêtes et à les obliger de nous suivre ; ils nous serviront d'otages. »

Les Shoshones reprirent promptement leurs sens ; ils avaient été désarmés, puis liés ; on les attacha sur leurs chevaux à l'aide de lassos. Old Shatterhand les menaça de mort s'ils faisaient mine de résister, et l'on se remit en route.

Malgré la capture des éclaireurs. Winnetou continuait à prendre les devants ; l'Apache trouvait cette précaution nécessaire.

« Après quelque temps de marche, la petite troupe longea le cours d'eau qui se dirigeait, à gauche, vers la montagne. Tout le monde se taisait, car on craignait que les otages ne comprissent l'anglais.

Le trajet durait depuis une demi-heure environ Winnetou revint vers ses compagnons et leur dit :

« Que mes frères descendent de cheval. Les Shoshones ont gravi la montagne en traversant cette forêt, nous les joindrons. »

La chose offrait des difficultés à cause des prisonniers qui devaient rester liés sur les chevaux. L'obscurité sous bois était complète ; les voyageurs tâtaient les troncs d'une main, de l'autre conduisaient leurs bêtes. Old Shatterrhand et Winnetou s'avançaient les premiers, conduisant les chevaux des prisonniers ; quant aux leurs, les fidèles animaux suivaient leurs maîtres, sans broncher. Le silence le plus profond continuait d'être observé.

Aussitôt le passage difficile franchi, l'Apache s'arrêta :

« Mes frères sont arrivés au but, dit-il, qu'ils attachent leurs chevaux et nous aident à lier les deux prisonniers, aux arbres. »

Cet ordre fut exécuté ; on bâillonna en outre les deux Shoshones, de façon à ce qu'ils pussent respirer, mais non crier ou parler. Winnetou fit alors signe à ses compagnons de le suivre.

Au bout de quelques pas, ils arrivèrent au-dessus d'une vallée profondément encaissée dans la montagne ; un feu clair y avait été allumé, mais les abords restaient plongés dans les ténèbres.

« Jemmy, mon pauvre Jemmy est là ! soupira Davy, que fait-il en ce moment ? »

« Ce qu'un prisonnier peut faire, chez les Indiens, dormir si le cœur lui en dit ! » répliqua Martin Baumann avec une sorte d'humeur.

« Oh ! oh ! vous connaissez mal Jemmy, *my boy* je suis sûr qu'il cherche la manière d'exécuter, à la barbe de ces braves gens-là, un petit tour de passe-passe.

« Ce ne serait pas aisé ; n'importe, j'espère qu'il ne se tourmente point, reprit Shatterhand : il

sait que nous nous occupons de lui ! »

« Hé ! nous n'avons pas de temps à perdre, dépêchons-nous, sir ! »

« Nous marcherons, l'un derrière l'autre, sans bruit et avec précaution, mais il faut qu'il y en ait un, sur lequel on puisse compter, qui reste avec les chevaux et garde les prisonniers. Ce sera Vohkadeh.

« Ouff ! » s'écria le jeune indien, tout fier de la confiance qu'on lui témoignait.

« Mon jeune frère rouge s'assiéra près des prisonniers, le couteau à la main, poursuivit Shatterhand, et si un des Shoshones fait mine de s'enfuir ou essaie de crier, il lui plongera, au même instant, son couteau dans le cœur ! »

« Vohkadeh obéira ! »

« Mon frère rouge attendra notre retour et sous aucun prétexte ne s'éloignera d'ici ! »

« Vohkadeh restera ici ; il mourra de faim à cette place, si ses frères ne reviennent pas ! »

Le ton dont ces paroles furent prononcées attestait la sincérité de sa promesse. Vohkadeh tira son couteau de chasse et se rapprocha des prisonniers. Old Shatterhand instruisit les deux Shoshones du sort qui les attendait, à la moindre tentative de résistance. Après quoi, lui et ses compagnons se remirent en route.

La descente, nous l'avons dit, était très escarpée. Outre que les branches, fort drues à cet endroit, forçaient les cavaliers à n'avancer que très lentement et avec mille précautions, le plus faible bruit, dans le feuillage, eût pu dénoncer leur approche.

Winnetou ouvrait la marche, sa vue était depuis longtemps exercée à percer les ténèbres. Derrière lui, venaient Martin Baumann, le grand Davy, puis le nègre. Shatterhand, à lui seul, composait l'arrière-garde.

Nos gens mirent trois quarts d'heure pour faire un trajet qui, en plein jour, n'eût pas demandé dix minutes.

Au bout de ce temps, ils arrivèrent à la vallée en forme de bassin, dans un endroit presque dépourvu de végétation et où croissaient seulement de rares buissons. Un feu allumé y projetait sa flamme claire, prouvant que les Shoshones se sentaient en sûreté, car les Indiens n'élèvent pas, comme les blancs, pour se chauffer, une sorte de bûcher d'où s'échappent toujours beaucoup de fumée ; ils disposent leur menu bois en cercle, sous lequel se développe, faiblement et presque sans fumée, une flamme très courte qu'on aperçoit peu de loin ; ils ont soin aussi, de choisir du bois qui ne répand aucune odeur. Mais le foyer que nos cavaliers virent devant eux était construit à la façon des blancs ; l'on sentait d'une lieue, le fumet de la viande rôtie.

Winnetou aspira l'air et murmura :

« Dos de buffle ! »

Son odorat de sauvage lui permettait de désigner, jusqu'à la partie du corps de l'animal qu'on faisait cuire.

Trois tentes étaient dressées ; elles occupaient les extrémités d'un angle aigu, dont la pointe semblait tournée vers les arrivants. La tente la plus rapprochée, ornée de plumes d'aigle, annonçait la demeure du chef. Le feu flambait doucement, dans l'espace circonscrit par ces trois tentes. Les chevaux des Peaux-Rouges paissaient en liberté ; les guerriers assis autour du foyer, découpaient leurs portions de rôti ; leur conversation était très bruyante, contrairement aux habitudes indiennes, sans doute à cause de la joie qu'ils ressentaient d'avoir fait deux prisonniers.

Quoiqu'ils se crussent en sûreté, les Indiens avaient placé, autour de leur campement, des sentinelles qui allaient et venaient avec lenteur, en faisant bonne garde.

« Comment nous y prendre-nous ? demanda Davy qu'en pensez-vous, messieurs ? »

« Oui, que feriez-vous ? Master Davy, dit Shaterhand.

« Hum ! hum ! je ne sais trop ! Ces coquins-là se sont bien garantis contre les attaques. »

« Eh, mon cher, pensiez-vous que les Indiens vous faciliteraient la reprise de leur capture ? »

Si on savait seulement, dans laquelle de ces tentes ils sont ? »

« Dans celle du chef, suivant toute apparence. »

« En ce cas, je propose de nous glisser aussi près que possible du campement, puis de tomber sur les Indiens avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître ; nous pousserons des cris terribles pour qu'ils nous croient très nombreux. »

« Tel est votre avis ? »

« Oui ! vous va-t-il ? »

« Oui et non ! »

« Dites le vôtre ! »

« Eh bien, remarquez que les Indiens ont leurs armes près d'eux ; si, comme vous le supposez, ils se laissent surprendre dans le premier moment, ils ne tarderont pas ensuite à se reconnaître et à se défendre. »

« Vous n'en avez pas peur ? »

« Non, mais j'aime mieux éviter les combats, quand je le puis ; peut-être arriverons-nous à délivrer nos gens, sans assommer personne ! »

« Comment l'entendez-vous ? Je ne suis pas non plus un buveur de sang ; vite votre projet, afin qu'on puisse vous aider à l'exécuter. »

« Attendez je vais consulter Winnetou. »

Shatterhand s'adressa, en langue indienne, au chef Peau-Rouge, puis se tournant vers le grand Davy, il reprit :

« Voulez-vous nous laisser faire, Winnetou et moi, vous nous attendriez ici ? Dans deux heures, au cas où vous ne nous verriez pas revenir, vous descendrez vers les tentes, à moins que vous n'ayez entendu trois fois, le cri strident du grillon ; cet appel vous ferait comprendre que nous serions en danger pressant. Il faudrait alors, vous glisser, silencieusement et rapidement, jusqu'à la tente du chef, vous nous y trouveriez ! »

« Le cri du grillon est bien faible, comment l'imiteriez-vous d'ailleurs ? »

Nous forcerons un peu la note. Tout bon chasseur doit savoir reproduire les cris ou les chants des animaux, en choisissant l'appel qui convient au temps, au lieu, au pays. Le grillon se fait entendre pendant la nuit, nous ne risquons donc pas d'éveiller l'attention des Shoshones. Pour l'imiter, l'instrument est simple. On prend une tige d'herbe entre ses mains croisées, de façon à ce que les pouces se rapprochent et que l'herbe soit fortement maintenue, quoiqu'elle puisse vibrer entre l'intervalle de l'extrémité des pouces à la seconde phalange ; on a ainsi, une sorte de petite flûte, sur laquelle on souffle rapidement ; frrr, frrr, frrr… Par un exercice assez prolongé, on arrive à imiter très bien le grillon.

Que mon frère blanc songe au départ ! interrompit Winnetou.

« Eh bien donc, adieu messieurs, n'oubliez pas nos conventions !

Beaucoup d'hommes de l'Ouest adoptent un signe qui les fasse reconnaître ; les Indiens surtout tiennent à cette habitude et vont jusqu'à imprimer ce signe sur le front ou la main de leurs victimes, dans les combats, afin qu'on sache, d'après cette sanglante signature, le nombre de leurs exploits. Winnetou et Shatterhand avaient aussi leur « signe. » Ils prirent quelques menues branches, qu'ils mirent dans leurs ceintures, pour marquer leur passage là, où il en serait besoin. Ils se glissèrent ensuite, dans la direction des tentes, qui se trouvaient à quatre-vingts pas environ de la place où ils laissèrent leurs compagnons. Ce n'était pas chose facile que d'arriver au campement, sans laisser de traces ; on avait besoin de temps en temps, de se servir des mains et des genoux pour avancer ; dans les herbages, la gêne augmentait ; on devait faire reposer tout le poids du corps sur la pointe des pieds, cet exercice demande une concentration de force et d'adresse, jointe à une longue habitude ; en outre, il occasionne quelquefois des crampes dangereuses.

Old Shatterhand et Winnetou avançaient donc lentement ; l'herbe, haute de presque un mètre à cet endroit, les cachait pour ainsi dire, tout entiers. Lorsqu'ils purent apercevoir les détails du campement, et lorsqu'ils virent la sentinelle à son poste, ils commencèrent à juger aussi que l'attaque offrait des périls réels. Après un moment de réflexion, Shatterhand murmura :

« Je me charge de la sentinelle, que mon frère rouge soit sur ses gardes ! »

Pareil à un serpent, il rampa dans l'herbe pour se rapprocher des Shoshones. Winnetou le suivait. À la lueur du feu, ils purent examiner à leur aise, le jeune Indien qui faisait le gué. Celui-ci avait pour toute arme, un couteau passé dans sa ceinture et un fusil, déposé à ses pieds. Il était vêtu de peau de buffle ; son visage, peint en rouge et noir, couleurs de guerre, ressemblait à un véritable masque. Toute son attention paraissait concentrée sur le camp ; l'odeur de la viande lui faisait dilater les narines ; d'ailleurs, les hautes herbes et l'obscurité lui cachaient la présence des deux chasseurs. Shatterhand et Winnetou, arrivés proches de l'Indien, mirent leur fusil à terre, pour avoir les mouvements libres :

« Vite ! » murmura Winnetou.

Old Shatterhand ne fit que deux bonds. La sentinelle indienne, en l'entendant, se dressa, mais un coup de poing, appliqué à la tempe, l'étendit sur le sol, sans mouvement.

« Est-il mort ? » demanda Winnetou, qui avait rejoint son compagnon.

« Non, étourdi seulement. »

« Mon frère peut le garrotter ; Winnetou va le remplacer… »

Le chef apache ramassa le fusil, le posa sur son épaule et marcha de long en large, affectant les allures d'une sentinelle. Pendant ce manège, Shatterhand s'avançait jusqu'à la tente du chef ; il essaya de soulever la toile pour voir à l'intérieur ; mais il dut couper les cordons qui la retenaient aux poteaux. Rasant le sol, il passa la tête sous le bord de la toile avec d'extrêmes précautions, à son grand étonnement, n'aperçut point les prisonniers européens. Seul, le chef des Shoshones, assis sur des peaux de buffle, fumait une longue pipe, le visage tourné vers la porte, restée ouverte, par laquelle il voyait ce qui se passait auprès du feu. Le chasseur laissa retomber la toile, s'éloigna un peu, puis cueillant un brin d'herbe, fit entendre le signal convenu, mais, d'une manière trop faible, pour être entendu de ses compagnons, plus éloignés que Winnetou.

« Le grillon chante ! » dit un des Shoshones.

« Bon signe ! » reprirent les autres avec insouciance.

Cependant, Winnetou avait de nouveau, déposé son fusil et se glissait vers la tente.

« Mon frère m'appelle ? » demandait-il tout bas.

« Oui, les prisonniers ne sont point ici… que faire ? »

« Il faut voir dans les autres tentes !

« Mais voilà Tokoi-tey, le *Cerf noir.*

« Ouff, le grand chef ! Seul ? »

« Oui ! »

« Cela suffirait ! »

« Je le crois aussi, on ne saurait se procurer un meilleur otage ! »

« Mon frère pense-t-il pouvoir agir sans que les Shoshones s'en aperçoivent ? »

« Je l'espère ! »

« Les Shoshones verront bien que le chef a changé de place ».

« Ne lui est-il pas permis de se retirer à l'intérieur de sa tente ? » Que mon frère Winnetou s'apprête à me seconder.

Cet échange de paroles ne put être entendu de personne ; les deux interlocuteurs remuaient à peine les lèvres ; Winnetou souleva, avec des précautions infinies la toile delà tente, et Shatterhand, rampant à plat ventre, s'insinua à l'intérieur, si prestement, que le *Cerf noir* n'eut pas le temps de faire un seul geste :

Winnetou restait couché sous la toile, prêt à s'élancer à son tour. Shatterhand, prompt comme l'éclair, asséna, sur la nuque du chef des Shoshones, un grand coup de poing ; le Cerf noir tomba à la renverse ; ses bras s'agitèrent dans le vide, puis il perdit connaissance.

« Victoire ! dit Winnetou, mon frère blanc a mis dans son poing la force d'un ours !

« Seulement, il s'agit d'emporter le chef et la sentinelle. Les emporter encore, passe, mais les empreintes vont nous trahir ! » murmura Shatterhand.

Un cri d'alarme l'interrompit :

« L’ennemi, l’ennemi ! » répétait une voix, étranglée.

« La sentinelle a repris ses sens ! Fuyons, emportons-la vite ».

Winnetou courut à l’endroit où ils avaient laissé le Shoshone garrotté, et le chargea sur ses épaules, puis, s’élança à travers les hautes herbes.

Shatterhand, malgré l’imminence du péril, s’arrêta quelques instants à l’arrière de la tente, et tirant les petites branches, qu’il avait mises dans sa ceinture, les planta dans le sol en forme de croix ou d’X ; après quoi, il prit le chef sur son dos et s’enfuit.

Les Shoshones s’étaient groupés autour du feu, mais leurs yeux, habitués à la lumière, ne distinguaient rien dans l’obscurité. Pendant qu’ils couraient, se demandant de quel côté venait ce cri d’alarme, Winnetou et Old Shatterhand étaient déjà hors d’atteinte.

L’Apache fut obligé néanmoins d’arrêter un instant sa course pour resserrer le bâillon de son prisonnier, qui parvenait encore à proférer quelques sons.

« Que nous apportez-vous donc là ? » demanda le grand Davy, du plus loin qu’il aperçût les deux amis.

« Des otages ! répondit Shatterhand, garrottez vite le chef ! »

« Le chef ! Impossible ! »

« Je vous l’affirme ! »

« Seigneur ! quel coup de maître ! On en parlera longtemps ! Enlever le *Cerf noir* du milieu de ses guerriers ! C’est un exploit digne de vous, messieurs ! »

« Allons, hâtons-nous de rejoindre nos chevaux sur la montagne ! »

« Mon frère peut ne pas se presser, reprit l’Apache ; nous verrons beaucoup mieux, d’ici que d’en haut, ce qui se passe chez les Shoshones. »

« C’est vrai. Les Shoshones ignorent à qui ils ont affaire et quel est notre nombre ; du reste, ils ne devineront rien avant le jour. »

« Winnetou va leur donner un signe qui peut-être les décidera à quitter leur camp ! »

En disant ces mots, l’Apache prit son revolver dont il dirigea les canons vers le sol. Shatterhand devina son dessein :

« Attention ! s’écria-t-il, ne laissez pas apercevoir aux Indiens la lueur du tir, essayons de les tromper par l’écho : vos manteaux, messieurs ! »

Le grand Davy enleva sa fameuse pèlerine de caoutchouc, les autres firent de même et tinrent leurs vêtements, devant l’arme de Winnetou qui fit entendre une double détonation, sourdement répétée dans le bas de la vallée. Les Shoshones, étonnés et déconcertés, répondirent par des exclamations bruyantes.

N’entendant plus rien, les Indiens avaient fini par s’imaginer que le cri d’alarme qui causait leur alerte avait été poussé par erreur. Mais il fallait interroger la sentinelle, ce soin appartenait au chef, pourquoi celui-ci ne se montrait-il point ? Plusieurs guerriers rouges, inquiets, se dirigèrent vers la tente du Cerf noir qu’ils trouvèrent vide.

« Le chef est allé au-devant de la sentinelle, » opina l’un d’eux.

« Mon frère se trompe, répondit un autre ; il n’aurait pu quitter sa tente sans que nous le voyions. »

« Mais s’il n’est pas ici, il doit être tout près, à moins que *Wakon-touka*, le méchant Esprit, ne l’ait enlevé.

Alors, un vieux guerrier reprit gravement :

« Le mauvais Esprit peut tuer et porter malheur, jamais il n’emporterait un cadavre. Si le chef a disparu sans sortir, c’est que.... »

Il n’acheva pas et entra dans la tente dont il releva complètement la portière de toile. La lueur rougeâtre du feu éclaira alors, l’espace resté sombre.

« Ouff ! s’écria le vieillard, le chef a été emporté ! »

Personne ne répondit, ce que disait le vieil Indien paraissait invraisemblable, mais les Indiens ne contestent jamais les assertions d’un ancien.

« Si mes frères ne me croient pas, qu'ils regardent ! reprit le vieux guerrier. La tente a été ouverte. Voyez-vous ces branches fichées dans la terre ? Je connais ce signe ; c'est celui de l'homme que les visages pâles nomment Old Shatterhand ; c'est lui qui a enlevé le *Cerf noir !* »

En ce moment retentit la double détonation du revolver de l'Apache. Les Apaches, nous l'avons dit, poussèrent des cris affreux.

« Éteignez vite le feu ! » ordonna le vieux guerrier.

On lui obéit. En l'absence de leurs chefs, les Indiens se rangent volontiers sous les ordres du plus âgé d'entre eux. Le camp fut bientôt plongé dans l'obscurité. Chacun saisit ses armes, et sur l'ordre de l'ancien ils se placèrent en cercle autour des tentes, pour recevoir l'ennemi, de quelque côté qu'il se présentât.

Des quatre sentinelles placées en dehors du camp, une manquait. C'était justement *Moh-aw* ou *Moskiko*, le fils du chef, qui, tout jeune encore, avait déjà donné tant de preuves de sa bravoure.

On se mit à sa recherche. Un des Indiens revint presque aussitôt avec le fusil de Moskiko qu'il avait trouvé dans l'herbe. Il était arrivé, sans nul doute, malheur au fils du Cerf noir.

Le vieux guerrier délibéra pendant quelques minutes avec les Indiens les plus expérimentés de la troupe ; il fut décidé qu'on attendrait le lever du jour ; que la tente où étaient renfermés les prisonniers serait particulièrement gardée, et les chevaux attachés au milieu du campement.

Pendant ce temps, les chasseurs veillaient à ce que leurs otages ne pussent se faire entendre, quand ils auraient repris connaissance. Le bruit de pas des chevaux que les Indiens rassemblaient parvint à leurs oreilles.

« Mes frères, écoutez ! dit Winnetou ; les Shoshones réunissent leurs chevaux pour les attacher auprès des tentes ; ils n'entreprendront rien avant le lever du jour ! partons ! »

« Oui, nous nous entendrons là-bas, avec le chef, appuya Shatterhand, qui chargea de nouveau son prisonnier sur ses robustes épaules.

Il se mit à gravir la montagne, suivi par ses compagnons. Winnetou portait Moskiko. Arrivés au sommet, ils constatèrent que leur jeune ami, Vohkadeh, avait rempli consciencieusement ses fonctions.

« Donnez-moi les gars, s'écria le grand Davy préparant son lasso, je vais les lier avec les autres ! »

« Non, répondit Shatterhand ; nous ne séjournerons pas ici. D'ailleurs, laissez-moi parler au chef et lui ôter son haillon ; il aura beau crier maintenant, on ne l'entendra point ! »

« Que mon frère me permette de le conduire plus loin encore, interrompit l'Apache ; il y a là-bas un lieu favorable pour une halte. »

« Pourra-t-on y allumer du feu ? » demanda Shatterhand.

« Oui ! qu'on lie les prisonniers sur les chevaux ! » On obéit et la petite troupe s'avança en bon ordre, malgré les ténèbres de la nuit, augmentées par l'épaisseur de la forêt. Winnetou frayait le chemin comme toujours ; on n'avançait qu'à petits pas. Au bout d'une demi-heure, l'Indien s'arrêta ; on détacha les prisonniers, on alluma du feu avec des branches ramassées à la hâte. Winnetou connaissait bien ce lieu dont le choix était excellent ; de grandes fougères, et des buissons touffus le protégeaient, on pouvait y faire du feu sans crainte d'être trahi par la flamme ou la fumée. Shatterhand se servit de son *Punks*, espèce de briquet, et bientôt les menues branches s'allumèrent.

Le Cerf noir, couché sur l'herbe, observait les préparatifs ; quand ils furent terminés, Shatterhand enleva le bâillon du Shoshone, sans que celui-ci s'abaissât à faire le moindre geste, ou à pousser le moindre soupir, indiquant un soulagement. Un guerrier rouge ne doit laisser voir ni sa souffrance, ni sa satisfaction ; il se fait une loi de l'impassibilité apparente.

Shatterhand s'assit auprès du feu et considéra son ennemi.

Tokvi-tey était de forte corpulence ; il portait un vêtement de buffle, taillé à la mode indienne, sans ornements ; il avait, suspendues à sa ceinture, une vingtaine de chevelures scalpées, ainsi qu'un formidable couteau. Son visage n'était point peint ; on y voyait trois cicatrices profondes qui sillonnaient ses joues ; il fixait les yeux sur le feu, d'un air d'imperturbable indifférence.

« Tokvi-tey ne porte pas les couleurs de guerre, dit Shatterhand, s'adressant à son prisonnier, pourquoi a-t-il agi en ennemi, vis-à-vis de gens paisibles ? »

L'Indien se tut, il affecta même de ne pas regarder son interlocuteur.

« La crainte rend muet le chef des Shoshones ! » reprit Shatterhand, avec un sourire.

L'Indien, à ces mots, rugit de colère.

« Tokvi-tey ne connaît pas la peur ; il ne craint ni son ennemi, ni la mort ! » s'écria-t-il.

« Si Tokvi-tey ne craint rien, pourquoi use-t-il de ruses ? pourquoi n'a-t-il point peint son visage des couleurs de la guerre… Pourquoi les Shoshones ont-ils traîtreusement montré un visage de paix, n'est-ce pas agir lâchement ? Comment le Cerf noir s'excusera-t-il d'une telle ruse ? »

« Le Cerf noir n'était pas avec ses hommes quand ils ont poursuivi les visages pâles ! »

« Alors il fallait que le chef donnât la liberté aux prisonniers qu'on lui amenait, car les Shoshones n'ont point encore déterré leurs tomawacks de guerre ; ils font paître leurs troupeaux dans les plaines de la rivière *Tongue* et près de la montagne de *Bighorn* ; ils trafiquent avec les blancs ; comment après tout cela, osent-ils enchaîner des hommes qui ne les ont jamais offensés ? »

Le regard du Peau-Rouge devenait féroce, pourtant sa voix restait calmé.

« Quel est ton nom ? demanda-t-il, en as-tu un ? »

« Ne vois-tu pas que je porte des armes ? donc je possède un nom ; tu le connaîtras du reste et tu sauras que je ne suis pas un traître. Donne la liberté aux deux prisonniers blancs et combats ensuite ouvertement avec nous ! »

« Ils ont osé venir au *lac de sang*, ils mourront ! »

« Tu mourras avant eux ! »

« Le Cerf noir t'a déjà dit qu'il ne craint pas la mort, il la désire aujourd'hui ! »

« Pourquoi ? »

« Captif d'un blanc ; arraché à son wigwam, il a perdu l'honneur. Il mourra sans pouvoir entonner le chant de guerre ; on ne l'ensevelira pas dans son tombeau, tout droit sur son cheval, avec les scalpes de ses ennemis ; on le couchera dans la sable et son corps y deviendra la pâture des vautours dégoûtants ! »

Ces paroles furent prononcées d'un ton lent et monotone, sans qu'un des traits du visage de l'Indien se contractât. Pourtant chacune d'elles attestait une douleur poignante et profonde.

C'était en effet, une honte insupportable, pour un chef, que d'avoir été ainsi enlevé de sa tente au milieu de tous ses guerriers armés.

Shatterhand se sentit remué jusqu'au fond des entrailles, mais dissimulant son émotion, il poursuivit.

– Tokvi-tey a mérité son sort, cependant il vivra quoiqu'il soit mon prisonnier ; je suis prêt à lui rendre sa liberté, s'il s'engage à ordonner aux siens de nous remettre, sains et saufs, les deux visages pâles.

Le Peau-Rouge répondit, avec une certaine ironie.

« Tokvi-Tey ne doit plus vivre, il demandé la mort ! Qu'on l'attache joyeux au poteau de la torture, mais qu'on ne lui parle pas d'un nouveau déshonneur ; il subira sans sourciller tous les supplices !

« Je ne t'attacherai point au poteau de la torture, je suis chrétien, si je tuais une bête même, je tâcherais de ne pas la faire souffrir. D'ailleurs tu mourrais inutilement, ta mort ne saurait m'empêcher de délivrer les prisonniers que retiennent tes hommes !

« Ne l'essaie pas ! Tu as pu me prendre en traître, m'enlever de ma tente, en rampant derrière moi, dans l'obscurité de la nuit, il te serait impossible d'enlever les faces pâles, car les guerriers Shoshones veillent maintenant. Les blancs ont osé monter vers le *lac du sang*, ils y doivent mourir dans de longs supplices. Tu mourras aussi, car tu as vaincu le Cerf noir ; son fils Moh-aw, son unique enfant, l'orgueil de ses yeux, le vengera ! Moh-aw avait peint déjà son visage des couleurs de la guerre ; il était désigné pour donner le coup de la mort aux faces pâles et maintenant il cherche

son père ! Un mouvement se fit, en cet instant, dans le groupe qui entourait les deux interlocuteurs, Martin Baumann s'avança et dit à l'oreille de Shatterhand :

« Sir, Winnetou m'apprend que le second prisonnier est le propre fils du chef ! »

« Qu'il l'amène ! » s'écria Shatterhand enchanté.

Se rapprochant alors de l'Indien il reprit la conversation interrompue :

« Crois-tu que ton fils nous ait échappé ? demanda-t-il, ce n'est qu'un enfant ! »

Cette fois, le chef des Shoshones, entendant parler avec mépris de son fils, ne put contenir son indignation. Ses sourcils se froncèrent et ses yeux jetèrent des flammes, quand il s'écria :

« Qui es-tu pour oser parler ainsi de mon fils ? Essaie de lutter avec lui ! »

« Peuh ! Je ne me mesure pas avec les novices ! »

« Moh-aw n'est pas un novice ! Il a combattu les Sioux Ogallalas, et en a vaincu plusieurs. Il a les yeux d'un aigle et l'ouïe d'un oiseau de nuit. Aucun ennemi ne peut le surprendre ; il vengera son père par le sang des visages pâles ! »

Le Cerf noir parlait encore lorsque Davy vint déposer le jeune Indien aux pieds de Shatterhand.

« Voilà le merle ! » dit-il.

« Débarrassez-le de son bâillon, ordonna le chasseur.

Davy obéit. Quand le visage de Moh-aw fut découvert, les deux Shoshones se regardèrent, effrayés. Le chef, muet de surprise et de douleur, ne bougeait pas, mais tout son sang affluait à ses joues ; son fils, cédant à l'émotion, s'écria :

« Ouff ! Tokvi-tey prisonnier aussi ! Le grand Esprit a détourné ses yeux de ses enfants ! »

« Tais-toi, reprit le père, d'une voix tonnante ; aucune femme des Shoshones ne versera une larme si Tokvi-tey et Moh-aw disparaissent dans les brouillards de la mort ! Ils ont fermé les yeux et les oreilles ; ils sont devenus sans cervelle comme les crapauds qui se laissent dévorer par les serpents ! Honte sur le père et honte sur le fils ! aucune bouche ne parlera d'eux ! Mais le sang des visages pâles coulera avec le leur ; il yen a deux entre les mains de nos guerriers ; ils paieront pour nous ! Honte pour honte et sang pour sang ! »

Shatterhand alla au grand Davy et lui dit tout bas ;

« Va chercher les autres prisonniers, néanmoins que Winnetou ne se montre point encore ! »

Davy s'éloigna.

« Eh bien ! demanda Shatterhand, le Cerf noir voit que je ne l'ai pas trompé, mais j'estime le chef des Shoshones, car il a la renommée d'un brave guerrier, et ses avis sont appréciés dans le conseil des anciens. Moh-aw, son fils, marche sur ses traces ; je vous offre, à tous deux, la liberté en échange de celle des deux prisonniers blancs ! »

Le jeune Indien tressaillit ; à son âge on aime la vie, son père lui lança un regard courroucé et répondit :

« Le Cerf noir et Moh-aw sont tombés, sans combattre, entre les mains d'un misérable visage pâle ; ils ne veulent plus vivre ! Que leur mort efface leur honte et entraîne celle des prisonniers blancs !

Il se tut soudain, en apercevant ses deux éclaireurs conduits par Davy, Bob et Martin.

« Pourquoi le Cerf noir garde-t-il maintenant le silence ? demanda Shatterhand. Est-ce que la douleur paralyse sa langue ? »

Le chef baissa la tête sans répondre. Derrière lui, les branches s'agitaient. Shatterhand aperçut l'Apache qui l'interrogea des yeux ; il lui fit un signe affirmatif :

« Tokvi-tey comprend certainement sa situation, reprit le chasseur, qu'il écoute ce que je lui propose : qu'il accepte la liberté pour lui et les siens en échange de celle des blancs ! »

« Non, mieux vaut mourir ! » s'écria le Chef.

« Eh bien ! nous aurons les prisonniers malgré vous ! »

« Qui sait si le grand Manitou ne vous aveuglera pas comme il nous a aveuglés nous-mêmes, vous qui n'avez ni nom, ni exploits à raconter, et qui marchez en compagnie d'un noir !

« Mon frère parle comme un insensé ! interrompit Shatterhand. Nous avons des noms et nous sommes braves ; nous ne faisons pas la guerre aux fils des Shoshones mais aux chiens d'Ogallalas qui nous ont offensés. Vous refusez de nous rendre nos amis, eh bien partent nous les reprendrons sans vous, et malgré vous ! »

Et s'approchant du chef, il coupa ses liens ; il jouait gros jeu ; mais il connaissait assez le caractère indien pour risquer ainsi, son va-tout.

Le chef ne put dominer sa surprise ; l'acte de ce blanc lui semblait merveilleux. Shatterhand ne s'en tint pas là, il coupa ensuite les cordes qui liaient le fils du chef. Le Cerf noir le regardait faire ; il porta la main à sa ceinture et sentit le couteau qui y était resté attaché, un éclair de joie sauvage brilla dans ses yeux.

« Nous sommes libres, s'écria-t-il, mais les vieilles femmes de la tribu nous montreraient au doigt, si nous rentrions dans le wigwam, car nous avons été emmenés captifs par des hommes sans noms ! Le sang de nos veines peut seul laver la honte qui nous couvre : Tokvi-tey mourra après avoir immolé son fils ! »

Saisissant son couteau, il bondit vers Moh-aw, prêt à lui en enfoncer la lance[29] dans le cœur, et à s'en frapper ensuite ; soudain, une voix bien connue l'arrêta :

« Tokvi-tey ! » répétait cette voix.

« Winnetou ! » répondit avec surprise le chef des Shoshones.

« Le Cerf noir prend-il Winnetou pour un coyote ? »

Le coyote est le chien sauvage des prairies ; on donne aussi ce nom à une petite espèce de loup. Ces deux sortes d'animaux se montrent si poltrons, que leur nom est la plus sanglante injure qu'on puisse adresser à un guerrier.

« Qui ose le dire ? » demanda le Shoshone.

« Tokvi-tey ! »

« Tokvi-tey ?

« Tokvi-tey n'a-t-il pas appelé ses vainqueurs des chiens sans nom ? »

« Winnetou se trouve-t-il parmi eux ? »

« Oui, Winnetou a aidé son frère blanc ! »

Du geste, il désignait Shatterhand.

« Ouff ! ouff ! s'écria le Cerf noir : si Winnetou appelle cet homme son frère, je le connais ; c'est *Nonpay-Klama*, le célèbre chasseur que les blancs nomment Old Shatterhand. Les yeux de Tokvi-tey ont enfin la joie de le voir ! »

Son regard interrogeait tour à tour Shatterhand et Winnetou. Ce dernier répondit :

« L'esprit de mon frère rouge était donc trop fatigué pour réfléchir ? Celui qui a abattu d'un seul coup de poing le Cerf noir ne pouvait être un guerrier ordinaire. Mon frère veut-il encore mourir ? »

« Non, répondit le Shoshone, soupirant profondément : il peut vivre ! »

« Mon frère rouge ne sait-il pas que Old Shatterhand et Winnetou sont les amis de tous les braves guerriers de sa race ? »

« Tokvi-tey le sait ! »

« Qu'il choisisse donc d'être notre frère ou notre ennemi ; s'il veut être notre frère, ses ennemis seront les nôtres ; s'il s'y refuse, nous ne le retiendrons pas prisonnier, il est libre lui, son fils et ses deux éclaireurs, mais il y aura beaucoup de sang versé pour la délivrance des prisonniers blancs et il en sera cause ! »

Un profond silence suivit ces paroles ; l'impression qu'elles produisaient était grande. Tokvi-tey se baissa pour enfoncer son couteau dans la terre, puis il répondit lentement :

« De même que disparaît le tranchant de ce couteau, ainsi s'efface toute inimitié entre les fils des Shoshones et les braves guerriers réunis ici ! »

Brandissant son couteau, il poursuivit :

29 Note winnetou.fr : erreur typographique, il faut lire « lame » et non « lance ».

« Que cette arme se tourne contre tous ceux qui se déclareront les ennemis des Shoshones et de leurs frères, *hough !*

« Hough ! hough ! » s'écrièrent en chœur les Indiens.

« Mon frère a fait un heureux choix, reprit Old Shatterhand. Je lui présente aussi Davy-*Konskey*, le chasseur renommé. Tokvi-tey connaît-il le nom des visages pâles, captifs dans son camp ? »

« Non ! »

« Ils se nomment Jemmy et Frank le boiteux. Ce dernier est le compagnon de *Mato-poka*, le chasseur d'ours. »

« Mato-Poka ! s'écria le chef indien surpris ; pourquoi les faces pâles ont-elles gardé le silence ? Ne savent-elles pas que *Mato-poka* est le frère des Shoshones ? Il a sauvé la vie à Tokvi-tey poursuivi par les Sioux Ogallalas ! »

« Il t'a sauvé la vie ! Eh bien, tu vois ici Martin, son fils, et Bob, son fidèle serviteur. Le chasseur d'ours est tombé entre les mains des Ogallalas, nous sommes réunis pour essayer de le délivrer, car les Sioux vont le faire périr avec cinq de ses compagnons. »

« Les chiens d'Ogallalas veulent la mort du chasseur d'ours ? s'écria Tokvi-tey. Que le grand Manitou les confonde ! Combien sont-ils ? »

« Cinquante-six. »

« Ouff ! nous les attaquerons ; fussent-ils dix mille ! Où se trouvent-ils à présent ? »

« Ils se sont dirigés vers la montagne sur laquelle s'élève la tombe du *Brave Buffle.* »

« Ceux qui ont osé porter la main sur le chasseur d'ours périront comme a péri ce chef ! Que mes frères me suivent au camp ; nous y fumerons ensemble le calumet de paix, et nous chercherons ensuite le moyen d'attaquer au plus vite ces chiens d'Ogallalas ! »

Les préparatifs furent bientôt terminés ; on enleva les liens des deux éclaireurs. Davy félicita Shatterhand de la façon dont il avait conduit les affaires, puis on se mit en route. Arrivés sur la hauteur qui dominait le campement, Tokvi-tey s'arrêta, se fit un porte-voix des deux mains et cria :

« Rallumez le feu pour le conseil ! »

Une voix répondit aussitôt :

« Qui a parlé ? »

« Tokvi-tey ! Moh-aw ! » répétèrent l'un après l'autre le chef et son fils.

Des cris de joie s'élevèrent aussitôt ; on vit jaillir une flamme haute et claire.

Les Shoshones quoiqu'ils aient cru reconnaître parfaitement les deux voix, prirent néanmoins la précaution d'envoyer quelques-uns des leurs au-devant de la petite troupe.

Lorsqu'ils eurent vu de leurs yeux, le Chef, son fils et les deux éclaireurs, ils firent éclater les transports d'allégresse, mais s'étonnèrent de les trouver entourés de visages pâles ; cependant ils ne se permirent pas la moindre question. Le vieux guerrier qui les conduisait, dit seulement :

« Tokvi-tey est un grand enchanteur ; il sait disparaître de sa tente sans laisser de traces ! »

« Mes frères ont-ils cru que le Cerf noir avait disparu comme la fumée qui s'évapore en montant dans les airs ? N'ont-ils pas eu d'yeux pour voir ce qui est arrivé ? »

« Les guerriers des Shoshones ont des yeux ; ils ont trouvé le signe du célèbre chasseur blanc ; ils ont pensé que leur chef et lui, devaient s'être rejoints.

« Mes frères ont bien pensé, reprit en souriant le Cerf noir ; je leur amène Shatterhand et Winnetou, le grand chef des Apaches ! »

« Ouff ! ouff ! s'écrièrent les Indiens enthousiasmés.

« Ces guerriers sont venus fumer avec nous le calumet de paix, poursuivit le chef ; ils demandent qu'on leur rende leurs compagnons, prisonniers dans notre camp. Ils ont eu, entre leurs mains, la vie du Cerf noir et de son fils et se sont montrés généreux ; nos guerriers ne repousseront pas leur réclamation ; d'ailleurs ils auront en échange le scalpe de nombreux Sioux Ogallalas. En attendant le lever du jour, que les guerriers s'assemblent autour du feu ; qu'ils prient le grand Esprit de leur livrer les Ogallalas, un grand combat va être donné !

Les guerriers se turent avec respect mais leur visage témoignait d'une approbation complète. Quelques-uns d'entre eux s'éloignèrent pour ramener bientôt les deux prisonniers près du bivouac. Ceux-ci marchaient d'un pas chancelant ; leurs liens avaient gêné la circulation du sang, les extrémités commençaient à enfler.

« Hé bien ! mon pauvre Jemmy, tu t'es donc laissé prendre ? » s'écria le grand Davy, apercevant son ami.

« Si tu avais été à ma place, je serais curieux de savoir comment tu l'en serais tiré ! répondit Jemmy aigrement. Master Shatterhand a dû déjà t'expliquer la chose ; nous nous sommes rendus, parce que c'était le seul moyen de sauver notre peau ; nous comptions, du reste, sur la promesse du brave chasseur ! »

« Calme-toi, mon ami, je n'ai jamais douté de ton courage, mais je suis si content de te revoir, qu'il faut bien plaisanter un peu ! »

S'adressant à Old Shatterhand, Jemmy lui dit avec effusion :

« C'est à vous, Master, que je suis redevable de ma liberté, comment vous en remercier ? Si jamais vous avez besoin de moi, suffit ! à la vie, à la mort ! Je ne fais point de phrases. »

« Vos compagnons ont droit, comme moi, à vos remerciements, répondit Shatterhand ; ils nous ont bravement secondés. Winnetou, plus que tout autre, vous a tiré de ce mauvais pas ! »

Jemmy serra d'une façon vigoureuse, la main du chef apache.

« Eh bien, dit-il, comme pour Shatterhand, reconnaissance sans bornes ! Vous m'entendez, mon frère rouge ! »

On expliqua en peu de mots aux prisonniers tout ce qui venait de se passer ; après quoi, les Indiens étant prêts, on tint gravement le conseil.

III

WlHT-E-KEH-FA-VAKON.

La troupe, composée de nos anciennes connaissances auxquelles s'étaient joints les guerriers des Shoshones, se déroulait comme un long ruban sombre au travers de la prairie des *Herbes bleues* qui descend du *Devils-Head* entre la *Bighorn* et la montagne des *Serpents à sonnettes*, jusqu'à la contrée dans laquelle le *Greyball-Creek* mêle ses eaux claires à celles du fleuve *Bighorn*.

Les prairies, des *Herbes bleues* sont peu fréquentes dans l'Ouest ; elles s'étendent surtout dans les terrains humides où l'herbe dépasse souvent en hauteur la taille d'un homme, souvent même, celle d'un homme à cheval. En ce cas, c'est avec d'extrêmes difficultés que le chasseur suit, au milieu de cette mer de verdure, le chemin tracé par les buffles, car les hautes herbes lui cachent la lumière du jour.

Si le temps se couvre et que le voyageur manque de boussole, il ne parvient plus à se tirer de l'inextricable fouillis ; il se retrouve le lendemain à la place où il était la veille. Il a tourné sur lui-même, suivi sa propre trace à rebours, la prenant pour celle d'un ennemi, jusqu'à ce qu'enfin il découvre son erreur, après mille dangers et mille souffrances. Même dans le sentier des buffles, il risque continuellement sa vie, exposé à des agressions dont il ne peut se garer, assailli tantôt par des brigands, tantôt par des bêtes sauvages, tantôt par un vieux buffle abandonné du troupeau, mais encore assez vigoureux pour renverser un piéton, tantôt par un Indien qu'on n'a ni vu, ni entendu venir, et qui surgit menaçant, à quatre pas.

Les Shoshones s'avancèrent en file indienne, chaque cheval emboîtant le pas derrière celui qui le précédait. Tous les yeux interrogeaient attentivement la moindre agitation des branches, se produisant en sens contraire du vent, toutes les oreilles épiaient le plus léger bruit. L'éclaireur, ramassé sur son cheval, la tête fortement inclinée en avant, fermait les yeux ou du moins semblait les fermer pas un muscle de son corps ne bougeait, son cheval lui-même marchait d'une façon presque mécanique. On eût pu croire le cavalier endormi par sa bête, alors que toutes les facultés de l'homme se concentraient dans une attention profonde et continuelle et que son œil demi-clos, observait avec insistance les plus petits détails. Au bruit le plus léger, la sentinelle s'éveille de son apparente torpeur. Si l'ennemi est aperçu, le cavalier saisit aussitôt son casse-tête, et par un rapide mouvement quitte la selle, restant suspendu, à l'aide d'un pied et d'un bras, aux courroies de son cheval, de manière à se faire un rempart avec le corps de l'animal. Celui-ci s'anime comme son maître, bondit et se perd en quelques sauts, parmi les épais fourrés. Ce que le premier de la file exécute si prestement, tous l'imitent en un clin d'œil.

C'était avec de semblables précautions que notre petite troupe s'engageait dans les herbes bleues, à sa tête marchaient Shatterhand, Winnetou, et le Cerf noir, les blancs venaient après les Indiens ; Bob fermait la marche.

Ce dernier ne faisait aucun progrès dans l'art de l'équitation ; il tombait à chaque instant de droite et de gauche, en priant, geignant sur tous les tons de la gamme chromatique ; jurant, avec force grimaces, qu'il ferait payer cher aux Sioux, toutes ses fatigues !

Les Shoshones, même les plus graves, riaient à gorge déployée en entendant ses plaintes. Un d'entre eux qui comprenait un peu l'anglais, le surnomma *Bob le glisseur, Sliding Bob* ; le mot alla de bouche en bouche et devint un sobriquet qui resta au nègre.

L'horizon, jusqu'alors borné par une ligne unie, commençait, lorsqu'on sortit des herbages, à laisser apercevoir les festons des montagnes. L'air de ces contrées est si pur, que les objets fort éloignés se dessinent très distinctement, l'électricité y est telle que des étincelles jaillissent rien qu'en se frottant les mains. Les Indiens appellent ce phénomène « le feu de Moskito. » Le soir, la voûte céleste s'illumine parfois tout entière ; le spectacle, offre alors une beauté indescriptible, une véritable féerie dont l'impression ne s'efface pas. Celui à qui il est donné de le contempler se sent bien petit en face de semblables merveilles ; il se souvient de Dieu, qu'il oubliait peut-être au milieu des soucis de la vie errante, et il répète instinctivement les paroles du palmiste :

« Si je monte au ciel, je vous y vois, ô mon Dieu, si je descends dans les enfers, je vous y trouve ; si je prends les ailes de l'aurore, c'est votre main qui me conduit, votre droite qui soutient mon vol ! »

Les Indiens éprouvent une impression pareille en face de ces merveilles de, la nature ; lorsque les étincelles électriques brillent à leurs yeux, ils s'écrient avec un pieux respect :

« C'est le feu du wigwam du grand Manitou ! »

« J'ai vu le grand Manitou dans la flamme ! » disent-ils encore.

Ces décharges électriques ont été funestes à plus d'un blanc, qui s'est aventuré à combattre là nuit dans ces contrées. L'Indien ordinairement, ne se défend que pendant le jour, persuadé que le guerrier, tué durant la nuit, reste environné de ténèbres dans les prairies éternelles ; mais éclairé par le feu du grand Esprit, il n'hésite pas à se battre après le soleil couché.

Frank, très surpris du phénomène qu'il voyait pour la première fois, demanda quelques explications à Pfefferkorn :

— Pourquoi éclaire-t-il donc si souvent par ici ? murmurait-il.

— Parce que l'air est chargé d'électricité.

— Ça, je le sais aussi bien que vous, mais pourquoi l'air est-il plus chargé d'électricité en cet endroit que dans tout autre ? Tout effet a une cause comme on dit dans l'*alma pater ?* »

« *Alma mater !* »

« Oui, n'importe ! La cause qui vous fait voir trente-six chandelles c'est quelquefois une bonne paire de soufflets, hein ? »

« Eh bien, mon cher, puisque vous êtes si curieux, je vous dirai tout bonnement, que je n'en sais rien ; peut-être les métaux contenus dans cette masse de rochers attirent-ils l'électricité ?

« Comment, les métaux ! Qu'ont-ils à faire ici ? »

« Ce sont des conducteurs du fluide ; et puis nous approchons du pôle magnétique. »

« Ah ! Où se trouve-t-il ? »

« Dans l'Amérique du Nord, encore assez loin… »

« Laissez-moi le pôle tranquille, il n'y est pour rien »

« L'électricité est peut-être produite par le mouvement de rotation de la Terre plus senti sur les hauteurs de ces énormes montagnes. Ici, voyez-vous tout prend des proportions extraordinaires, le courant électrique comme le reste ! Énormes plaines, arbres gigantesques, vents diaboliques, tempêtes effroyables. Le vent fait tout danser : herbes coupées, poussière soulevée, et de tout cela sort une électricité qui s'emmagasine… Voilà ! »

« Peut-être, camarade ; en tous cas, contentons-nous de la définition, regardez ! »

Les lieux avaient changé d'aspect ; plus de savanes, on s'avançait au milieu des bosquets d'érables rouges ; ces arbres croissent généralement dans un sol marécageux ; rien qu'à les voir, on pressentait l'approche de quelque source rafraîchissante. Les éclaireurs s'arrêtèrent à l'ombre de ce feuillage ; ils venaient de remarquer des traces qu'il fallait étudier. Du plus loin qu'ils aperçurent les chefs, ils firent signe de ne pas aller plus loin, afin de ne pas mêler les empreintes.

Vohkadek, sans tenir compte de l'avertissement, poussait toujours son cheval ; l'un des guides s'étant fâché, il répondit :

Vohkadeh sait ce qu'il fait ; il reconnaît les traces de son cheval. Les Sioux Ogallalas campaient en cet endroit, quand ils l'ont envoyé vers les tentes des Shoshones ; de là, ils se sont

dirigés à l'ouest, vers le fleuve de la grosse *Horn*, et Vohkadeh a laissé un signe, afin de pouvoir retrouver plus aisément le chemin.

L'endroit où l'on s'était arrêté gardait encore les marques d'un campement, datant de quelques jours, néanmoins un œil exercé pouvait les reconnaître. L'herbe foulée s'était redressée, mais il manquait aux buissons avoisinants, le haut de leurs branches, les chevaux ayant mangé les pousses les plus tendres.

« Alors, marchons ! » dirent les chefs, et la troupe reprit le petit trot. On était pourtant au moment le plus chaud de la journée ; les chevaux avaient besoin de repos, mais on voulait aller jusqu'à la source prochaine.

La petite troupe s'engagea dans un large sentier, bordé par de hautes montagnes ; la végétation, rare au début, devenait plus touffue à mesure qu'on avançait ; les arbres s'élevaient nombreux au milieu des herbages ; des frênes blancs, des chênes, des tilleuls balançaient leurs cimes au-dessus de la tête des voyageurs ; on parvint bientôt à l'entrée d'une épaisse forêt où l'on pouvait espérer rencontrer l'eau. En effet, au bout de quelques minutes les cavaliers aperçurent une gorge profonde au milieu de laquelle coulait, en murmurant, un clair ruisseau. Devait-on s'engager dans cette étroite vallée ; n'y aurait-il pas quelque péril à y descendre ? C'est ce qu'on se demanda, non sans inquiétude. Shatterhand observa minutieusement la lisière de la forêt, releva la tête et dit d'un air grave :

« Il ne faut pas nous aventurer au fond de cette gorge ! »

« Pourquoi ? » s'écria le grand Davy.

« Ne voyez-vous pas cette branche de pin enfoncée dans le tronc d'un tilleul ? »

« Hé ! sir, il peut se faire que le hasard l'y ait mise ! »

« Non, non, les Sioux ont voulu avertir Vohkadeh ; nous savons maintenant quelle direction ils ont prise ! »

Winnetou, à son tour, considéra en silence le tilleul, puis sauta en selle sans dire un mot, suivant ses habitudes taciturnes.

Après une marche d'un quart d'heure environ, on découvrit enfin, un endroit très favorable à un campement ; on y trouvait de l'eau, de l'ombre et une herbe excellente pour les chevaux. Les cavaliers descendirent leurs montures, les Shoshones étalèrent leurs provisions de viande ; les blancs préparèrent aussi les leurs. Après avoir mangé, les uns s'étendirent dans, l'herbe pour y dormir, les autres s'assirent par groupes et se livrèrent à ces longues causeries qui plaisent tant aux Indiens.

Le plus agité de tous était le nègre Bob ; même descendu de cheval il continuait à gémir :

« Massa Bob être malade, très malade, disait-il ; Massa Bob n'avoir plus de peau sur les jambes ; les Sioux être cause. Massa Bob se venger bien fort ! »

« Je connais un remède à employer, dit Martin, assis près de lui. Cherche *des pas d'âne* et poses-en la feuille sur tes écorchures. »

« Où trouver pas d'âne ? »

« Cette plante croît sur la lisière des forêts ; il y en a sans doute dans les environs. »

« Massa Bob pas connaître la feuille, comment pouvoir trouver ? »

« Viens ! »

Ils allaient s'éloigner, lorsque Shatterhand, qui avait entendu leur conversation, les arrêta :

« Prenez vos fusils, leur dit-il, les précautions ne sont pas inutiles ici ! »

Le nègre et son compagnon suivirent ce conseil, puis s'éloignèrent, en longeant la lisière du bois et en fouillant les herbes. Leurs recherches n'aboutissant point, ils s'écartèrent insensiblement du reste de la troupe.

La vallée était si calme et si ensoleillée ! Les papillons voltigeaient sur les fleurs, les scarabées bourdonnaient dans l'herbe, les ruisseaux gazouillaient sur les cailloux et la cime des arbres baignait dans une belle lumière. Qui donc au milieu de tous ces enivrements de la nature, n'eût oublié le danger !

Cependant, Martin s'arrêta soudain ; il avait remarqué une sorte de sentier piétiné qui partait des bords d'un ruisseau, pour aller se perdre parmi les arbres.

« Qu'est-ce que cela ? demanda Bob, chemin ? »

« Oui, un chemin ! C'est étrange dans cette solitude ! »

« Les bêtes avoir fait sentier ! »

« Peut-être, voyons-y de près ! Je n'y reconnais ni les marques d'un sabot, ni celles des griffes de certains animaux ; le tout est étrangement piétiné et embrouillé ; par là, on dirait en vérité que ce sont des sabots de chevaux. »

« Ah bonheur ! Trouver opossums[30] ! »

L'opossum est le rat des prairies ; il mesure quelquefois un demi-mètre. Sa chair blanche et fine répand une odeur répugnante pour les blancs ; mais les nègres, moins difficiles, en font leur régal.

« Un opossums ! reprit Martin, avec des sabots ? À quoi penses-tu ? »

« Opossum être bon, très bon, sabots ou non ; Bob suivre chemin ! » répétait le nègre, sans se laisser détourner de son idée.

« Reste ici ! s'écria Martin, point de sottises ! Il s'agit d'un animal beaucoup plus gros ; d'un élan peut-être ! »

« Oh ! dit Bob, faisant claquer sa langue ; élan donner beaucoup viande, suif et bonne peau ! Élan encore meilleur ! »

« Ne bouge pas !... Un élan aurait mangé l'herbe en cet endroit ; si c'était une bête féroce ? »

« Non, Bob trouver opossums, Bob donner la chasse à la bête ! Opossum pas manger herbes, mais oiseaux et insectes ! »

Le nègre partit en courant ; la perspective de son rôti favori lui faisait oublier sa poltronnerie ordinaire. Martin le suivit à regret, ils arrivèrent ainsi, sans quitter la lisière du bois, en un lieu où le terrain s'élevait brusquement et devenait fort escarpé ; la piste continuait grimpant entre des arbres et des fragments de rochers. Le noir montait toujours, quoiqu'il pût à peine distinguer la piste sous les hautes herbes et les enchevêtrements d'une espèce de fourré. Martin l'entendit enfin crier de toutes ses forces :

« Massa venir, venir vite ! Massa Bob voir le nid de l'opossum ! »

Le jeune homme se hâta ; il ne pouvait croire à la présence d'un opossum et prévoyait quelque méprise dangereuse.

« Attends-moi, répondit-il de loin, ne bouge pas avant que j'arrive ! »

« Massa Bob être près du nid de l'opossum ! » reprit le noir.

Martin le rejoignit et le trouva arrêté devant d'énormes morceaux de rochers qui formaient une sorte de caserne dont l'ouverture était obstruée par une profusion de broussailles : Mûriers et framboisiers sauvages, noisetiers au feuillage épais, confondaient leurs branches dans un inextricable enlacement, mais un passage étroit avait été pratiqué au milieu de cette haie naturelle. La piste, suivie jusqu'alors, s'y engageait, le nègre s'apprêtait à ramper jusque dans la caverne, Martin vit d'un coup d'œil, le danger que courait Bob.

« N'approche pas ! C'est la caverne d'un ours ! D'un ours, comprends-tu ? » lui cria-t-il.

Et il tirait de toutes ses forces les jambes du noir. Un rugissement sourd se fit alors entendre ; au même moment, Bob jeta un cri de frayeur :

« Jésus ! Un monstre ! O massa Bob ! »

Avec la rapidité de l'éclair, il s'accrocha aux branches qui pendaient autour de lui et chercha à s'en servir pour grimper sur les rochers.

« Est-ce que tu le vois ? » demanda Martin.

Bob agita les lèvres pour parler, mais il ne put articuler une réponse ; son fusil était tombé à ses côtés ; ses dents claquaient de frayeur. En même temps, la tête d'un grizzli émergeait du fourré,

Martin ramassa le fusil du nègre, et se cachant derrière un arbre, épaula le sien pour tirer.

30 Note winnetou.fr : l'orthographe a été corrigée. Dans le livre on trouve « oppossum ».

L’ours s’avançait avec lenteur ; ses petits yeux tournés, tantôt vers le nègre toujours suspendu aux branches, tantôt vers Martin plus éloigné, il semblait se demander lequel de ces deux ennemis il allait attaquer le premier. Il se dressa enfin sur ses pattes de derrière ; le fauve mesurait ainsi au moins huit pieds de haut.

Le nègre, voyant, se dresser le monstre à deux pas de lui, hurlait d’épouvante. Par un mouvement instinctif il grimpait toujours plus haut ; mais la cime de l’arbre étant trop faible pour supporter le poids de son corps, plia, et Bob tomba presque aux pieds de l’ours qui concentra sur lui, toute son attention.

Martin porta la main à sa poitrine, sur laquelle reposait toujours la petite poupée de sa sœur.

« Luddy, murmura-t-il, je vais te venger ! »

D’une main assurée, il ajusta son fusil ; un coup partit, puis un second :

« Jésus ! gémissait le nègre, Massa Bob être mort ! »

L’ours, quoique atteint par les balles, avait fait quelques pas vers le noir ; le courageux Martin se plaça alors entre la bête et Bob ; rejetant son propre fusil déchargé, il saisit celui du noir dont il dirigea le canon vers le grizzli : « Toi ou moi » semblait-il dire, mais il s’aperçut bientôt que ce troisième coup devenait inutile. L’ours s’arrêtait, un râle sourd, un gémissement sortait de son gosier, tout son corps frémissait ; il tomba sur ses pattes de devant, une écume sanglante rougit sa gueule, il s’affaissa lourdement à côté du nègre.

« Au secours, au secours ! » criait ce dernier, « Poltron, de quoi donc as-tu peur, maintenant ? » « L’ours, l’ours ! »

« Il est mort !

« Ah ! nous avoir tué grosse bête ! » dit Bob avec un soupir de satisfaction en se tâtant les membres pour s’assurer de leur bon état.

« Oui, oui ! reprit Martin en souriant ; nous l’avons tuée, à nous deux ! Relève-toi, vrai lièvre que tu es ! »

En ce moment des éclats de voix et des bruits de pas frappèrent les oreilles des deux compagnons.

« Une trace d’ours, disait Shatterhand ; les empreintes d’un grizzli. Nos deux imprudents se sont jetés dans sa gueule, venez vite ! »

« Holà, cria Martin, montez par ici, nous ne sommes pas croqués, grâce à Dieu ! »

Old Shatterhand et Winnetou parurent les premiers sur le lieu du combat ; derrière eux venaient Tokvi-tey et le grand Davy suivis par le gros Jemmy, Frank, et plusieurs Indiens ; le reste de la troupe était demeuré au campement pour garder les chevaux.

« C’est, en effet, un grizzli et de la grande espèce encore. Enfin, vous êtes en vie, Dieu soit loué ! » s’écria Shatterhand.

S’approchant de l’ours, il examina les blessures.

« Frappé au cœur ! Je vous félicite, jeune homme, et n’ai pas besoin de demander qui a tiré le coup ? »

Bob se présenta d’un air de triomphe :

« Massa Bob avoir vaincu l’ours ! » cria-t-il.

Shatterhand haussa les épaules et tendit la main à Martin que tous s’empressèrent d’acclamer chaleureusement.

« Continuez comme cela, mon brave, reprit Shatterhand, vous serez célèbre, un jour, dans les prairies ! »

Winnetou ajouta ses félicitations à celles de son ami :

« Mon petit frère blanc a le cœur d’un vieux guerrier, dit-il ; il est le digne fils du chasseur d’ours ; le chef des Apaches lui offre son amitié ».

Martin ne se sentit pas peu fier de telles louanges ; le petit Saxon se sentait tout orgueilleux des prouesses du fils de son ami :

« Hein ! murmura-t-il à l’oreille de Jemmy... Un fameux lapin que ce fiston-là ? »

« Certainement, c’est un brave ! »

« Il n’en est pas à son coup d’essai ! Vous autres, avez-vous jamais tué un ours ? »

« Peut-être bien, mais de coucher avec lui, hein ? c’est plus fort !... Je l’ai fait, moi, sans le savoir ! »

« Racontez-nous cela, compère ! »

« Ce soir, au bivouac. Occupons-nous d’abord de dépecer notre gibier. »

Les Shoshones poussèrent des cris de joie quand on leur permit de procédera cette besogne. Les Indiens estiment la chair du grizzli comme un mets excellent ; ils ne rejettent que le cœur et le foie de la bête. De sa graisse, ils tirent une huile limpide qu’ils mélangent avec des couleurs broyées pour peindre leur visage ou leurs membres ou dont ils oignent leur peau afin d’échapper aux piqûres des moustiques ou d’autres insectes… Comme ils semblaient vouloir interroger Martin, sur le partage de la bête, celui-ci répondit :

« Mes frères peuvent prendre la viande et la graisse, je les prie seulement de me réserver la fourrure ! »

En quelques instants, l’animal fut dépouillé et sa chair distribuée aux guerriers, puis on revint au campement où le repas interrompu se termina avec un supplément de menu, fort agréable aux Peaux-Rouges. Bientôt après, on se remit en marche.

On suivit une sorte de chemin creux qui serpentait entre les montagnes et aboutissait à une large vallée formant ellipse, où la petite troupe arriva dans l’après-midi. Des roches énormes encadraient ce terrain plat, elles s’échelonnaient' en amphithéâtre pendant plusieurs milles.

Vers le centre de là vallée s’élevait une montagne isolée, de forme conique ; il devait y avoir eu là, un ancien lac entourant un îlot rocailleux. De nombreuses observations géologiques prouvent que le nord du continent américain offrait autrefois, une suite de lacs d’eau, douce, lesquels, en se vidant, ont donné naissance à des vallées où l’on retrouve une énorme quantité de fossiles très curieux : entre autres des mâchoires d’hippopotames, des ossements de rhinocéros, des carapaces de tortues par milliers. On avait cru que les chevaux étaient en Amérique d’importation récente. Les fossiles trouvés dans l’Amérique du Nord, démontrent que plusieurs espèces de chevaux vivaient, à l’époque tertiaire sur ce continent ; l’une d’elles n’atteignait pas la taille d’un terre-neuve. Tandis que, dans le monde entier, on ne compte guère que dix races chevalines, ces races antédiluviennes sont au nombre de trente. On a découvert, aussi des ossements de chameaux, de porcs, etc. Dans les plaines actuellement dénudées du *Wyonning*, croissaient alors, des palmiers dont les feuilles mesuraient quatre mètres et les éléphants vivaient sous ces ombrages gigantesques, dignes d’eux.

Quand l’Indien trouve ces fossiles, dont il ne peut s’expliquer l’origine, il les considère avec respect, sans les changer de place, et se tire d’embarras par une légende sacrée.

Les Sioux Ogallalas, qui avaient précédé notre petite troupe dans cette vallée, y avaient laissé des signes de reconnaissance, destinés à guider Vohkadeh. Sans s’arrêter à les examiner, Shatterhand qui marchait en avant, prit vers la gauche, au lieu de tourner à droite comme les signes l’indiquaient.

« Voilà les marques des Ogallalas, dit Vohkadeh, désignant une branche d’arbre enfoncée dans un tronc… Mon frère blanc ne les voit-il pas ? »

« Nous arriverons au but par un chemin plus facile, répondit le chasseur des prairies. Je me reconnais maintenant parfaitement ; plusieurs fois déjà, j’ai parcouru ces contrées. Regardez cette roche ? On la nomme la *Montagne de la Tortue !* »

« Qu’a-t-elle de particulier ? » demanda Jemmy.

« C’est le mont *Ararat* d’une certaine tribu d’Indiens ; ils ont conservé la mémoire d’une grande inondation, dans laquelle, disent-ils, tous les hommes périrent, sauf un mari et une femme. Le Grand-Esprit les sauva par le moyen d’une tortue gigantesque, sur le dos de laquelle ils demeurèrent jusqu’à ce que les eaux se fussent retirées. Ils purent alors, se réfugier sur ces roches qui émergèrent bientôt au-dessus des flots ; la tortue les y porta elle-même ; après quoi, elle mourut. Son âme retourna chez le Grand-Esprit, sa carapace pétrifiée, demeura, pour que les hommes rouges

gardassent le souvenir de leurs ancêtres. Cette légende m'a été racontée par le chef des Creeks avec lequel j'ai campé, en cet endroit, il y a quelques années. »

« Ainsi, vous ne voulez pas suivre le même chemin que les Sioux Ogallalas ? »

« Non, j'en connais un, plus rapide et plus sûr ; nous savons qu'ils se rendent à la tombe de leurs guerriers, nous ne perdrons donc pas un temps précieux à suivre leurs traces. Il y a plusieurs routes aboutissant au Yellowstrom, les Ogallalas ne semblent pas connaître la plus courte, car ils ont pris celle qui longe le *grand Canon* pour arriver, en traversant la *rivière du Pont* à la montagne appelée *Feuerloch (trou de feu)*.

« Alors ils se trouveront dans le *Rocky-Mountains !* »

« Assurément, mais la tombe sur laquelle Master Baumann et ses compagnons doivent être sacrifiés n'est pas sur les rives du Yellowstrom, mais au Feuerloch. Pour y arriver, les Ogallalas vont décrire un demi-cercle, d'au moins soixante kilomètres, par des chemins dangereux, tandis que nous prendrons en ligne droite, jusqu'à la *rivière du Pélican* que nous traverserons ; nous arriverons ensuite à la *montagne du Soufre*, près de l'endroit où le Yellowstrom se jette dans le lac de ce nom, puis nous chercherons la *rivière du Pont*, près de laquelle les Sioux ont dû laisser des traces de leur passage. Peut-être même arriverons-nous avant eux, au but, ce qui, pour nous, serait fort heureux. »

« Eh bien ! marchons, sir ! guidez-nous, dirent les compagnons de Shatterhand.

Les Indiens, auxquels il expliqua aussi l'itinéraire proposé, ne firent point de difficultés pour le suivre.

Nos gens s'avancèrent le long d'une rivière dont le lit étroit était creusé entre de hautes montagnes et caché par une végétation si abondante qu'on pouvait à peine la découvrir. On traversa une petite prairie et vers le soir, les cavaliers s'arrêtèrent à un cours d'eau qui leur parut être un affluent du fleuve *Bighorn*. Cet endroit semblait propice au campement, on résolut d'y passer la nuit. Le ruisseau, en s'élargissant, formait là un étang peu profond dont les rives étaient couvertes d'une herbe touffue, et dans lequel, sous l'eau limpide, on pouvait apercevoir les ébats de nombreuses truites qui promettaient un festin délicieux.

Le bois ne manquait pas, du reste, aux environs, pour la cuisine.

« Des truites ! s'écria le gros Jemmy, sautant joyeusement en bas de son cheval ; nous allons faire un repas de noces ! »

Il se préparait à entrer dans l'eau, lorsque Shatterhand l'en empêcha.

« Pas si vite ! cria-t-il, chaque chose a son temps ; avant tout, il faut arrêter le poisson ! Qu'on apporte des menues branches, nous ferons un barrage, après quoi vous pêcherez. »

Le barrage construit, Jemmy enleva ses bottes et déposa sa ceinture sur l'herbe.

« Comment ! lui dit Davy, tu te mets à l'eau ? »

« Pourquoi pas ? »

« Laisse donc pêcher ceux qui sont plus grands que toi, tu vas te noyer ! »

« Sois tranquille ! Je sais nager ; d'ailleurs, l'étang n'est pas profond. »

Il s'approcha pour mesurer de l'œil, la profondeur et murmura.

« Quand on regarde le fond on le croirait plus creux qu'il ne l'est en réalité ! »

Se penchant, pour mieux s'assurer de la chose, il perdit l'équilibre, et tomba dans l'eau, la tête la première. Heureusement, il nageait comme un poisson, on le vit bientôt reparaître ; son chapeau seul prenait le large, voguant avec grâce.

« Qu'avez-vous donc fait ? Monsieur Pfefferkorn, s'écria Frank effrayé, pourquoi sautiez-vous ainsi dans l'étang ? Vous voilà tout trempé ! »

« De part en part ! » répondit Jemmy qui riait, aux éclats.

Vous allez gagner un refroidissement. Remontez vite, ne vous inquiétez pas du chapeau, je vais le repêcher avec une branche ! »

Frank coupa une longue gaule, puis essaya d'atteindre le couvre-chef, mais celui-ci s'éloignait toujours.

« Prenez garde, dit Jemmy qui remontait sur la rive ; j'irai bien le chercher, cela ne me

mouillera pas davantage.

« Oh ! je l'aurai ; il n'y a pas de danger que je tombe à cet endroit ! » reprit Frank.

Il n'achevait pas ces mots qu'il fit le plongeon. Tous les blancs se mirent à rire ; seuls les Indiens restèrent imperturbables.

Frank, debout dans l'eau, se fâcha.

« Qu'avez-vous à rire ? Ne riez pas ! cria-t-il. Voilà de plus mon chapeau amazone qui nage en compagnie du vôtre. Ce que c'est que d'être trop obligeant ! »

Il finit pourtant par ressaisir les deux chapeaux et regagna le bord.

Les Indiens commencèrent leur pêche ; quelques-uns descendirent dans l'eau et se tinrent en ligne, serrés les uns contre les autres, nageant lentement pour diriger le poisson dans les barrages ; les autres se couchèrent au bord de la rive, de manière à ce que leurs bras pussent plonger dans le lac. De cette façon, toute issue fut fermée aux truites, qu'on prit, littéralement, à pleines mains, et que les pêcheurs rejetèrent sur l'herbe du rivage. En moins de quelques minutes on eut une quantité énorme de poissons. Les Peaux-Rouges nettoyèrent une place, pour établir un foyer, la garnirent de pierres plates sur lesquelles on plaça le poisson que l'on couvrit aussi de pierres ; le feu fut allumé par dessus, et lorsque le bois eut achevé de se consommer, on écarta les cendres. Les truites se trouvèrent cuites à l'étouffée. Il manquait le beurre, le sel et toute espèce de condiments, mais les convives, à l'unanimité, les déclarèrent excellentes.

Après le repas, on lia les chevaux ensemble, puis on choisit, parmi les Shoshones, quatre sentinelles, qui devaient être relayées de temps en temps, afin de surveiller les abords du campement.

On alluma plusieurs feux autour desquels se formèrent différents groupes. Les blancs se réunirent pour deviser ensemble ; les causeries ne sont pas sans charme, pendant les bivouacs au milieu des prairies ; c'est à cette heure qu'on se raconte les récits de chasse, les exploits de toutes sortes ; c'est à cette heure qu'on fait circuler les nouvelles aventures du vieux et du Nouveau Monde. La rapidité avec laquelle se propagent les récits de campement en campement est vraiment incroyable.

Ce jour-là, la conversation tomba tout naturellement sur l'ours tué par Martin et sur la chasse à l'ours en général : Frank rappela à Jemmy sa promesse.

Voilà le moment de nous raconter où et comment vous avez couché avec un ours ! » lui dit-il.

« Croyez-vous que ce soit dans le lit d'une chambre d'hôtel ? demanda Jemmy en riant. L'aventure m'est arrivée au beau milieu de la petite rivière de *Medizin-Bow*, qui se jette dans la *Platte*, sur un îlot où j'avais passé la nuit.

« Cette rivière n'a presque pas d'eau, » remarqua Shatterhand.

« Excepté au printemps. Quand arrive la fonte des neiges, en moins d'une heure, l'eau coule à pleins bords dans un lit que vous venez de voir presque desséché. La navigation y est très dangereuse ; le fleuve ressemble à un animal féroce qui s'éveille et sort en grondant de sa caverne.

C'était au mois d'avril ; je revenais de Nordpark où j'avais eu une mauvaise chasse ; j'avais quitté, en mars, le fort Larania et je me dirigeais vers la source de la Platte, pour y chasser les castors. Il ne faisait pas très froid, car il n'y avait pas de glace sur la rivière. Plusieurs jours s'écoulèrent sans que je rencontrasse le moindre gibier ; la fatigue et le manque de nourriture avaient affaibli mon cheval.

Un beau matin, un vent tiède s'éleva ; j'aurais dû m'en méfier. Vers le soir de ce jour-là, je remarquai, au milieu de la rivière une petite île, ou plutôt un monticule bien plus élevé que les deux rives. C'était un rocher émergeant au-dessus de longs bancs de sable.

J'aperçus distinctement, aux flancs du rocher, une étroite hutte, construite en pierres et en gazon, sans doute par quelque trappeur. L'abri me parut commode pour y passer la nuit ; il n'y avait pas plus de deux pieds d'eau pour y parvenir ; je me décidai à traverser la rivière. En abordant, je vis sur le sable, des empreintes d'ours que je me promis d'examiner le lendemain. Je m'installai dans l'île, je débarrassai mon cheval de sa selle et de mes provisions et le laissai pâturer les mousses

en liberté, car il lui était impossible de s'éloigner beaucoup. »

« La cabane était habitée, je parie ! interrompit Frank. »

« Oui da ! répondit Jemmv en riant. Quand j'y entrai, jugez de mon étonnement en apercevant l'empereur de Chine, gravement assis et en train de manger un potiron ! »

Un rire homérique accueillit la plaisanterie. Frank repartit :

« Allons ! ne vous moquez pas des gens et continuez ! »

« Eh bien donc, je vous dirai que la cabane était vide : pourtant, mon exploration m'y fit découvrir une infinité de petits trous, indices certains de la présence de serpents à sonnettes. Je ne les craignais guère ; ils ne sont pas si dangereux qu'on le suppose généralement, car ils fuient l'homme plutôt qu'ils ne l'attaquent ; cependant je ne les recherchais pas non plus ; ils devaient être dégourdis par l'approche du printemps et mon feu pouvait les attirer dehors. Je résolus de coucher devant la hutte ; j'avais assez de bois pour me réchauffer, et m'enveloppant dans ma couverture, je m'endormis assez vite.

« Écoutez ! murmura Frank ; c'est ici qu'ils s'empoignent. »

« Mon somme ne fut pas long. Le vent s'élevait toujours plus fort, faisant vaciller de tous côtés la flamme du feu que j'avais allumé. Il s'éteignit bientôt, et sans essayer de le raviver, je finis par me rendormir, pendant combien de temps ? Je l'ignore. Le bruit d'une effroyable tempête me réveilla de nouveau, le vent sifflait sur tous les tons, et dans les moments d'accalmie j'entendais des ronflements étranges. Je me relevai effrayé. L'eau avait tellement monté que le rocher sur lequel je me trouvais, la dominait d'un mètre à peine. À la lueur des étoiles, je voyais les vagues s'enfler rapidement. J'étais bloqué.

« Comme *de Foë*[31] dans son île, ajouta Frank. »

« *De Foë*, demanda Jemmy, qui appelez-vous ainsi ?

« Vous ne connaissez pas *de Foë ?* Ce naufragé célèbre qui vécut longtemps dans une île déserte, en compagnie d'un personnage portant le nom de je ne sais plus quel jour de la semaine ? N'avez-vous jamais lu ce beau livre ? »

« Vous voulez parler de Robinson ; c'est le nom du naufragé de l'histoire ; *de Foë* est le nom de l'auteur. Mais pour en revenir à mon aventure, j'étais donc cerné par les eaux. J'espérais n'avoir rien à craindre sur mon rocher, dont les plus hautes vagues ne pouvaient atteindre le sommet ; néanmoins, je devais attendre jusqu'au matin pour me rendre compte de la situation et je tremblais en pensant à mon cheval ; sans monture, vous savez ce que vaut un chasseur des prairies ! Heureusement l'instinct de ma bête me rassurait un peu. Cependant les ronflements continuaient, j'écoutai encore, inquiet ; dès que le vent se taisait, j'entendais cet autre souffle régulier qui semblait partir de la caverne.

Ah ! pensai-je, me voilà bien entre un ours et la tempête… pourvu que mon compagnon n'ait pas l'idée d'aller voir un peu, ce qui se passe dehors ! Grâce à Dieu il ne bougeait pas et paraissait profondément endormi. Je me recouchai sans fermer l'œil, espérant, par instants, que je me trompais et que j'avais mal entendu. Mais à un certain moment le ronflement devint si fort, qu'il n'y avait plus aucun doute à conserver. Mon fusil d'une main, ma couverture sur le bras, je m'enfuis sur une roche voisine, où je me blottis, recommandant mon âme à Dieu. Vers l'aube, qui parut enfin, je croyais qu'elle ne se lèverait jamais, j'aperçus la cabane juste vis-à-vis de moi, l'ours dormait encore, la tête tournée vers l'intérieur, le corps dépassant l'ouverture ; il avait sans doute lutté longtemps contre les flots, pour gagner l'île, et semblait épuisé. La tempête se calmait, la surface de l'eau avait beaucoup baissé et mon cheval était tranquillement couché non loin de moi. Ce tableau matinal me ravit.

« Et que fîtes-vous avec maître Brun ? » demanda Frank.

Je m'assurai d'abord, que mon fusil était bien chargé ; je m'avançai à petits pas, puis, arrivé

31 Note winnetou.fr : Daniel Defoe, de son vrai nom Daniel Foe, est un aventurier, commerçant, agent politique et écrivain anglais, né vers 1660 à Londres et mort en avril 1731 dans la Cité de Londres. Il est notamment connu pour être l'auteur de Robinson Crusoé.

près de la cabane, je criai : holà ! de toutes mes forces. Le dormeur s'éveilla, se redressa de son haut, dans la case, et me présenta une bonne cible ; je tirai deux balles, la bête tomba, je n'avais pas fait un bien grand exploit… Bob lui-même eût pu l'exécuter.

Bob entendant parler de lui, voulut aussi raconter quelques prouesses ; il déclara en montrant les dents et roulant des yeux terribles, que les ours ne l'effrayaient point et qu'il les étranglerait sans délai, s'il en rencontrait de nouveau !

« Dites-nous un peu, Master Jemmy, comment vous sortîtes de votre îlot ? » interrompit Shatterhand.

« De la manière la plus simple, l'eau s'en alla comme elle était venue ; à midi elle avait diminué de plus de moitié. J'écorchai ma bête, je chargeai la peau sur mon cheval et repassai le fleuve à la nage. Les jours suivants, je fis une des meilleures chasses que j'aie faites de ma vie, car je découvris à l'embouchure du Medizin-Bow-River, qui, je vous l'ai dit, se décharge dans la Platte, une nombreuse colonie de castors. Je réunis beaucoup de peaux que je cachai sous la terre et que je viens rechercher plus tard.

Voilà mon histoire ; la parole est à Master Frank !

« J'ai promis, je tiendrai ! cria avec emphase celui-ci, prêtez-moi votre attention, messieurs !

Caressant de la main la maigre plume de son chapeau d'amazone, il commença ainsi :

« Arrivé depuis peu en ce pays, j'y étais fort novice comme vous pouvez le penser ; néanmoins quoiqu'étranger à la langue et aux mœurs, j'entrepris un commerce où je réussis tout d'abord, mais j'avais toujours le désir de devenir un trappeur renommé. »

« Vous y êtes parvenu ! affirma Jemmy. »

« Pas encore tout à fait, mais cela viendra je l'espère ; notre rencontre avec les Sioux et les prouesses que vous me verrez accomplir là-bas, aideront à me donner du renom ! Bref, écoutez ma narration :

Le *Colorado* commençait à être connu par les mines d'or qu'on y avait découvertes ; les mineurs y arrivaient en foule, de tous côtés ; parmi, eux on comptait peu de véritables colons ; aussi dans un de mes voyages, je fus bien étonné de trouver un petit établissement composé, en outre d'une habitation, de plusieurs champs et de quelques prairies ; il était situé sur les rives du *Purgatorio*, à proximité d'une forêt d'érables sous l'ombre desquels croissait une sorte de roseaux d'où on tirait une liqueur sucrée. On se trouvait au printemps, époque où se recueille le suc ; près de la maison s'élevaient trois grandes cuves de bois larges mais peu profondes, remplies de ce liquide, qu'on traite par la distillation.

Je mentionne ce détail, parce qu'il va devenir très important dans mon aventure.

« Un pareil établissement n'appartenait sans doute pas à un Yankee ? » dit Old Shatterhand,

« Pourquoi cela ? »

« Parce que les Yankees sont plutôt mineurs qu'industriels »

« Vous avez raison, le propriétaire était originaire de Norvège ; il me reçut très amicalement. Sa famille se composait de sa femme, de deux fils et d'une fille ; je fus invité à demeurer au milieu d'eux aussi longtemps que je le voudrais ; j'acceptai volontiers, et j'eus bien vite gagné toute leur confiance. Un jour, conviés, par une famille des environs, à une partie de plaisir, ils acceptèrent, me laissant la garde de leur distillerie.

Ces voisins, si on peut les nommer ainsi, habitaient à une demi-journée de cheval ; mes hôtes devaient rester deux jours absents.

« C'étaient des gens confiants ! » remarqua Jemmy.

« Ne pouvaient-ils se fier à moi ? » répliqua l'autre.

« En ce temps-là, comme aujourd'hui, des gens sans aveu parcouraient la contrée ; comment seul, auriez-vous réussi à défendre la maison contre une de leurs troupes ? »

« Comment ? Ah ! par exemple, je les aurais joliment mis dehors ! »

« Si vous aviez pu ! Ces gens-là ne craignent pas de jouer du revolver ! »

« J'aurais riposté avec le mien, mais laissez-moi continuer. Me trouvant seul, je me demandais

à quoi j'allais occuper mes heures de loisir ; justement la glaise battue qui servait de carrelage au sol et certains pans des murs avaient besoin de réparation. Mes Norvégiens ne manquaient pas de glaise ; il s'en trouvait une certaine quantité amassée dans une cour intérieure ; je pensai au plaisir qu'éprouverait mon hôte, si, à son retour, il voyait ses murs réparés, et je me mis à l'œuvre.

« Vous connaissiez donc le métier ? » demanda Jemmy.

« Comme s'il était difficile de boucher des trous avec de la glaise ? La masse de terre me paraissant trop épaisse, j'y versai de l'eau et je travaillai à mêler le tout, pendant une heure environ ; j'eus besoin de rentrer ensuite à la maison pour y chercher une truelle de maçon ; en m'avançant dans un coin, devinez en face de qui ou de quoi je me trouvai ? »

« D'un ours ! »

« Précisément ! d'un ours, curieux de voir le pays, sans doute, qui avait abandonné son repaire de la montagne Raton, pour courir le monde et s'aventurait sans façon, chez le propriétaire. La visite de maître Brun me causa une surprise fort peu joyeuse ; je fis un saut, comme de ma vie je n'en avais fait, pour échapper à sa terrible griffe. L'ours me regardait d'un air effrayant et semblait prêt à s'élancer. La peur donnait à mes membres une incroyable élasticité, hein ! cela vous étonne ? Je ne boitais pas, en ce temps-là ! Je grimpai, aussi vite que l'eût fait un tigre sur un hicory[32] qui s'élevait près de la porte. Me blâme qui voudra ! le danger change les manières de voir !

« Vous êtes bon grimpeur, ordinairement ? demanda Shatterhand.

« Pas du tout, et avec cela le tronc de l'hicory est fort lisse ; je ne pus arriver jusqu'aux branches ! »

« Ah ! voilà qui devient palpitant ! Frank, il vous eût fallu un bon chien comme j'en ai vu aux Sept-Châteaux, dit Jemmy, rien de tel contre les ours ! Là-bas, il n'y a pas d'animaux féroces mais je connaissais un chien qui dévora, un jour, un livre sur lequel un ours était peinturluré ! »

« Blagueur ! On a conduit votre chien à l'académie des sciences de Paris ? »

Certainement et on l'y a vendu 300 francs.

Pas cher, Messieurs ; mais si vous m'interrompez sans cesse vous ne saurez pas la suite de mon histoire ; je vois bien qu'elle ne vous intéresse guère.

« Comment donc, s'écria Shatterhand, nous sommes tout oreilles ! poursuivez, Master Frank. »

« Je vous en prie, Master, pour parler beau : appuya Jemmy. Voyons, faisons la paix. »

« Oui, soyons amis, Emma ! comme dit Schiller, reprit Frank toujours prétentieux.

Shatterhand ne put s'empêcher de rire. « Soyons amis, Cinna », comme dit Corneille, un grand écrivain français », rectifia-t-il.

« N'importe, je continue, grommela Frank avec un peu d'humeur : l'ours commençait à embrasser l'arbre avec ses grands bras… »

« Heureusement ce n'était pas un grizzli ! interrompit-on encore.

« C'était un ours et cela suffisait !... Je ne me sentais pas fier, je vous en réponds !... Son grognement variait entre la gamme du chat et le trémolo d'une corde de violon ; je tremblais comme la feuille ; il grimpait toujours. Je tentai un effort suprême pour m'accrocher aux branches, mais je perdis l'équilibre et par la force d'attraction, je tombai sur le sein de notre mère la terre. Dieu puissant ! voilà-t-il pas que j'avais entraîné l'ours avec moi, nous roulions ensemble ; il avait plus mal que moi, et semblait étourdi de la chute.

Tout le monde se mit à rire.

« Vous riez, je ne riais pas moi, en ce moment ! Je voyais trente-six chandelles, les oreilles me cornaient, l'ours commençait à s'agiter ; me relevant prestement, je courus dans la cour, l'ours après moi, impossible de fermer la porte. Une idée lumineuse traversa mon cerveau, je me précipitai au milieu de mon tas de glaise, j'y enfonçai comme une pomme dans la pâte. L'ours, imitateur et léger, s'y aventura aussi, je le vis s'y empêtrer ; ses pattes et son museau devenaient monstrueux. Il me regarda, je le regardai ; puis chacun, nous tirâmes de notre côté, mais je craignais fort qu'il

32 Espèce de chêne d'Amérique. - Note winnetou.fr : l'orthographe exacte est « hickory ».

continuât sa poursuite ; point du tout, il fit mine de s'en aller par où il était venu. *Farewell big muddy beast !* »[33] pensai-je.

– Très amusante, votre aventure, interrompit Shatterhand.

– Mais elle n'est pas finie, sir ! L'ours à peine éloigné, j'entendis un vacarme terrible ; je travaillais toujours à me tirer de la glaise où je laissai mes bottes, mais enfin j'en sortis et me dirigeai derrière la maison, pour me laver au ruisseau ; puis j'allai examiner les trous du passage de la bête que je croyais partie définitivement… Savez-vous ce que j'aperçus sous l'hicory ? mon drôle, se pourléchant avec délices !

– Tiens, un amateur de glaise ! remarqua Jemmy, cela me paraît singulier, pour un ours ; j'aurais cru qu'il se serait plutôt jeté à l'eau à seule fin de se laver.

– Mon ours était plus avisé que vous, l'ami Jemmy, il ne s'était point jeté à l'eau, mais dans une des cuves du jus sucré dont je vous ai parlé. Comprenez-vous pourquoi il léchait ses pattes ? Pendant qu'il s'absorbait dans cette agréable occupation, je décrochai un fusil, je visai au cœur de l'animal, et patatras ! voilà mon scélérat par terre.

« Mon cher, il vous arrive des aventures fort intéressantes et de plus vous les contez à merveille !

Je connais l'art narratif, descriptif, etc. Ne vous ai-je pas dit que, du temps du maître d'école de Moritzbourg, j'étais abonné à une bibliothèque populaire ? J'aurais fait un bon littérateur, voyez-vous, mais les nécessités de la vie… Enfin, j'ai rempli mon devoir, je ne crains rien, pas même les ours les plus gros !

« Celui dont vous venez de nous, parler ne l'était guère, je crois ? Les grizzlys ne grimpent pas ; de quelle couleur était votre bête ?

« Noir.

« Et son museau ?

« Jaune.

« Ah, j'y suis, un simple baribal, nullement dangereux.

« Pas dangereux ; non, quand il est bien rassasié de chair humaine !

« Laissez donc ! le baribal se nourrit de fruits et non de chair, un coup de pied ou un coup de poing suffisent pour le mettre en déroute !

« Quand on possède votre poing, sir ; moi je ne m'y fierais pas et je crois que je fis bien de prendre un fusil… Je dépouillai mon animal, je me taillais un bel habit de fourrure pour remplacer le mien, endommagé par la glaise, et au retour de mes hôtes je leur offris un magnifique jambon d'ours, rôti à leur intention. Ils parurent enchantés, me remercièrent et me félicitèrent chaudement… Mais, qui court par là ?

Le narrateur était assis sur une pierre, laquelle servait d'asile à un animal sauvage, celui-ci fort effarouché, après être resté coi assez longtemps, venait de s'échapper soudain, entre les jambes de Frank, pour s'élancer, avec la rapidité de l'éclair sur un arbre voisin. Bob se leva aussitôt, et courut après le fugitif en criant :

– Massa Bob prendre petit rat, Massa Bob savoir la chasse !

« Fais attention, lui dit Shatterhand, tu ne connais pas cette bête.

« Oh si, petite bête grande comme la main !

« Les petites sont souvent plus dangereuses que les grosses !

« Opossum pas dangereux !

« Tu sais donc que c'est un opossum ?

« Massa Bob bien voir, petite bête grasse ; bon rôti, si bon !

« Je crois que tu te trompes, un opossum serait moins agile.

« Opossum courir très vite, pourquoi Massa vouloir empêcher Bob manger bon rôti ?

« Eh va donc, mais laisse-nous tranquilles avec ton rôti !

« Massa Bob manger tout seul. Tirer opossum du trou de l'arbre !

33 Bon voyage, grosse bête fangeuse !

« Prends ton couteau, tu empoigneras la bête au cou de la main gauche et tu la frapperas de la droite, fais attention !

« Massa Bob savoir la chasse, être bon chasseur d'opossum !

Il s'approcha du trou, étendit la main, mais laissa tomber son couteau presque en même temps ; il criait comme un possédé, remuant le bras droit et les jambes, avec d'étranges contorsions.

« Heigh oh ! Heig oh ! Mal avoir mal ! très mal ! répétait le nègre.

« Qu'y a-t-il ? demandait-on. Tu l'as pris ?

« Massa Bob pas le prendre, lui prendre Massa Bob !

« Il te mord la main, eh bien lâche-le !

« Massa Bob avoir trop mal.

« Justement, laisseras-tu ta main dans ce trou jusqu'à la vie éternelle ? Allons lâche-le donc !

« Tâche de serrer la bête de l'autre main, je vais t'aider avec mon couteau ; dit Shatterhand en s'approchant de l'arbre.

Le noir, qui enfin, était parvenu à dégager son bras gauche, essayait avec le droit, d'amener la bête à l'entrée du trou mais celle-ci mordit l'autre main, en se retournant, au moment où le nègre croyait la saisir par-derrière. Shatterhand au lieu de frapper, fit un bond de côté, en criant presque aussi haut que Bob :

Un skunk, un skunk, sauvez-vous !

On désigne sous le nom de skunk, en Amérique, tous les animaux qui répandent une puanteur insupportable. Celui que Bob venait de trouver appartenait à l'ordre des rongeurs ; il mesurait environ quarante centimètres de long, la peau était noire avec des raies blanches des deux côtés du corps et le museau extrêmement pointu. Ce genre d'animal se nourrit d'insectes, ne sort que la nuit et se cache pendant le jour au fond des trous qu'il creuse dans la terre ou dans le tronc des arbres. Il porte, sous la queue, une glande de laquelle s'échappe un liquide huileux extraordinairement infect. L'objet qu'il a touché peut en conserver l'odeur pendant plusieurs mois, et celui qui en a été imprégné est mis à l'écart de toute société, durant ce temps.

« Rejette cette bête bien vite ! » écria Jemmy au nègre.

« Massa Bob peut pas rejeter ; bête tenir trop fort, ô malheur ! » gémissait le nègre en secouant vainement sa main.

Il appliquait de temps en temps des coups de poing sur la tête du rongeur qui enfonçait encore plus profondément ses dents dans la chair. Enfin il songea à ramasser son couteau et put en frapper la maligne petite bête :

« Hourra ! s'écria-t-il, Massa Bob tuer ennemi ; venir voir, Massa ! »

On se garda bien de répondre à l'invitation ; chacun se bouchait le nez ; la place n'était plus tenable.

« Pourquoi pas venir féliciter Massa Bob ? » criait le nègre.

« Es-tu fou ? répondit le gros Jemmy ; qui pourrait s'approcher de toi ? Tu sens plus mauvais que la peste ! »

« Oui, Massa Bob sentir mauvais », constata le noir d'un air confus.

« Finis en donc ! ordonna Shatterhand, lance la bête au loin ! »

Bob essaya d'obéir ; cela lui fut impossible, tant les dents de l'animal restaient enfoncées avant dans la chair.

« Au secours ! hurlait l'infortuné ; personne venir au secours pauvre Bob ! »

Frank fut ému de ce pitoyable appel ; il eut le courage de s'approcher du nègre :

« Écoute, Bob, lui dit-il, je veux bien essayer de te rendre ce service, mais à la condition que tu ne me toucheras pas ! »

« Massa Bob jurer ! » s'écria solennellement le noir.

« J'y mets encore une autre condition, c'est que tes vêtements ne toucheront pas les miens ! »

« Bob garantir Massa Frank ! »

Frank montrait, en ce moment, une charitable intrépidité, dont ni Shatterhand ni Winnetou, ni

Jemmy ni Davy, n'avaient été capables. Plus il s'approchait du nègre, plus les exhalaisons de la maudite bête le suffoquaient.

« Tends-moi ton bras, cria-t-il, tends-le bien fort ! »

Bob obéit. Frank saisit l'animal par le cou ; de cette manière, il s'exposait moins à l'infection ; il parvint, non sans peine, à retirer les dents aiguës toujours enfoncées, comme des épines, dans les chairs.

Le noir, très joyeux d'être délivré, bien que sa main fût tout en sang, gambadait et chantait victoire, en revenant vers ses compagnons, mais Shatterhand le mit en joue et lui cria :

« N'avance pas, où je fais feu ! »

« *Ô* ciel ! pourquoi tuer pauvre Massa Bob ? »

« Parce que tu nous infecterais tous, si tu t'approchais de nous davantage ! Va vite te baigner aussi loin que possible et jette tous tes vêtements ! »

« Vous, vouloir Massa Bob perdre beau pantalon de calicot, belle chemise ? »

« Tout, tout, jette tout ! puis plonge-toi dans l'étang jusqu'au cou. Vite ! plus tu attendras, plus tu serais imprégné de cette puanteur. »

« Oh ! pantalons, chemise, habit de Bob ! gémissait le nègre.... Laver seulement… Massa Bob vouloir remettre vêtements, après ! »

« Non, Massa Bob doit obéir ou je fais feu ! Ainsi une deux et puis drrrrr…

« Grâce ! s'écria le nègre, pas tirer ! Massa Bob courir vite, très vite ! »

Et il disparut dans l'obscurité du bois. La menace de Shatterhand n'avait rien de sérieux, mais c'était le seul moyen de décider Bob à sacrifier ses vêtements et à prendre un bain. Au bout de quelques minutes, le grand enfant revint sur ses pas :

« Combien de temps Massa Bob rester là-dedans à se laver ? » demanda-t-il.

« Aussi longtemps que nous demeurerons ici ; ainsi jusqu'à demain matin. »

« Massa Bob pas pouvoir. »

« II le faut ! »

« Et les habits de Bob ? »

« Tu les laisseras où ils sont, car il te sera interdit de les remettre ! »

« Mais avec quoi pauvre Massa Bob s'habiller ? »

« Avec la peau de grizzli que Martin a tué aujourd'hui ; du reste, tu n'approcheras pas de nous avant huit jours au moins. Donc lave-toi, plus tu te frotteras plus tu perdras vite cette odeur ! »

On tendit au nègre, de la graisse d'ours dans laquelle on mêla de la cendre, pour remplacer le savon. Bob déplorait la perte d'une si bonne graisse qui aurait servi, disait-il, à pommader ses cheveux il voulut faire remarquer qu'il avait les cheveux longs et presque point crépus, mais ses compagnons le chassèrent jusqu'à l'étang, trouvant qu'il choisissait mal le moment pour vanter sa chevelure. Bob se plongea dans l'eau, s'y frotta de toutes ses forces ; sa tête seule, dehors. Il grimaçait affreusement ; on rit, puis on le laissa continuer ses ablutions.

Lorsqu'on fut réuni autour du feu, les conversations recommencèrent. Le grand Davy raconta les hauts faits d'un vieux trappeur qu'il avait connu autrefois, il ajouta :

« J'en connais encore deux autres non moins fameux, Winnetou et Old Shatterhand. Ce dernier va nous faire le récit d'une de ses aventures ; il n'a que l'embarras du choix ! »

Shatterhand ne répondit pas ; son attention paraissait concentrée sur son cheval qui, la tête levée, humait le vent ; il alla à Winnetou et lui dit à demi-voix ;

« *Teschi-ini !* »

Winnetou saisit vivement le fusil déposé près de lui ; le cheval d'Old Shatterhand tournait la tête vers son maître ; ses yeux lançaient des éclairs :

« *Isch-hoseh-ni* » murmura le chasseur à l'oreille de l'intelligente bête qu'il fit coucher dans l'herbe près de lui.

Jemmy étonné, demanda :

« Qu'avez-vous, sir ? Votre cheval paraît flairer un danger ! »

« Il sent l'odeur du nègre, rien de plus, » répondit-il avec calme.

« Vous venez de saisir votre fusil et Winnetou aussi ! »

« J'allais vous parler de mon excellent fusil ; vous connaissez cette arme ? »

« Oui, certes ! »

Tout en occupant son compagnon, Shatterhand ne cessait de regarder entre les arbres du côté de l'étang ; mais comme il avait placé son chapeau presque sur ses yeux, on ne pouvait pas suivre la direction de son regard.

« Pour tirer avec ce fusil, poursuivit Shatterhand, on le pose sur la hanche. »

« Et comment vise-t-on ? »

« C'est assez difficile ; pourtant les bons tireurs ne manquent pas leur but.

« A quoi sert alors de poser son fusil ainsi, puisque de la manière habituelle, on vise plus sûrement ? »

« Il est certains cas où ce mode de tirer devient nécessaire, je vais vous l'expliquer :

On l'emploie, par exemple, étant assis ou couché, afin de ne pas éveiller l'attention. Supposez que des Indiens ennemis se trouvent dans le voisinage, qu'ils veuillent nous surprendre ; ils enverront des éclaireurs pour savoir si nous sommes en nombre, si notre campement est favorable à leur attaque, etc.

Ces éclaireurs s'avanceront en rampant sur leurs mains et leurs pieds…

« Bah ! et nos sentinelles ? »

« Elles ne sont pas toujours clairvoyantes, les sentinelles ! Je me suis bien introduit dans le camp de Tokvi-tey, malgré elles et malgré le terrain chauve sur lequel il avait établi ses tentes ; nous sommes ici, entourés d'arbres qui facilitent l'espionnage. Mais je poursuis : les éclaireurs se sont glissés jusqu'à nos avant-postes ; couchés sur la lisière du bois ils nous observent ; s'ils retournent près des leurs nous sommes peut-être perdus ; il faut donc les abattre sans qu'ils s'en doutent ; le meilleur moyen de les empêcher de nous nuire c'est....

« Ah ! Vous n'hésiteriez pas à tuer, en ce cas ? »

« Non ! bien que cela me répugne, mais il s'agit de notre propre vie, et je me déciderais à sacrifier la leur.

Il est nécessaire alors, de leur envoyer la balle de façon à les tuer du coup. »

« Les espions sont là, tout près ! » vint souffler à l'oreille de Shatterhand, le chef apache.

« Je les vois » répondit le chasseur.

« Deux ? »

« Oui. »

« *À* toi l'un, à moi l'autre ! »

L'Apache, en disant ces mots, dirigeait sa main de gauche à droite.

« Au front ! recommanda Shatterhand.

« Que signifient tous ces chuchotements ? grommela Davy.

« Rien que de fort simple, je prie le chef des Apaches de m'aider à vous démontrer le tir de ce fusil.

« Est-ce donc si difficile ? Je comprends déjà la manœuvre, sans l'avoir jamais exécutée. Enfin, vous disiez tout à l'heure qu'il faut abattre les espions avant de les laisser trop approcher et sans qu'ils s'en doutent. »

« Certainement ! »

« Encore faut-il les voir et dans l'obscurité.... »

« Vous avez assez d'expérience pour savoir que les espions sont obligés d'approcher toujours d'assez près, et que, pour épier, il leur faut regarder à travers les clairières des buissons. »

« Et c'est ce qui vous les ferait apercevoir, même dans les ténèbres ? Ne connaissiez-vous pas, sir, l'adresse de ces sauvages ? »

« N'importe. »

« Jemmy prétend qu'il les devine, même la nuit, malgré toutes leurs ruses ; je voudrais savoir

s'il ne se vante pas beaucoup…

« Vous aurez peut-être l'occasion de vous convaincre de la chose ; croyez-moi avec un peu d'adresse et de réflexion, le chasseur devient bientôt aussi habile que les Peaux-Rouges. Avez-vous jamais vu, la nuit, en mer, briller les yeux du tintorera, une sorte de requin. »

« Non. »

« Eh bien, ses yeux ont une lueur phosphorescente qui fait qu'on les aperçoit de très loin. L'œil de l'homme possède également, cet éclat quoique à un plus faible degré, cela va sans dire ; plus la nuit est profonde, mieux on se rend compte du phénomène. Si, par exemple, un espion était caché dans ce fourré, Winnetou et moi, nous l'y découvririons, comme on découvre le ver luisant. »

« Voilà qui est fort, dit Davy ; qu'en penses-tu, mon gros Jemmy ? Est-ce comme cela que tu les reconnais ? »

« Non ! Je ne suis pas aveugle pourtant. Par bonheur, nous n'avons point à craindre une telle visite.

« Supposons que si, reprit Shatterhand, supposons qu'un espion ennemi soit caché là, et que je voie briller ses yeux ; je suis obligé de le tuer pour sauver ma propre peau. Si je place, comme à l'ordinaire, mon fusil contre ma joue pour tirer, ce geste trahit mes intentions et l'Indien prend la fuite ; c'est pour éviter cela que j'ai recours au *coup de la hanche*. Tout se passe tranquillement. On prend son fusil du côté droit, on le soulève avec lenteur comme si on voulait l'examiner ; on baisse un peu la tête, mais les yeux ombragés par les bords du chapeau ne quittent pas le but, juste comme nous faisons, Winnetou et moi, en ce moment.

En effet, chez tous les deux, les paroles accompagnaient le geste.

« On presse la crosse contre sa hanche avec la main droite ; puis on dirige le coup de canon que la balle aille se loger dans le front de l'ennemi, un peu au-dessus des yeux, et l'on tire. Voilà ! »

En achevant ces mots, Shatterhand lâcha son coup ; Winnetou l'avait imité avec une merveilleuse précision ; tous deux se relevèrent ; l'Apache, rejetant son fusil, saisit son couteau et disparut dans l'épaisseur du bois.

« Éteignez le feu, ne bougez pas, ne parlez pas » commanda Shatterhand, dans le dialecte des Shoshones.

Lui-même, saisissant les tisons enflammés, les jeta dans l'étang, puis il rejoignit le chef apache.

Les Shoshones, de même que les blancs, se demandaient la cause des coups de fusil qu'ils venaient d'entendre, mais ils ne discutèrent point les ordres et le campement fut bientôt plongé dans la plus profonde obscurité.

Le silence commandé n'était interrompu que par le nègre, toujours au bain, dont la tête noire disparaissait dans la nuit et la fumée des tisons que l'on venait d'éteindre.

« Jésus, Jésus ! criait Bob, qui donc a tiré ? Pourquoi jeter le feu sur pauvre Massa Bob ? Pourquoi nuit noire ? Massa Bob ne plus voir personne ! »

« Tais-toi ! lui cria Jemmy.

« Pourquoi Massa Bob plus pouvoir parler ?...

« Silence, voilà l'ennemi ! »

Bob, épouvanté, voulut remonter sur la rive, mais glissa dans l'eau, à demi-évanoui de saisissement.

Le silence se fit complet ; à peine entendait-on le pas des chevaux qu'on rassemblait. La petite troupe se reforma, les Indiens se taisaient, les blancs échangeaient tout bas, quelques questions.

« Qu'est-il arrivé, monsieur Pfefferkorn ? demandait Frank ; nous aurions compris l'explication de Shatterhand, sans qu'il ait besoin pour cela de tirer. Peut-être y avait-il réellement des ennemis dans les environs ? »

« C'est certain, Old Shatterhand le donnait à entendre, il a vu un ou plusieurs espions ! »

« Que faire en ce cas ? »

« Attendre sans bouger jusqu'à ce que reviennent nos deux chefs ; ils sont prudents, Old

Shatterhand nous a fait éteindre le feu, afin que les ennemis, s'ils sont en nombre, ne puissent arriver qu'à tâtons. »

« Croyez-vous que les espions aient été atteints ? »

« Je jurerais qu'ils ont été frappés au front ! »

« Ce serait trop fort ! Nos deux héros sont allés, je pense, reconnaître les environs ? »

Avant que Jemmy eût eu le temps de répondre, la voix de Shatterhand cria :

« Rallumez le feu, mais éloignez-vous-en assez pour ne pas être vus ! »

Jemmy et Davy s'agenouillèrent afin d'exécuter cet ordre.

« Je me demande ce que peuvent signifier tous ces commandements contradictoires, » murmurait Frank.

« Vous n'avez pas besoin de le savoir ! » répondit Jemmy.

« Mais pourtant !

« Eh bien, je suppose qu'ils n'ont d'abord rien trouvé de suspect dans les environs ; ils vont sans doute, étendre le cercle de leurs explorations ; la lueur du feu les y aidera.

En ce moment, Shatterhand et Winnetou reparurent, portant chacun leur fusil à la main et un Indien sur les épaules ; tous cherchaient à les entourer, mais Shatterhand les prévint :

« Nous n'avons pas le temps de vous faire de longues explications. Liez ces deux corps sur des chevaux de réserve, qui sait si les Indiens auxquels appartenaient ces espions, ne sont pas dans les alentours. Qu'on se hâte ! »

Les deux cadavres avaient chacun, un trou rond au milieu du front et un autre derrière la tête ; la balle avait traversé le crâne d'outre en outre. Shatterhand et Winnetou étaient de bons tireurs ; tout le monde les admira.

On éteignit de nouveau le feu, L'Apache et Shatterhand reprirent la conduite de la petite troupe et l'on partit.

Personne ne songea à s'enquérir de la direction ; la confiance dans les deux chefs, s'augmentait chez tous ces hommes.

La vallée que l'on parcourait devint bientôt si étroite que les cavaliers durent marcher en file indienne, et par conséquent, tout échange de paroles fut impossible.

Pour rassurer le lecteur, nous lui dirons que Bob n'était pas resté dans l'eau, on lui avait jeté quelques vêtements, et il suivait la troupe à une certaine distance.

Le trajet se fit le plus rapidement possible. Quand le jour se leva, les guerriers descendaient un étroit défilé, entre les hautes montagnes boisées. Au pied de la dernière hauteur, les deux chefs s'arrêtèrent et sautèrent à bas de leurs chevaux, les autres les imitèrent. On détacha alors, les deux cadavres ; on les coucha par terre, puis les Shoshones se rangèrent en cercle ; ils savaient qu'une enquête allait commencer, ils attendaient en silence que les chefs les interrogeassent. Les morts étaient vêtus à la manière indienne, mi-partie d'étoffe et mi-partie de cuir ; leur âge dépassait à peine vingt ans.

« Je m'en doutais, dit Shatterhand ; des guerriers inexpérimentés pouvaient seuls, ouvrir de tels yeux. Un espion habile eut tenu les paupières à demi-closes.

Examinez-les ; qui peut nous dire à quelle tribu ils appartiennent ?

« Hum ! murmura Jemmy, voilà l'embarrassant ! »

« Oui certes ! Ces espions étaient dans le *sentier de la, guerre*, je n'en doute pas ; mais les couleurs qui les teignent, le noir et le rouge, quoique visibles encore, sont un peu effacées. Ces couleurs appartiennent aux Ogallalas ; je n'affirmerais pourtant pas que ces hommes aient été des leurs. Les vêtements n'indiquent rien non plus. Cherchons dans leurs poches ! »

Elles étaient tout à fait vides ; on visita leurs fusils, sans y trouver le moindre signe indiquant la tribu des deux éclaireurs :

« Peut-être passaient-ils près de nous comme d'inoffensifs piétons ! murmura le grand Davy ; ils nous avaient rencontrés par hasard et se seraient retirés sans nous nuire. »

Old Shatterhand secoua la tête.

« Je suis sûr, Master Davy, que vous ne pensez pas sérieusement ce que vous dites. L'endroit où. nous campions était situé de telle sorte qu'on ne pouvait y aborder qu'avec intention. Ces gens ont suivi notre piste. »

« Cela ne prouve rien contre eux ! »

« Non, mais ils portaient des fusils sans munitions ; donc, ils n'étaient pas éloignés d'une troupe guerrière. »

« Peut-être n'avaient-ils pas de chevaux et… »

« Mais regardez donc les jambières de celui-ci usées par le frottement, ne sont-ce pas celles d'un cavalier ? »

« Autrefois, peut-être. »

Shatterhand s'agenouilla, flaira le pantalon, puis se relevant, il dit :

« L'odeur du cheval se reconnaît sans peine ; celles de ces jambières prouve qu'hier encore, les deux Peaux-Rouges que voilà, étaient en selle. »

Vohkadeh qui jusqu'alors, se tenait à l'écart, s'avança d'un air respectueux :

« Les célèbres chasseurs veulent-ils permettre à Vohkadeh de prononcer un mot ? » demanda le jeune homme.

« Parle ! »

« Vohkadeh n'a jamais vu les deux guerriers rouges, mais il connaît la chemise de chasse de l'un d'eux. »

Il se baissa et soulevant l'ourlet de la chemise, y montra une marque assez bizarre.

« Vohkadeh a mis ce signe, à la chemise quand il la portait. »

« Ah ! voilà une coïncidence étonnante ! Peut-être allons-nous faire quelque découverte. »

« Vohkadeh ne peut rien dire de certain, mais il suppose que ces deux jeunes guerriers appartenaient à la tribu des Upfarocas[34].

On nomme ainsi les Indiens Creeks[35]. »

« Quel motif mon jeune frère a-t-il de faire cette supposition ? » demanda Shatterhand.

« Vohkadeh était présent lorsque les Upfarocas ont été volés par les Sioux-Ogallalas. Nous descendions des montagnes que les visages pâles appellent le « *Dos de renard* » et nous nous dirigions vers le bras nord du fleuve *Cheyenne* qui traverse le mont *Ymancera* ; au tournant d'une forêt, nous aperçûmes tout à-coup quatre hommes rouges qui se baignaient, car il faisait très chaud. Les Ogallalas se consultèrent ; les baigneurs étaient ennemis acharnés de leur tribu ; il fut décidé qu'on leur ferait subir le plus grand outrage qu'on puisse infliger à un Indien. »

« Leur enleva-t-on leurs amulettes ? »

« Mon frère blanc l'a deviné. »

« Oh alors, je comprends ! continue.

« Les Sioux Ogallalas chevauchèrent entre les arbres jusqu'à ce qu'ils arrivassent à l'endroit où paissaient les chevaux des Upfarocas. Là étaient déposés les vêtements et les armes de ces derniers et même leurs amulettes, quoique les guerriers rouges ne s'en séparent guère. Les Ogallalas descendirent de cheval ; il leur fut aisé de commettre leur larcin, car ils ne pouvaient être vus par les baigneurs qui n'avaient pas pris la précaution de placer une sentinelle pour garder les habits. Les Sioux laissèrent les armes, mais ils s'approprièrent des munitions, de quelques vêtements et des sachets de médecine[36].

Vohkadeh se tut un moment.

« Ensuite ? » demanda Shatterhand.

« Ensuite, reprit Vohkadeh, les Sioux remontèrent en selle et fuirent au galop, plus tard, on se partagea le butin, conservant le meilleur et abandonnant le reste : Vohkadeh reçut en partage cette

34 Note winnetou.fr : « *Upfarocas* » s'écrit « *Upsarocas* » dans le texte original allemand.

35 Note winnetou.fr : la traductrice à fait une erreur en traduisant « *Krähenindianer* » par « *Creeks* ». La traduction exacte devrait être « *Crows* », les Indiens corbeaux. D'autre part, la localisation géographique ne correspond pas.

36 Note winnetou.fr : il faudrait plutôt parler de « *sacs-médecine* », « *Medizinbeutel* » en allemand.

chemise de chasse : mais, comme le vol lui répugne, il s'en débarrassa bientôt, en la jetant secrètement sur la route. »

« À quelle époque remonte cet incident ? »

« Deux jours avant que les Ogallalas n'aient envoyé Vobkadeh au camp des Shoshones, la rencontre eut lieu. »

« Et après tu as rencontré, heureusement pour toi, Davy et Jemmy ? Maintenant, on ne nous blâmera plus de nous être chargés d'une exécution si nécessaire. Sais-tu de combien se composait la troupe ennemie des Ogallalas ? »

« Non, ils devaient être plus de dix. »

« Ils se seront pourvus, le plus promptement possible, de nouveaux chevaux et de nouvelles munitions afin de poursuivre les voleurs ; et l'un deux, ayant retrouvé cette chemise de chasse, l'aura mise ; c'était son droit. »

« La chose peut tout aussi bien, être arrivée autrement, remarqua Jemmy ; tout autre Indien ne peut-il avoir trouvé cette chemise et se l'être appropriée ? »

« Non, car en ce cas, il aurait conservé, en outre, celle qu'il portait auparavant. Du reste, le plus grand malheur qui puisse arriver à un Indien est celui de se laisser voler son amulette ; il ne reprend. son rang parmi les siens, que quand il la retrouve ou parvient à s'emparer de celle d'un autre, ami ou ennemi, en donnant la mort à son possesseur ; c'est pourquoi je suis persuadé que nous courions, hier soir, un danger imminent. Que serait-il arrivé, mon cher Jemmy, si nous nous étions fiés à vos yeux ? »

« Hum, répondit ce dernier, mettant la main à son chapeau pour dissimuler son embarras ; peut-être bien serions-nous partis pour les prairies éternelles. Que voulez-vous ? Je trouvais le campement si sûr, qu'il ne me venait pas à l'idée d'épier, ni de regarder dans les buissons ; vous croyez donc que les Upfarocas sont derrière nous ? »

« Je crois qu'ils nous suivent, à présent surtout que nous avons tué deux des leurs. »

« Comment s'en seraient-ils aperçus, déjà ? »

« Ils ont dû remarquer des traces de sang qui les auront mis sur la voie. »

« Alors, il faut nous attendre à une attaque pour ce soir ? »

« Qu'ils viennent ! s'écria le grand Davy ; ils sont dix, nous sommes vingt, nous n'avons rien à craindre ! »

« Ne vous y fiez pas, répliqua Shatterhand. Si une attaque a lieu, il y aura du sang versé peut-être d'un côté comme de l'autre ; si nous sommes vainqueurs, nous pourrons payer notre victoire de la vie de quelques-uns des nôtres. Voilà ce que je voudrais empêcher ; qu'en pense mon frère rouge ? »

Tokvi-tey, le chef des Shoshones, auquel Shatterhand s'adressait, réfléchit un moment, puis demanda :

« Mes frères blancs ne veulent-ils pas tenir conseil ? Les guerriers rouges n'entreprennent rien avant d'avoir recueilli l'opinion de tous les anciens. »

« Cette coutume est aussi la nôtre, mais le temps passe, résumons-nous en peu de mots. Les Upfarocas sont-ils ennemis des Shoshones ? »

« Non, ils sont seulement ennemis des Sioux Ogallalas, lesquels sont aussi nos ennemis ; ils n'ont pas déterré contre nous leur hache de guerre, mais un guerrier qui cherche une médecine (amulette) est l'ennemi de tous ; il devient plus redoutable que l'animal féroce. — Mes frères blancs agiront sagement en veillant à notre sûreté. »

Shatterhand interrogea Winnetou du regard ; ce dernier, comprenant sa pensée, répondit :

« Je partage l'avis de mon frère blanc. »

« Quelques-uns d'entre nous resteront en arrière ! »

« Oui, Winnetou sera du nombre ! »

« Très bien ! en ce cas, nous nous chargerons de l'attaque ; quand les Upfarocas se verront les plus faibles, peut-être se rendront-ils de plein gré.

« Ils s’en garderont bien ! » murmura Jemmy.

« Je l’espère. Si je ne me trompe, nous arriverons avant deux heures, dans un endroit très favorable à la réussite de mon projet, reprit Shatterhand, sans répondre aux murmures de Jemmy.

« Allons donc et hâtons-nous ; plus nous resterons ici, moins nous aurons de temps pour nous préparer à l’attaque.... Mais que faisons-nous de ces deux morts ? »

« Le scalpe de ces deux guerriers appartient à Old Shatterhand et au chef des Apaches qui les ont tués, » répondit Tokvi-tey.

« Je ne scalpe point, car je suis chrétien, » déclara le chasseur.

Winnetou dit à son tour :

« Le chef des Apaches n’a pas besoin du scalpe de ces enfants pour se faire un renom. Ces morts sont assez à plaindre d’être partis pour les prairies éternelles sans leur amulette, il ne faut pas tuer leurs âmes en leur prenant leur scalpe. Ils peuvent reposer en paix sous des pierres ; on leur laissera leurs fusils, car ils sont morts en guerriers, puisqu’ils ont eu le courage de se risquer jusqu’au campement de l’ennemi. »

Ces réponses surprirent Tokvi-tey.

« Mes frères donnent une tombe à ceux qui voulaient attenter à leur vie ? » demanda-t-il.

« Oui, répondit Shatterhand ; on les couchera avec leurs fusils au côté, le visage tourné vers les plaines sacrées, on placera des pierres sur leurs restes, car c’est ainsi qu’on honore les guerriers. Si leurs frères qui nous poursuivent, découvrent ce tombeau, ils sauront que nous ne sommes pas leurs ennemis. »

« Mes deux célèbres frères agissent d’une manière que Tokvi-tey ne comprend point ! »

« Ne serais-tu pas heureux si on faisait de même pour les tiens ? »

« Tokvi-tey serait heureux d’un tel traitement, mais ces morts ont agi en ennemis. »

« Eh bien, prouve que tu es généreux, envoie tes hommes chercher les pierres avec lesquelles nous élèverons le monticule. »

Les Shoshones, tout en comprenant avec peine la noblesse de sentiments des deux chasseurs, ne se prêtèrent pas moins à ce qu’on demandait d’eux ; ils exécutèrent rapidement les ordres du chef.

On coucha les deux Upfarocas dans leur tombe, le visage tourné vers le nord ; on joignit leurs mains sur leurs fusils, puis on recouvrit les corps avec des pierres. Le travail achevé, la petite troupe se disposa aussitôt à partir. Winnetou dit alors à Shatterhand :

« Le chef des Apaches restera ici, pour épier l’arrivée des Upfarocas ; le jeune fils du chasseur d’ours demeurera avec lui. »

Martin, très fier de la marque d’estime que lui donnait le chef indien, accepta ce poste avec joie et Shatterhand se mit seul, à la tête de la troupe.

Le jour s’était levé radieux ; on avançait plus facilement et plus vite que pendant la nuit ; le chemin, dans lequel le chasseur conduisit ses hommes, serpentait au milieu des montagnes, tantôt très creux, tantôt si étroit que le moindre faux pas des chevaux eût précipité les cavaliers dans l’abîme. Après deux heures de marche on arriva devant un canon très resserré.

Shatterhand s’arrêta et désignant ce passage, dit : « Si les Upfarocas viennent, nous les laisserons s’engager ici ; la moitié d’entre nous restera en arrière, sous les ordres de Tokvi-tey et de Winnetou, et au signal donné, attaquera l’ennemi par-derrière ; l’autre moitié se postera avec moi, à la sortie du passage. De cette manière, les Upfarocas se trouveront complètement cernés, ils n’auront pas d’autre choix que celui de périr ou de se rendre à merci.

Ce plan parut excellent ; le terrain d’ailleurs semblait merveilleusement propice à sa réussite ; néanmoins Jemmy murmura :

« Si les Upfarocas sont assez sots pour s’engager par là, ils mériteront les verges ! »

« Ils tiendront sans doute conseil auparavant, mais rien ne pourra leur faire pressentir le danger, reprit Old Shatterhand ; nos hommes vont se dissimuler de telle sorte qu’il soit impossible de les apercevoir. Tokvi-tey est brave et prudent ; il saura bien diriger ses Indiens, et quand

Winnetou sera venu le rejoindre, nous pourrons être sûrs que ces deux hommes agiront avec autant d'habileté que de bravoure. »

Le chef des Shoshones, flatté de cet éloge, parut disposé à s'en rendre digne. Laissé en arrière, avec treize de ses Indiens, il étudia longuement le terrain et reconnut que le sol rocailleux conservait peu de traces du sabot des chevaux. Une forêt épaisse bordait le cañon, offrant dans le fouillis de ses taillis, une cachette sûre pour la petite escorte du chef peau rouge.

Oh ! Shatterhand traversait le passage pendant ce temps, avec le reste de la troupe ; le cañon se dessinait en droite ligne, on voyait d'un bout à l'autre, comme dans un tunnel. L'extrémité opposée était garnie de verdure, de grands arbres s'élevaient, masquant presque le jour, des blocs de rochers rouges ou ocres perdus au milieu de cette luxuriante végétation rétrécissaient encore la sortie.

Shatterhand continua sa marche, dépassa le cañon sans faire halte et sembla chercher les endroits où les pieds de son cheval pourraient laisser quelque empreinte.

Cette manœuvre inattendue, intriguait tout le monde, Jemmy ne put se taire.

« Mais où allons-nous, que faisons-nous, sir ? demanda-t-il d'un ton grognon, ne devions-nous pas camper ici ?

« Patience, patience, maître Jemmy, répondit Shatterhand, vous comprendrez bientôt les motifs qui me font agir de la sorte.

On continua à chevaucher pendant environ un quart d'heure ; puis Shatterhand s'arrêtant enfin, dit à ses compagnons :

« Eh bien, messieurs, devinez-vous pourquoi j'ai poursuivi ma course ? »

« Sans doute en prévision de l'envoi de nouveaux éclaireurs et pour les dépister, » répondit Jemmy.

« C'est cela même ; les Upfarocas n'oseront pas s'engager dans ce passage, sans s'être assurés qu'il n'offre aucun danger. Ils détacheront une petite avant-garde, dissimulant ainsi notre présence ; nous les attendrons tranquillement. »

« Mais où donc ? »

« Nous, allons nous poster près de l'entrée du cañon, en exécutant un détour par la forêt. « Qui m'aime me suive ! »

Les montagnes, qui bordaient les deux côtés de ce défilé, étaient fort hautes, mais, par endroits, assez peu escarpées pour que les chevaux pussent les gravir sans trop de difficulté. La petite troupe reprit cette voie pour revenir sur ses pas. Lorsqu'on fit halte, les hommes de Shatterhand se trouvèrent en ligne, sur une hauteur dominant le cañon. Quelques minutes devaient leur suffire pour en descendre. Les cavaliers quittèrent leurs montures et les attachèrent aux arbres, puis ils s'étendirent sur l'herbe pour se reposer de tant de fatigues. Vohkadeh prit place parmi les blancs ; les Shoshones formèrent ensemble, un second groupe.

« Combien de temps les attendrons-nous ? » demanda Jemmy.

« Nous pouvons nous en rendre à peu près compte, répondit Shatterhand. Les Upfarocas, au lever du jour, se seront mis à la recherche de leurs éclaireurs ; jusqu'à ce qu'ils aient découvert ce qui s'est passé au campement, deux heures, au moins, ont dû s'écouler. Quand ils arriveront à l'endroit où nous avons creusé les tombes, ils les ouvriront et tiendront conseil ; tout cela leur prendra encore une heure ; il nous en a fallu cinq pour arriver ici. En supposant que les ennemis y emploient le même temps que nous, il nous reste environ, quatre heures à attendre. »

« Que c'est long et que faire pendant cette petite éternité ? »

« Pouvez-vous le demander ? répondit Frank, toujours emphatique. Pourquoi ne nous occuperions-nous, pas d'art et de science ? De telles conversations ennoblissent le cœur, forment l'esprit, adoucissent le tempérament… Mais quelle est donc cette odeur nauséabonde qui m'arrive aux narines ?

Apercevant le noir qui s'était rapproché.

« Veux-tu bien t'en aller, s'écria-t-il, vilain Africain ! Notre appareil *objectif*[37] est trop délicat pour supporter une pareille odeur. Parlez-moi du réséda, de là rose, des fleurs de mon pays !... Mais le skunk, fi !... Je ne voudrais pas le sentir, fût-il, contenu dans le flacon de la plus jolie dame des deux Amériques ! Allons, sauve-toi vite ! »

« Massa Bob sentir bon, très bon, répétait le nègre ; Massa Bob lavé dans l'eau, frotté de la graisse d'ours ! »

« Va-t'en, drôle, tu fais injure à mon atmosphère ! »

Frank avait pris son fusil ; le malheureux Bob à cette vue, s'enfuit derrière les arbres et notre beau parleur crut enfin, pouvoir commencer son discours scientifique. Dès les premiers mots, Shatterhand l'interrompit :

« Je crois, dit-il, que nous devons employer notre temps d'une manière plus raisonnable ; nous n'avons pas dormi la nuit dernière, reposez-vous, je veillerai ! »

« Eh ! sir, n'avez-vous donc pas besoin, comme nous, de vous endormir dans les bras d'Orphée ? » répliqua Frank, avec un sourire malicieux.

« Vous voulez dire Morphée ! corrigea Jemmy.

« Je sais ce que je dis ; n'étais-je pas orphéoniste ! La musique berce le sommeil, voilà pourquoi… »

« Oui, grommela Jemmy, c'est entendu, dormez dans les bras de n'importe quel ancien, cela m'est égal ; mais laissez-moi la paix ! »

Un moment après, un profond sommeil s'était emparé de tous les hommes ; les chevaux eux-mêmes dormaient comme leurs maîtres. On n'eût jamais supposé, en voyant la tranquillité de ces gens, que peu d'heures après, se passerait en ce lieu même, une scène sanglante.

Old Shatterhand, qui faisait la garde en conscience, descendit le talus et parcourut lentement le cañon, interrogeant avec soin tous les enfoncements. Il constata que rien ne décelait la présence de Tokvi-tey et de ses guerriers. Le Shoshone avait compris ses instructions.

Le trappeur revint alors s'asseoir sur une pierre, à la sortie du défilé. La tête penchée sur sa poitrine, il resta ainsi de longues heures sans mouvement. À quoi pensait le brave Shatterhand ? Peut-être voyait-il se dérouler dans sa mémoire, tous les jours de sa vie si accidentée…

Le pas d'un cheval le tira de sa somnolence ; il se leva et reconnut que le cavalier était Martin Baumann ; il alla à sa rencontre :

« Winnetou est là ? » demanda-t-il.

« Winnetou est resté où vous l'avez posté, répondit Martin, et j'y retourne moi-même, après une petite exploration. »

« C'est bien. L'Apache semble vous porter intérêt, vous pouvez en être fier, mon jeune ami ; vous avez tout à gagner en interrogeant son expérience ; de chasseur ; moi-même, j'ai appris beaucoup de lui. »

« Voulez-vous donc me faire oublier, sir, que c'est à vous que je dois la plus grande part de reconnaissance ? »

« Laissez donc ! au fond, ne suis-je point un peu cause de la captivité de votre père ? Mais j'espère que nous le reverrons bientôt libre et heureux ! Maintenant, parlons d'autre chose ! Avez-vous vu les Upfarocas ? Je vous le demande pour la forme, car vous allez me dire oui, c'est certain. »

« Pourquoi croyez-vous cela ? »

« Parce que votre présence ici le prouve, autrement, vous n'auriez pas quitté le poste ; ou, si Winnetou était convaincu de l'éloignement des ennemis, il serait venu me trouver. Donc, puisque vous les avez vus, combien sont-ils ? »

« Soixante ; ils ont, en plus des leurs, deux chevaux libres. »

« Ce sont sans doute ceux des deux guerriers que nous avons tués. »

« Deux Upfarocas précèdent la troupe en éclaireurs ; ils ont reconnu notre piste et la suivent. »

37 Il veut dire « olfactif ».

« Bon, ils vont faire aussi, notre connaissance personnelle ! »

« Grâce aux arbres qui nous masquaient, ils ne nous ont pas aperçus ; nous avons alors lancé nos chevaux au galop pour les dépasser. Celui qui paraît commander la troupe est une espèce de géant ; il précède les autres de quelques mètres. »

« Comment sont-ils armés ? »

« Ils ont tous des fusils. »

« C'est bien, à présent, vous allez transmettre mon message à Winnetou. Le défilé est si étroit que trois chevaux n'y tiendraient pas de front. Quand les ennemis s'y seront engagés, nous les suivrons à pied ; nos hommes s'avanceront cinq par cinq. Les cinq premiers se coucheront par terre ; cinq autres s'agenouilleront derrière eux ; un peu plus loin, une autre ligne de cinq hommes se tiendra légèrement inclinée et les cinq derniers resteront debout ; vingt hommes pourront ainsi, viser sans se gêner mutuellement ; le reste formera la réserve. De cette manière, les soixante Upfarocas recevront déjà, tant de devant que de derrière, une quarantaine de balles. Dites cela à l'Apache, ajoutez que je me réserve le rôle de parlementaire. Quand pense-t-il que les Upfarocas arrivent ? »

« Winnetou compte qu'ils séjourneront une heure auprès des tombes. »

« Probablement. »

« Il leur faudra ensuite, trois heures de marche ; ils ne vont donc pas beaucoup tarder. »

« Nous allons nous tenir prêts. Retournez à votre poste.

Martin s'éloigna et Old Shatterhand courut retrouver ses compagnons qu'il réveilla ; il leur communiqua son plan ; on décida que Davy, Jemmy, Frank, Vohkadeh et un des Shoshones formeraient le premier rang d'attaque. On assigne également aux autres, leur place et l'on fit faire à tous, les évolutions indiquées pour les y exercer. Shatterhand prit la tête de la troupe ; il voulait être en mesure d'entamer les négociations aussitôt le moment venu, et se munit d'une branche de verdure, insigne du parlementaire.

Après quelques répétitions, tout marcha à souhait. Quand il fut bien persuadé que tous ses gens rempliraient leur devoir, Shatterhand les fit cacher derrière le talus, en attendant l'ennemi. Au bout d'une demi-heure environ, ils entendirent le trot d'un cheval.

« Oh ! oh ! un éclaireur ! murmura Jemmy, il est tout seul ! »

« Tant mieux, s'il est seul, on s'en débarrassera facilement, dit Shatterhand, si cela est nécessaire, du moins…

Jemmy ne s'était pas trompé ; un cavalier s'avançait avec précaution, dans le passage qu'il examinait avec soin, sans découvrir autre chose que des traces qu'on avait rendues très visibles à certaines places ; cependant, il ne parut pas tout à fait rassuré, car il poursuivit ses explorations jusqu'au bout du défilé.

« S'il s'avise d'aller jusqu'à l'endroit où nous avons changé de chemin, dit Jemmy, il finira par découvrir notre cachette ! »

« En ce cas, il ne retournera pas auprès des siens », répliqua Old Shatterhand.

« Mais comment l'atteindre sans bruit ? » Shatterhand montra son lasso.

« Hum ! l'opération ne sera pas aisée ! remarqua Frank.

« Tranquillisez-vous ! Mais je ne puis voir d'ici, la direction qu'il va prendre ; je vais descendre de l'autre côté du talus ; si vous m'entendez siffler dans les tons bas, hâtez-vous de me rejoindre ! »

Shatterhand prit son lasso auquel il fit un nœud coulant et s'éloigna. Arrivé au fond de la gorge, il aperçut l'éclaireur qui revenait sur ses pas, et n'eut que le temps de se dissimuler derrière un rocher. L'Indien passa au galop et disparut bientôt à l'angle du cañon.

Shatterhand fit entendre alors le signal convenu à ses compagnons ; ils apportèrent ses deux fusils et la branche verte. Tandis que l'éclaireur rejoignait sa troupe, Shatterhand tira un coup de revolver qui donna l'éveil à l'ennemi et avertit le chef apache. Celui-ci se montra, aussitôt, avec ses hommes, à la grande stupéfaction des Upfarocas, lesquels étaient conduits, comme l'avait dit

Martin, par une sorte d'Hercule indien. Ce terrible guerrier portait, autour de la taille, une douzaine de chevelures au moins ; des bandes de peau humaine ornaient ses longues guêtres ; d'autres chevelures pendaient sur sa large poitrine, couvrant une sorte de cuirasse. Il avait, comme armes, un énorme couteau de chasse, et un gigantesque tomawak difficile à manier pour tout autre poing que le sien.

Une peau de jaguar, jetée sur ses épaules, lui couvrait aussi la tête ; les dents de l'animal couronnaient son front d'un sauvage diadème ; ses joues étaient peintes de deux couleurs : en gris et en rouge. Le colosse tenait à la main un lourd fusil :

« Halte ! » cria-t-il à ses gens, et sa voix formidable fut répercutée par tous les échos d'alentour ; puis apercevant les guerriers de Winnetou dont les fusils étaient braqués sur ses hommes et Shatterhand qui restait au milieu du sentier, sans bouger :

« Écoutez ! reprit-il. Cet homme veut parler, nos oreilles doivent l'entendre ! »

Il dirigea alors son cheval vers Shatterhand ; les siens le suivirent ; le chef des Apaches et ses gens se rapprochèrent aussi derrière Shatterhand, toujours immobile ; l'Upfaroca, lui jetant un regard irrité, s'écria :

« Que veut ici, le visage pâle ? Pourquoi se place-t-il sur ma route et sur celle de mes guerriers ? »

Old Shatterhand répondit en souriant :

« Que veut-ici, cet homme rouge ? Pourquoi me poursuit-il, moi et mes guerriers ? »

« Parce que vous avez tué deux de nos frères. ».

« Ils sont venus à nous en ennemis ; c'est pourquoi nous les avons tués.

« Comment savais-tu qu'ils étaient tes ennemis ? »

« Parce qu'ils avaient perdu leur médecine. » Le géant fronça les sourcils :

« Qui te l'a dit ? »

« Je l'ai vu sur le corps de tes guerriers ; ils ne portaient pas d'amulette.

« Oui, en perdant notre médecine, nous avons perdu nos noms. Je m'appelle à présent *Oiht-e-keh-fa-wakon, le brave qui cherche son amulette.* Malheur à ceux que nous rencontrons ! »

« Prends garde ! Ce sera sur toi peut-être que le malheur tombera. Jette les yeux devant et derrière toi ; un seul mot, et cinquante balles pleuvront sur vous. »

« Les coyotes ne tuent pas le buffle, mais le buffle se débarrasse aisément de coyotes comme vous ! »

Là-dessus, le chef Upfaroca saisit son lourd tomawak et le brandit d'un air menaçant :

« Des coyotes comme nous, enverront promptement toi et tes hommes dans les prairies éternelles. Je m'en chargerais même tout seul ! » répartit Shatterhand avec calme.

« Tu t'appelles : « Grande langue ? »

« Mon nom te sera connu plus tard. »

« Eh bien, à nous deux ! »

« Volontiers ! »

« Je vais avertir mes guerriers, ensuite nous commencerons ! » Il se tourna vers ses gens, leur adressa rapidement quelques mots, puis il revint vers Shatterhand et lui demanda :

« Sais-tu ce que c'est qu'un *muh-mohwa* ? »

« Oui. »

« Très bien ; nous avons besoin de scalpes pour amulettes. Quatre hommes doivent prendre part au *muh-mohwa*, tu seras mon adversaire, et un de tes hommes rouges celui d'un de mes guerriers. Si nous sommes vainqueurs, nous vous tuons tous et aurons votre scalpe ; mais si nous sommes vaincus, notre, vie vous appartient. As-tu du courage ? »

Shatterhand répondit :

« Je suis prêt ; mets ta main dans la mienne, comme gage de ta bonne foi. »

Il lui tendit la main ; l'Indien, surpris, hésita. *Muh-mohva* signifie mot à mot : *main à l'arbre*. Ce genre de combat est regardé par les tribus sauvages comme une sorte de jugement de Dieu. Deux

hommes sont solidement attachés à un arbre par une main, de l'autre ils tiennent l'arme convenue : le tomawack ou le couteau. Ils sont face à face ; l'un a la main droite attachée, et l'autre la gauche ; celui dont la main droite est libre passe naturellement, pour le plus avantagé. Il est de règle que ces sortes de combats ne finissent que par la mort d'un des deux adversaires. Pourtant, cette condition n'est pas toujours de rigueur.

Le chef Upfaroca, confiant en sa force, avait choisi ce mode de lutte, comme le seul moyen de sauver sa vie et celle de ses hommes et de se procurer de nombreux scalpes. Il prit, pour second, le plus fort et le plus adroit de ses guerriers, puis s'adressant à Shatterhand, lui dit :

« Le grand Esprit t'a obscurci l'entendement. Connais-tu les conditions du combat ? Les deux vainqueurs doivent continuer la lutte, si les deux partis ont eu également un mort. »

« Je les connais et je les accepte, répondit Shaterhand.

Le géant le regarda d'une façon qui tenait de la surprise et du défi, enfin il lui tendit la main :

« Eh bien, donnons-nous la main, reprit-il ! Tu me promets, au nom de tes guerriers, comme je te promets au nom des miens, que chacun remplira les conditions stipulées, que les guerriers dont les champions auront succombé, ne feront pas de résistance ? »

« Je te le promets, et pour que tu ne doutes pas de notre bonne foi, nous allons fumer le calumet du serment. »

Shatterhand montrait un des calumets, ornés de plumes de colibris, qu'il portait suspendus à son cou.

« Fumons ensemble, repartit le géant, en grimaçant un sourire ironique ; mais ce ne sera pas un calumet de paix, car nous allons combattre à mort. Je prendrai ton scalpe, je donnerai ta chair aux oiseaux. »

« En es-tu sûr ?

« *Oiht-e-keh-fa-wakon* n'a jamais été vaincu ! »

« Il s'est pourtant laissé voler son sachet de médecine !

Ces paroles étaient cruelles pour l'Indien qui, en les entendant saisit ses armes, mais Shatterhand le prévint :

« Laisse ton fusil, dit-il, tu vas bientôt nous montrer ta bravoure ; mais il faut quitter cet endroit et en chercher un autre qui convienne mieux au *muh-mohwa*. Mes frères reprendront leurs chevaux et les Upfarocas resteront au milieu d'eux. »

Il fit un signe à Winnetou qui retourna, avec ceux de sa bande, chercher les montures. Quand ils furent revenus, l'autre troupe exécuta le même mouvement ; de cette manière, les ennemis étaient bien prisonniers et ne pouvaient songer à s'échapper. La troupe entière se remit en marche, entraînant les nouveaux venus.

Old Shatterhand avait donné tout bas, à ses guerriers, l'ordre de ne trahir ni son nom, ni celui du chef apache ; les Upfarocas ignoraient toujours à quels adversaires ils allaient se mesurer.

Le gros Jemmy chevauchait aux côtés de Shatterhand ; il trouvait la manière d'agir de ce dernier plus que téméraire.

Ne prenez pas mes paroles en mauvaise part, sir, murmura-t-il ; vos nobles procédés avec ces gens ne me paraissent guère de saison ! »

« Croyez-vous que l'Indien ne soit capable d'aucun bon sentiment ? J'en ai connu plusieurs qui auraient pu servir d'exemple à bien des blancs ! »

« C'est possible ; il y a partout des exceptions, mais je ne me fie point à ces gaillards-là ; avec leurs amulettes du diable, ils sont capables de tout. Nous les tenions entre nos mains, puisqu'ils ne pouvaient ni avancer ni reculer ; il fallait envoyer promener leur *muh-mohwa* ; le géant m'effraie pour vous ! »

« Quel motif aurions-nous eu de tuer tous ces gens qui ne pouvaient se défendre ? Ce massacre nous eût procuré plus de remords que d'honneur ; n'oublions pas que nous sommes chrétiens ! »

« Je ne l'oublie pas non plus ! Qui nous forçait à massacrer ces Peaux-Rouges ? Ils se seraient

rendus et nous leur aurions fait grâce, sous quelque condition. »

« Non, la chose me semble impossible avec de tels hommes ; il fallait un combat ; je suis bien aise qu'il n'engage que moi et un seul des nôtres ; au reste, je connais le géant ! »

« Comment, vous connaissez cet homme ? »

« Oui, vous vous souvenez peut-être, du récit que je vous ai fait lorsque nous passions devant la montagne de la Tortue. Je vous racontai que j'avais campé un jour, près de cette montagne avec *Shunka-shatteha*, guerrier des Upfarocas. Il me parla beaucoup de ceux de sa tribu, entre autres de son célèbre frère *Kanteh-pehta* dont le nom signifie *cœur de feu*. Tout en faisant le récit de ses exploits, il me décrivit sa personne ; il me le dépeignit comme un colosse, m'indiquant, entre autres signes qui pourraient me le faire reconnaître, une oreille coupée à gauche, laquelle *Kanteh-pehta* a perdue dans un combat contre les Sioux Ogallalas.

« Il a aussi, me dit son frère, une cicatrice à l'épaule ; maintenant, regardez ce gigantesque personnage ; l'oreille enlevée lui a laissé une grande cicatrice ; et à la façon dont il tient son bras gauche, on voit qu'il manie moins facilement ce membre, autrefois blessé. »

« Allons, voilà une merveilleuse rencontre ; je me fie bien à vous, mais ce *Kanteh-pehta*, grand et fort comme Goliath, me fait tout de même, peur. Si adroit que vous soyez, quand, on vous aura attaché la patte à un arbre, l'avantage restera au plus vigoureux, et dame, je vous vois flambé ! »

« Hé bien ! dit Shatterhand en riant, si vous vous inquiétez tant à mon sujet, il y a un moyen très simple de me mettre hors de danger ! »

« Lequel ? »

« Combattez, à ma place, contre le géant ! »

« Le moyen ne me sourit guère ; vous avez accepté l'aventure, je prie Dieu pour que vous puissiez vous en tirer, mais combattre à la manière des Peaux-Rouges n'est pas du tout mon fait ! »

Et ce disant, Jemmy tira son cheval un peu en arrière ; Winnetou s'avança alors, aux côtés de son ami.

« Mon frère blanc a-t-il reconnu *Kanteh-pehta !* » demanda-t-il.

« Oui, répondit Shatterhand, mon frère rouge aussi ? »

« L'Indien n'a qu'une oreille, Winnetou l'a reconnu sans l'avoir jamais vu ! »

« Je compte sur le chef des Apaches pour me servir de second, sans quoi je n'aurais pas accepté la proposition. »

« Mon frère tuera-t-il le grand Kanteh-pehta ? »

« Si je suis vainqueur, je le laisserai vivre, lui et sa tribu, et ses hommes deviendront nos alliés. »

« Winnetou a compris, lui aussi, sera généreux. »

Après que la troupe eut dépassé le cañon d'un mille anglais environ, on vit la vallée s'élargir subitement.

Les cavaliers arrivèrent à une petite prairie encadrée par des montagnes ; il n'y croissait qu'une herbe maigre et quelques rares buissons : Un seul arbre s'élevait au centre, c'était un haut tilleul que les Indiens appellent : *arbre aux feuilles blanches*.

« *Mawa !* là ! dit le chef des Upfarocas en désignant le tilleul.

« *Hough !* répondit Winnetou, lançant son cheval au galop dans la direction indiquée.

Tout le monde le suivit ; malgré leur impassibilité affectée, les Indiens étaient fort anxieux et les blancs peu rassurés. Les cavaliers sautèrent à bas de leurs montures ; les chevaux furent mis en liberté ; les guerriers se rangèrent en cercle. Les Upfarocas déposèrent leurs armes comme Shatterhand l'avait exigé de tous les assistants. Le chasseur alla ensuite chercher du tabac, prit une pipe suspendue à son cou, la bourra, puis, se plaçant au milieu du cercle, il dit :

« Le guerrier ne parle guère, il agit davantage. Mes frères savent ce qui va se passer ici ; si nous sommes vainqueurs, nous respecterons la vie des Upfarocas, car nous ne les craignons pas ; ils nous ont offert le *muh-mohwa*, nous l'avons accepté et ils se tiennent au milieu de nous comme des

hommes libres, quoique nous eussions pu les traiter en prisonniers. Nous espérons que nos frères agiront de même à notre égard car ils vont fumer avec nous le calumet de paix ; j'ai dit ; c'est maintenant à leur tour de répondre ! »

Shatterhand se rassit. Le *Brave qui cherche son amulette* se leva et repartit :

« L'homme blanc a bien parlé, mais nous n'avons point à nous inquiéter, nous serons vainqueurs. Voici nos conditions. Et il poursuivit, dans un langage imagé que nous ne rendrons pas mot à mot :

« Les combattants seront liés à l'arbre par une main, de façon à ce qu'ils aient le visage tourné en vis-à-vis. Ils tiendront leur couteau de l'autre main et s'en serviront pour l'attaque ; il sera permis, à défaut de couteau, de se servir du poing. Le premier renversé sera considéré comme vaincu, quand même il vivrait encore ; mais s'il tombe seulement sur les genoux, il pourra se relever. Quatre hommes prendront part au combat ; moi contre le visage pâle et un de mes hommes contre un guerrier rouge. Si les deux vainqueurs appartiennent à un parti différent, le combat continuera entre eux. La vie des compagnons du vaincu et tout ce qu'ils possèdent appartiendront au parti victorieux, sans qu'aucun puisse s'y refuser. Les guerriers des Upfarocas sont prêts, ces conditions posées, à fumer le calumet du serment ; pour qu'il n'y ait pas plus davantage d'un côté que de l'autre ; les quatre combattants seront nus jusqu'à la ceinture. J'ai dit ! »

Il s'assit, Old Shatterhand entra alors dans le cercle, il répondit à ce discours :

« Nous acceptons les conditions des Upfarocas, pour gage de la soumission des vaincus, tous les guerriers présents vont déposer leurs armes et les placer en un même endroit ; elles resteront sous la surveillance d'un Upfaroca et d'un Shoshone. Allumons sur l'heure, le calumet du serment ! »

« *Hough !* » répondirent en chœur, les Indiens.

Shatterhand tira son *punks* et alluma sa pipe ; il en envoya la fumée en haut, en bas, puis vers les quatre points cardinaux, il donna ensuite le calumet au chef des Upfarocas. Celui-ci l'aspira à son tour, assura qu'il observerait chacune des conventions indiquées ; tous, firent le même serment ; quand le calumet eut passé de main en main, de bouche en bouche, on le déposa avec les armes des guerriers.

L'Upfaroca, persuadé de sa prochaine victoire, se dirigea le premier vers l'arbre et enleva sa cuirasse de buffle ; on put alors juger de sa force athlétique :

« *Ouff ! ouff !* cria-t-il, commençons le combat ! Avant que le soleil ait avancé d'une ligne, je suspendrai à ma ceinture le scalpe d'un chien blanc ! » À ces mots, Martin Baumann, sortant des rangs, répliqua d'un ton indigné :

« Les blancs t'ont laissé la vie et tu les appelles chiens ! Tu ne mérites pas d'avoir pour adversaire un chasseur renommé ! Le plus jeune de ces blancs que tu insultes, saura faire taire tes forfanteries !

Les joues du jeune homme étaient pourpres ; ses yeux brillaient ; et d'une main hardie, il ôtait déjà son vêtement. Tout le monde applaudissait son jeune courage :

« C'est un brave ! », dit lui-même, le chef des Upfarocas.

« Oui c'est un brave ! répliqua Old Shatterhand, mais je ne lui cède point ma place ! »

« Ne craignez rien pour moi, insista Martin, n'ai-je pas l'habitude de combattre les ours ? »

« Mon jeune ami, vous aurez l'occasion de lutter longtemps encore, dans les prairies, contre les fauves et contre les hommes ; ceci me regarde, laissez-moi faire ! »

« Pourquoi nous a-t-il appelés chiens ? » murmura Martin, s'éloignant à regret.

Cependant le guerrier rouge fit signe à l'un de ses hommes lequel vint se placer près de lui, en criant :

« *Makin-oh-Punkreh*, *Les Cent Tonnerres*, qui porte un bouclier de peau humaine, attend quelqu'un, pour se mesurer avec lui ! »

« Vohkadeh ! répondit aussitôt le jeune Indien ; il a tué le buffle blanc et il veut orner sa ceinture de ton scalpe ; il ne craint pas le tonnerre, ce lâche compagnon de l'éclair, qui élève la voix

après le danger ! »

« *Ouff ! Ouff !* acclamèrent les Indiens, mais le guerrier Upfaroca tourna le dos d'un air méprisant :

« Je ne lutte point avec un enfant, dit-il ; couche-toi sur l'herbe, tu rêveras que ta mère cuit pour toi, le *kammas !* »

Les Indiens des tribus les plus misérables, cherchent, dans les contrées arides où ils traînent leur triste existence, des racines qu'ils nomment kammas et qu'ils font cuire pour composer une sorte de mets nauséabond et fort peu estimé des autres Peaux-Rouges.

Les paroles des *Cent Tonnerres* contenaient, pour le brave Vohkadeh, une grossière injure.

Avant que ce dernier eût pu répondre, Winnetou s'avança, il fit signe au jeune Indien de se retirer et dit :

« Les deux guerriers des Upfaroca ont parlé. Quels sont ceux qui se sont présentés pour combattre contre eux ? Deux jeunes gens capables de vaincre, mais qui doivent aujourd'hui, laisser agir les chefs. Les deux guerriers des Upfarocas sont des hommes ; ils combattront contre des hommes ! »

Les Cent Tonnerres l'interrompit.

« Qui es-tu donc ? demanda-t-il. As-tu un nom ? Combien de chevelures pendent sur ton corps ? Je n'en vois pas une ! As-tu seulement appris à souffler du *drehotunka*[38] ? Tâche d'apprendre ; ne touche pas aux couteaux, ils te blesseraient les doigts ! »

« Je dirai mon nom à ton âme, quand elle sortira de ta poitrine, et ce nom la fera trembler ; elle n'osera plus s'élancer dans les prairies éternelles, mais elle demeurera dans les crevasses des montagnes et hurlera avec les vents ! »

« Chien ! s'écria *Les Cent Tonnerres*, tu outrages l'âme d'un brave guerrier ! »

« Laissons toutes ces paroles ! ordonna Winnetou du ton d'un homme habitué à se faire obéir ; il est temps de livrer le combat ; qu'on m'apporte un couteau ! »

Il se dévêtit jusqu'à la ceinture ; les guerriers des deux partis formèrent un cercle autour du tilleul ; tous les yeux s'attachèrent avidement aux moindres gestes des combattants. Jemmy apporta des lanières de cuir pour attacher les bras des quatre champions ; ces lanières furent examinées par les principaux chefs ; puis on eut à décider, au moyen du sort, par quel bras serait lié chaque guerrier ; on tira à la *courte paille* ou plutôt au plus court brin d'herbe. Le sort fut défavorable à Winnetou, dont il désigna la main droite. Les Upfarocas éclatèrent en joyeux : *Ouh-ah !* très bien : On lia ensuite à l'arbre, les deux champions, de façon à leur laisser le libre exercice de leurs mouvements.

Il arrive parfois, dans ces *muh-mohwa,* que les adversaires tournent autour de l'arbre un quart d'heure et même plus, avant d'en venir aux mains ; mais, quand ils se sentent atteints, la vue du sang les excite, le combat s'achève et devient meurtrier.

Enfin, les deux champions sont solidement attachés à l'arbre, les spectateurs resserrent le cercle ; Frank est près de Jemmy :

« Monsieur Pfefferkorn, dit celui-ci, nous voilà dans une situation à faire dresser les cheveux sur la tête ; car ces deux hommes risquent, non seulement leur vie, mais encore la nôtre ! »

« Bah ! répond Jemmy, ne craignez rien, Winnetou et Shatterhand sont vigoureux, ils connaissent ce genre de combat ! Dieu les protégera, Monsieur Frank. Écoutez ! *Les Cent Tonnerres* veut encore pérorer ; ces Indiens sont de fameux bavards ! »

Makin-oh-Punkreh, brandissant son couteau, criait de toutes ses forces, au chef apache.

« Tu périras sans combattre, comme tu le mérites, toi, l'ami des hommes pâles ; je te pourchasserai à la pointe de ce couteau jusqu'à ce que tu tombes épuisé, sans avoir pu seulement effleurer ma chair ! »

Winnetou, au lieu de répondre, se pencha vers Shatterhand et lui glissa quelques mots à l'oreille. Ce dernier, s'adressant aux compagnons qui l'entouraient, leur traduisit les intentions de

38 Sorte de sifflet. - Note winnetou.fr : dans la version originale allemande : « Dschotunka », sifflet en forme de flute.

l'Indien :

« Winnetou n'aime point le sang, expliqua-t-il soyez tranquille, il n'en répandra pas une goutte, vous allez voir ! »

« *Ouff, ouff !* s'écrièrent les Upfarocas.

Les Cent Tonnerres repartit d'un ton ironique :

« Votre frère est devenu fou de terreur ! »

Il fit un pas en avant ; le tronc de l'arbre séparait seul, les deux combattants. Le couteau au poing, il dévorait Winnetou du regard ; ses yeux avaient l'éclat de ceux d'un fauve. Winnetou ne broncha pas ; son indifférence était superbe. L'Upfaroca, s'y laissant tromper, se précipita sur le chef apache pour le piquer de la pointe, de son, arme ; Winnetou alors, d'un mouvement rapide, lui fît face, en lui appliquant un vigoureux coup de poing entre les sourcils. L'Upfaroca, étourdi, chancela ; le couteau échappait de sa main, car Winnetou, lui, avait en même temps, saisi cette main armée et la broyait dans une étreinte affreuse. Un autre coup de poing, appliqué au creux de la poitrine, fît tomber le malheureux *Makin-oh-Punkreh*, retenu seulement par le bras qui avait été attaché à l'arbre. Aussitôt l'Apache, reprenant son couteau qu'il avait passé à sa ceinture, coupa les liens de son adversaire auquel il cria :

« Es-tu vaincu ? »

L'Upfaroca ne pouvait répondre ; il haletait. Le silence régnait dans l'assemblée ; seul, Frank fit retentir un joyeux *hourrah* ; Shatterhand, du geste, lui imposa silence :

« Frappe ! balbutia enfin *Les Cent Tonnerres*, en ouvrant les yeux pour les refermer aussitôt.

Mais Winnetou lui dit avec bonté ; « Lève-toi ; je t'ai promis la vie, je tiendrai ma parole ! »

« Je ne puis plus vivre, je suis vaincu ! » *Oiht-e-keh-fa-wakon* s'avança alors, criant avec fureur !

« Lève-toi, on te fait grâce, ton scalpe ne vaut rien ; tu t'es conduit comme un enfant. Heureusement, je suis là, pour réparer ta faute, je vaincrai les deux ennemis ; toi, tu iras demeurer chez les coyotes ; l'entrée du wigwam te demeure interdite ! » *Makin-oh-Punkreh* voulut ressaisir son couteau, mais il s'arrêta soudain !

« Le Grand-Esprit m'a refusé la victoire, soupira-t-il, mais je n'irai pas chez les coyotes ; mon couteau me reste ; seulement, je veux voir si tu seras plus heureux que moi. »

Il se retira lentement et s'assit sur l'herbe, tandis que son chef et Shatterhand s'approchaient de l'arbre où on les lia. Shatterhand se refusa de consulter le sort :

« Je te laisse la main droite, » dit-il à son adversaire.

« Tu tiens à mourir tout de suite ? »

« Non, mais ton bras gauche a été blessé ; je ne veux avoir sur toi aucun avantage.

L'Indien, incapable de comprendre ce noble sentiment, répondit avec colère :

« C'est une offense. Les tiens diraient que ta complaisance m'a favorisé. Je réclame le sort. »

« Soit ! »

Le sort décida comme le souhaitait Shatterhand, l'Upfaroca fut attaché par la main gauche. Les deux adversaires purent bientôt se mesurer des yeux ; les muscles du géant ressortaient comme des cordes sur ses membres énormes ; Shatterhand semblait presque chétif auprès de lui.

Le chasseur, néanmoins, avait l'air fort calme !

« Commence ! » dit l'Upfaroca.

Shatterhand sourit, il enfonça son couteau dans le tronc du tilleul et répondit :

« J'abandonne cette arme ; tu vas voir que je saurai m'en passer ! »

Il leva le bras et s'élança sur son adversaire ; ce dernier se jeta en avant pour riposter ; mais Shatterhand se l'étirant en arrière, le coup manqua. L'Européen, d'un mouvement brusque, asséna alors un vigoureux coup de poing sur la tempe de son ennemi ; le colosse tournoya un instant, puis s'affaissa :

« Quel est le vainqueur ? » demanda tranquillement Shatterhand aux assistants.

Les Upfarocas, consternés, répondirent par des cris de douleur ; les autres saluèrent leur

champion avec des bravos répétés.

Les Upfarocas, liés par leur serment, ne cherchèrent même pas à s'échapper ; ils se résignaient à la mort qui semblait les attendre.

Shatterhand retira son couteau de l'arbre, puis coupa les liens du vaincu. Indiens et blancs s'approchèrent pour lui serrer la main, après quoi chacun reprit ses armes ; mais les Upfarocas ne bougeaient pas ; celui d'entre eux qui gardait les fusils et qui eût pu facilement se sauver, vint même rejoindre ses compagnons. Tous faisaient preuve d'une même résignation passive.

En rouvrant les yeux, leur chef jeta sur son vainqueur son regard de haine et d'effroi indicible.

« Le chef des Upfarocas a été vaincu ! murmura-t-il d'une voix rauque.

« N'as-tu pas mis dans les conditions de la lutte que le premier dont le corps toucherait la terre serait considéré comme vaincu ? » demanda Shatterhand.

« Point de blessures, pourtant ! balbutia l'Indien.

« Je ne me servais pas de mon couteau, tu l'as vu enfoncé dans l'arbre. »

« Ainsi, tu m'as terrassé avec ton poing ? »

« Oui, répondit Shatterhand en souriant ; j'espère que tu ne m'en voudras pas. Cela vaut mieux pour toi, qu'une blessure ! »

Mais l'Upfaroca n'avait pas le cœur à plaisanter ; il regarda les siens avec désespoir.

« J'aurais préféré la mort ! reprit-il. Le grand Esprit nous abandonne parce que nous avons perdu nos amulettes ! Les guerriers qu'on scalpe ne pénètrent jamais dans les prairies éternelles. Pourquoi avons-nous vu le jour ?

Le malheureux Peau-Rouge se dirigea tout chancelant, vers l'endroit où ses gens s'étaient assis, se plaça près d'eux, puis s'écria !

« Laissez-nous entonner le chant de mort avant de nous tuer ! »

« Écoute-moi d'abord, lui dit Shatterhand, et lui montrant *Les Cent Tonnerres !*

« Pardonnes-tu à celui-ci ? » demanda-t-il

« Oui, le grand Esprit nous a tous abandonnés parce que nos amulettes ne nous protègent plus ! »

« Vous en retrouverez de meilleures ! »

Tous le regardèrent avec surprise.

« Où donc ? demanda le chef, puisque nous allons mourir ! »

« Vous ne mourrez point ; les chrétiens ne tuent que pour se défendre. Levez-vous, prenez vos armes et vos chevaux, vous êtes libres ! »

Personne ne parut comprendre ces paroles.

« Tu cherches à masquer la figure de la mort, reprit le chef ; va donc ! nous ne, 1 a craignons pas ! »

« Je parle sérieusement. Entre les Upfarocas et les guerriers des Shoshones, la hache de guerre n'a pas été déterrée. »

« Nous vous aurions massacrés, cependant ! »

« N'importe ! *Kanteh-pehta*, le chef renommé des Upfarocas le grand féticheur est notre ami ; qu'il aille en paix avec ses hommes ! »

« Ouff, tu me connais ? » demande l'indien.

« La marque de ton oreille enlevée te trahit ; ton frère *Shunka-Shetscha* « *Le Grand Chien* », m'avait raconté cette particularité. »

« Tu connais mon frère ? »

« Oui, j'ai voyagé autrefois avec lui ».

« Quand ? où ? »

« Il y a plusieurs étés ; nous nous sommes séparés à la *montagne de la Tortue*.

L'Upfaroca se leva vivement ; ses traits changèrent d'expression, ses yeux, perdant leur regard morne et résigné, s'illuminèrent presque joyeusement :

« Mon oreille me trompe-t-elle, ou sont-ce tes paroles ? Si tu as dit la vérité, tu es donc *Non-*

pay-klama, que les blancs nomment Old Shatterhand ?

« Oui ! »

« En entendant prononcer ce nom, les autres guerriers s'étaient aussi levés ; ils regardaient avidement le vaillant chasseur.

« Si tu es cet homme célèbre, s'écria leur chef, le grand Esprit ne nous à pas abandonnés… Certes, tu dis la vérité, puisque tu m'as abattu avec ton poing ! I1 n'y a pas de honte à être vaincu par toi ! Je puis vivre sans que les *squaws* me montrent au doigt.

« Oui, et les *Makin oh-Punkreh* se consolera aussi, car il a été vaincu par Winnetou, le chef des Apaches. »

Les Upfarocas entourèrent alors Winnetou avec vénération ; celui-ci prenant la main des *Cent Tonnerres*, lui dit :

« Mon frère rouge a fumé le calumet de paix, car les guerriers des Upfarocas sont nos amis ! Hough ! »

Les Cent Tonnerres, tout joyeux murmura :

« La malédiction du mauvais Esprit s'est retirée de nous. Old Shatterhand et Winnetou sont les amis des hommes rouges ; ils ne nous prendront pas notre scalpe ! »

« Non, vous êtes libres, répéta Shatterhand, mais si vous voulez vous joindre à nous, vous retrouverez ceux qui vous ont dérobé vos amulettes.

« Ouff ! quels sont-ils ? »

« Une bande de Sioux Ogallalas qui se dirigent vers le Yellowostrom.

Cette nouvelle émut les Upfarocas ; leur chef s'écria d'un ton féroce !

« Les chiens d'Ogallalas sont dans ce canton ? »

« C'est leur chef *Hong-peh-te-keh, le Lourd Mocassin*, qui m'a blessé et m'a enlevé l'oreille et je n'ai pu m'en venger encore ! »

Vohkadeh qui suivait toute cette conversation, y prit aussi sa part :

« Tu te trouves sur son chemin, dit-il, car *Hong-peh-te-keh* commande la troupe d'Ogallalas que nous poursuivons ! »

« Loué soit le grand Esprit ! Mais es-tu mon frère, toi qui voulais combattre avec *Les Cent Tonnerres ?* »

« Je suis Vohkadeh, fils de Numankake ; j'ai été contraint de suivre les Ogallalas ; je les ai vus dérober les amulettes de mes frères. »

« Alors tu nous conduiras sur la trace des Sioux, nous vous accompagnerons tous ! Mes frères peuvent allumer le feu du conseil, mes guerriers sont prêts ! »

Amis et ennemis se réunirent aussitôt. Avec le nombre, augmentait aussi l'espoir de voir réussir une entreprise qui, d'abord, avait paru si difficile.

IV[39]

AU P'A WAKON TOUKA.

Le Sénat et la Chambre des représentants des États-Unis ont décidé que la portion de territoire située entre le Montana et le Wyoming, à la source du Yellowstrom, doit être considérée comme un parc abandonné au bon plaisir du public. Quiconque s'établit en cet endroit et s'en adjuge une portion de terrain, est traité comme violateur de la loi. Le parc reste soumis au contrôle du secrétaire de l'intérieur, qui a pour mission de faire respecter, ces dispositions légales et de veiller à la conservation de ce territoire commun.

C'est au congrès du 1er mars 1872 que les États-Unis offrirent, à tous les peuples de l'Union, ce cadeau dont on soupçonnait à peine la valeur. La contrée dont-il s'agit n'avait été fréquentée, pendant longtemps, que par des Indiens sauvages ou de rares trappeurs. Ce qu'on en racontait passait pour fantaisiste. On prétendait n'y avoir trouvé que d'immenses prairies, des montagnes brûlantes, des volcans lançant des métaux en fusion, des lacs, des fleuves olagineux, des pétrifications étranges où se conservent tout entiers, des corps d'hommes et d'animaux, remontant à une grande antiquité. Un professeur, Hayden[40], venait enfin d'explorer ce pays un peu plus sérieusement, et la description qu'il en faisait avait décidé le congrès à voter la loi dont nous parlons.

L'immense parc national a une surface de 9 500 kilomètres carrés, les fleuves : Yellowstrom, Gallatins, Madison et du Serpent le traversent ; il est accidenté par de hautes chaînes de montagnes. On y respire un air pur et fortifiant, quantité de sources chaudes et froides pourraient y rendre la santé aux malades, la vigueur aux membres infirmes.

Des glaciers, autrement vastes et curieux que ceux de l'Islande, étincellent sous les rayons du soleil et s'irisent des plus brillantes couleurs. Des ravins, comme on n'en rencontre dans aucune autre contrée du monde, semblent creusés exprès pour permettre de plonger le regard jusque dans les entrailles de la terre. Le terrain formé de petites ondulations, des trous profonds remplis de vase bouillante, qui ont leur flux et leur reflux, et qui parfois s'ouvrent soudain, sous les pas du voyageur, enfin une suite de curiosités étranges et vraiment merveilleuses, rendent l'exploration de ces contrées des plus intéressantes. On y compte environ deux mille sources. Ici, l'eau jaillit bouillante et impétueuse ; là, elle coule limpide et froide. On admire une fontaine naturelle, d'un aspect monumental, qui s'élève à mille pieds plus haut que le niveau du fleuve ; on y trouve mêlés aux simples cailloux du sol, des agates, des calcédoines, des opales, des pierreries de toutes sortes, d'une valeur incroyable.

Entre les montagnes *Rocheuses*, dorment des lacs magnifiques. Le plus grand et le plus beau est celui du *Yellowstrom*, qui avec le lac *Titikaka*, passe pour le plus vaste et le plus élevé du globe ; il se trouve situé à près de 8 000 pieds au-dessus du niveau de la mer. L'eau de ce lac, fort sulfureuse et dans laquelle vivent des truites gigantesques dont la chair est excellente, a un goût particulier très prononcé.

Les forêts qui entourent le lac, abondent en élans et en ours ; sur les rives, jaillissent des sources chaudes en grand nombre, la vapeur s'en échappe à gros flocons, obscurcit souvent l'air et

39 Note winnetou.fr : chapitre noté V dans le livre.

40 Note winnetou.fr : Le Dr. Ferdinand Vandeveer Hayden (1829 – 1887) était un géologue américain célèbre pour ses expéditions dans les Montagnes Rocheuses, à la fin du XIXe siècle.

siffle avec un bruit effroyable.

Une sorte d'anxiété saisit le voyageur, au milieu de cette nature mystérieuse ; il ne se sent pas en sûreté car des bruits souterrains se font entendre sans cesse autour de lui ; il peut à tout instant être précipité au fond d'un gouffre s'ouvrant sous ses pas ou projeté à d'effroyables distances, par l'éruption d'un volcan nouveau.

Au moment où nous reprenons notre récit, quelques feux sont allumés près de l'endroit où le fleuve Yellowstrom sort du lac qui lui donne naissance, sans doute en prévision de la nuit, car les préparatifs de la cuisine sont très simples en ce lieu tout rempli de petites sources chaudes. On pêche dans le fleuve des truites longues d'un mètre, on les plonge quelques instants dans la fontaine, les voilà cuites. Notre ami Frank avait tué, dans l'après-midi, un mouton sauvage qui devait relever le poisson ; une truite et le mouton convenablement dépecé venaient d'être mis tour à tour, dans une source grande comme une marmite, et l'eau retirée après la cuisson, constituait un excellent bouillon.

La petite troupe, commandée par Shatterhand, se croyait en vrai pays de cocagne ; elle avait longé les fleuves *Pélican* et *Yellowstrom*, et comptait, le lendemain matin, suivre le *Bridge-Creck*, pour atteindre, à l'ouest, le fleuve *Feuerloch*[41]. À cet endroit, se trouve le gouffre qui a reçu des Indiens, le nom de « *Bouche d'enfer* », et dans le voisinage duquel s'élevait la tombe des chefs, but de l'expédition.

Trois jours devaient encore s'écouler jusqu'à la pleine lune ; Old Shatterhand, persuadé que les Sioux Ogallalas ne pouvaient les avoir devancés, en fit la remarque dans le cours d'une conversation.

« Ils sont à peine aux chaînes du *Botteler*, disait-il, nous les précédons. Laissons brûler les feux jusqu'à ce que la lune reparaisse derrière la montagne ; nous n'avons rien à redouter. »

« Quel chemin conduit au *Botteler* ? » demanda Martin Baumann.

« Est-ce que vous désirez y aller, mon jeune ami ? » reprit Shatterhand.

Martin ne remarqua pas le regard inquisiteur que lui jeta Shatterhand, en faisant cette question ; pourtant, il répondit avec un certain embarras :

« Je vous le demande, parce que mon père a parcouru ces montagnes ; je sais, du reste, que cette route est très dangereuse. »

« Je ne soutiendrai pas le contraire ; il est vrai, qu'en certains endroits, la croûte terrestre est si mince qu'on risque de s'effondrer dès qu'on la foule. Des chaînes du *Botteler* à la vallée du fleuve, on ne marche que sur des volcans éteints. Après un trajet de quatre à cinq heures, on arrive à un passage souterrain, long d'un demi-mille et encaissé dans des parois de granit qui mesurent au moins 1000 pieds de haut. De là, il faut encore cinq heures pour atteindre une montagne dont le sommet forme deux murailles de roches parallèles, hautes de presque trois mille pieds. On la nomme : *la glissade du diable*. Un peu plus loin, on découvre l'embouchure du fleuve *Cardinel* ; puis on suit la montagne *Vashburn*[42] et la C*ascade Creck* qui aboutit au *Yellowstrom*. Là, se trouve le grand Cañon, la merveille des merveilles du parc national. »

« Vous le connaissez, sir ? » demanda Jemmy.

« Oui, il a une longueur de sept milles anglais sur une profondeur de mille pieds ; ses murailles sont absolument à pic ; on risque d'être pris de vertige quand, d'en haut, on ose regarder le fleuve, large de deux cents pieds, qui coule à la base, semblable à un mince filet d'eau. C'est ce filet qui, depuis des siècles, creuse ces roches gigantesques. Les vagues mugissent d'une manière effrayante entre ces blocs granitiques, mais leur fureur n'a jamais nui à personne, car personne ne s'est jamais risqué sur ses eaux ; on ne pourrait du reste, vivre un quart d'heure dans cet air raréfié. L'eau du fleuve, chaude et huileuse, a l'odeur et le goût du soufre et de l'alun ; sa puanteur est insupportable. En remontant le cañon, on arrive aux chutes souterraines du fleuve qui se précipite, d'une hauteur de quatre cents pieds, dans d'effrayantes profondeurs. D'ici là-bas, des hauteurs de la

41 Note winnetou.fr : il s'agit du fleuve « Firehole River ». « Feuerloch » veut dire « trou de feu »

42 Note winnetou.fr : il s'agit du mont « Washburn » qui se trouve au nord du Grand Cañon.

cascade jusqu'ici, le trajet à cheval, demande au moins neuf heures, cela fait, depuis le *Botteler*, deux bonnes journées de marche que nous avons en avance sur les Sioux. Ce compte n'est peut-être pas absolument exact, mais quelques heures de plus ou de moins, importent peu ; il nous suffit de savoir que nos ennemis ne peuvent pas encore nous joindre. »

« Où pensez-vous qu'ils fassent halte demain ? » demanda Martin.

« À la sortie du Cañon. Mais pourquoi vous informer de tous ces détails ?

« Je cherche à suivre mon père, par la pensée ; qui sait s'il vit encore ! »

« J'en suis persuadé. »

« Les Sioux l'ont tué, peut-être… »

« N'en croyez rien ; les Ogallalas tiennent à immoler des prisonniers sur la tombe de leurs chefs ; ils ne toucheront pas à un de leurs cheveux, avant d'être arrivés au but.

Après avoir ainsi parlé, Shatterhand s'enveloppa dans sa couverture et se coucha, comme s'il voulait dormir ; mais les paupières à demi-fermées, il observait Martin, qui causait à voix basse avec Jemmy et Frank.

Au bout de peu de temps, il vit Jemmy quitter sa place puis se diriger furtivement vers l'endroit où les chevaux pâturaient. Aussitôt Shatterhand le suivit sans bruit, Jemmy attachait son cheval à un piquet :

« Master Jemmy, demanda le chasseur apparaissant soudain, que faites-vous ? »

Au son de cette voix, Jemmy se retourna effrayé.

« Ah ! c'est vous, sir ? Je vous croyais endormi. »

« Et moi, jusqu'alors, je vous tenais pour un homme d'honneur ! »

« Est-ce que j'ai cessé de l'être ? »

« Je le crains. »

« Pourquoi ? »

« Parce que vous balbutiez, vous tremblez. »

« Vous venez de me faire peur, je l'avoue… la nuit, sans s'y attendre… On est tout surpris… »

« Vous êtes bien poltron, Jemmy, pour un trappeur. Enfin, pourquoi liez-vous votre cheval ? »

Jemmy cacha son embarras sous une feinte colère.

« Sir, je ne vous comprends pas ? N'ai-je pas le droit de faire de mon cheval ce qui me plaît ? »

« Certes ! mais non pas en cachette ! »

« Je n'agis pas en cachette. Je crains que ma bête s'égare, je l'attache ; ai-je tort ? »

Il fit quelques pas pour s'éloigner, Shatterhand, lui mettant la main sur l'épaule, l'arrêta :

« Écoutez-moi un moment, Master Jemmy, en vous avertissant, je vous donne une dernière preuve d'amitié. »

Jemmy se gratta l'oreille, sous son chapeau :

« Si un autre que vous me parlait ainsi, je saurais lui répondre de la belle façon, mais je ne veux point me fâcher, expliquez-vous, sir ? »

« Expliquez-moi vous-même, les complots mystérieux que vous faites avec le fils du chasseur d'ours ? »

Jemmy balbutia :

« Des complots, avec Martin, vous plaisantez, sir ! »

« Vous ne vous quittez guère et Martin se préoccupe beaucoup du sort de son père ; je tâche de le rassurer, car je crains, de sa part, quelque enfantillage dangereux. N'êtes-vous pas de mon avis ? »

« Peut-être. »

« Vous aurait-il confié ses appréhensions ? »

« Non. »

« Il vous témoigne pourtant plus de confiance qu'à moi ! »

« S'il se tait avec vous, je ne puis m'attendre à de grandes confidences ! »

« Vous ne répondez toujours point à ma question ! »

« Comment, sir ? »

« Martin semble, depuis hier, nous éviter Winnetou et moi, tandis qu'il ne bouge pas d'auprès de vous ; cela me paraît singulier. »

« Un caprice de jeune homme, sans doute, comment y attachez-vous quelque importance ? »

« Donc, Jemmy, vous ne vous êtes point entendu avec lui, pour entreprendre une expédition que nous ne saurions approuver ? »

« Permettez-moi, sir, de trouver votre interrogatoire assez indiscret ; quelles que soient mes intentions, je n'ai en aucune façon à les confesser, ni à vous, ni à personne ici ! »

« Soit, agissez comme bon vous semble ; s'il arrive un malheur je n'en serai pas responsable ! »

Shatterhand regagna le camp, d'un côté opposé ; il s'était animé dans la discussion avec Jemmy et tâchait de dominer son agitation, en marchant un peu.

Jemmy retourna sans se presser, près du feu ; il grommelait tout bas

« Allons, le malin a tout vu ! on ne saurait le mettre en défaut ! J'aurais mieux fait de ne pas me mêler de cette affaire. Ce petit Martin vous retourne le cœur… Après tout, qui sait si notre entreprise ne réussira point ? »

Au moment où Shatterhand avait quitté le campement, une conversation s'était engagée entre quelques membres de la belliqueuse caravane :

« Où va donc Shattherand ? » demandait Davy.

« Je l'ignore ! » répondit Martin.

« Il nous épie, je crois. »

« Comment pourrait-il avoir deviné nos projets ? »

« Vous êtes un peu imprudent, jeune homme ; vous n'avez cessé de bavarder avec Jemmy et, maintenant, voilà Shatterhand qui s'aperçoit que ce dernier se dirige vers son cheval. Il est fin… n'en doutez pas… Notre expédition me paraît compromise.

« Jamais je n'y renoncerai ! s'écria le jeune chasseur.

« Vous auriez tort, mon cher ! »

« Attendre encore trois jours, dans cette cruelle incertitude. Non, Davy, c'est impossible ! »

« Oh !... Shatterhand prétend être sûr que les prisonniers vivent encore ! »

« Il peut se tromper ! Hésiteriez-vous, Davy ? Faut-il vous rendre votre parole ? »

« Cela vaudrait mieux pour moi, peut-être. »

« Et moi, qui vous ai témoigné tant de confiance ! dit Martin avec un accent de reproche ; oubliez-vous donc que vous et Jemmy, êtes les premiers qui m'ayez offert votre concours ? »

« Vous êtes un enfant, est-il question de vous abandonner ? J'ai eu tort de vous suivre dans cette voie, mais ce qui est promis est promis ; à une condition pourtant. »

« Laquelle ? »

« Nous tâcherons d'épier seulement les Ogallalas et de nous assurer qu'ils ont encore votre père parmi eux ; nous ne les attaquerons pas. »

« C'est ainsi que je l'entends ! »

« Nous reviendrons au campement, nous joindre à nos compagnons. »

« Certainement ! Vous n'avez pas averti Frank ? »

« Non, il ne nous serait d'aucune utilité. »

« Vous vous trompez sur son compte ; malgré sa blague et sa marotte, c'est un fidèle et hardi compagnon ! »

« Peut-être, mais il n'a pas de chance ; ce qu'il entreprend ne réussit jamais ! »

« Il faut vous résigner à l'emmener avec nous, car je ne lui ferai pas le chagrin de partir seul. »

« Soit ! Et Vohkadeh, faut-il le prendre ? »

« Oui, il nous sera très utile et ne demande qu'à nous accompagner. »

« Alors tout est arrangé ; il reste maintenant à nous esquiver adroitement. Demain matin, tout

le monde va être fort inquiet sur notre compte, mais le nègre s'acquittera de la commission… Voilà Jemmy ! »

Ce dernier s'avançait en effet ; il vint s'asseoir auprès des deux interlocuteurs :

« Shatterhand aurait-il eu vent de la chose ? » lui demanda Davy.

« C'est certain, il m'a questionné comme un juge, » grommela Jemmy, de mauvaise humeur.

« Tu n'as pourtant rien avoué ? »

« Sans doute, mais cela était difficile ; j'ai pris ma grosse voix, il a paru mécontent et s'est éloigné sans mot dire. »

« A-t-il vu que tu attachais les chevaux ? »

« Je n'avais heureusement, eu le temps que d'attacher le mien. À présent, taisons-nous. Quand la lune sera levée, on éteindra les feux ; nous nous coucherons derrière les arbres ; leur ombre ne permettra pas de distinguer nos mouvements. »

« Ensuite la lune nous éclairera, grâce à Dieu ! »

« La route est facile ; on suit le cours du fleuve en amont. Je suis fâché d'être obligé de tromper nos compagnons, mais nous ne leur faisons pas de tort. Depuis que nous avons rencontré Winnetou et Old Shatterhand, ils se sont arrogé le commandement ; il ne sera pas mauvais de leur montrer que nous savons agir sans eux. Allons, reposons-nous jusqu'à l'heure favorable ! »

On éteignit les feux ; les conversations cessèrent ; Shatterhand, à son retour, s'était couché dans l'herbe près de Winnetou. Le silence général n'était interrompu que par le sifflement aigu des vapeurs s'échappant des sources chaudes.

Une heure s'écoula, puis un léger mouvement s'opéra sous les arbres où s'étaient groupés Frank, Jemmy, Davy, Martin et Vohkadeh.

« Mes frères peuvent me suivre, murmura le jeune Indien, il est temps ! Tous saisirent leurs armes et réunirent les choses nécessaires au voyage ; après quoi, ils se glissèrent avec précaution, entre les arbres, pour détacher les chevaux. Jemmy trouva le sien sans peine, les autres durent chercher un peu les leurs, mais l'œil perçant de Vohkadeh les eut bientôt distingués dans la masse.

Ces diverses allées et venues ne purent avoir lieu sans quelque bruit, aussi les cinq fugitifs, une fois prêts, s'arrêtèrent-ils un instant, afin d'écouter si on les suivait ; tout leur paraissant calme et endormi, ils se mirent en route : Malheureusement, pour sortir du camp, il fallait passer devant une des sentinelles préposées à la garde, à cause des animaux féroces qui se rencontrent si souvent dans cette contrée. Cette sentinelle était un Shoshone ; il entendit les pas des chevaux ; mais, pensant bien que des amis pouvaient seuls venir du côté du campement, il ne donna pas l'alarme ; il se contenta de demander à la petite troupe, le motif de cette chevauchée presque nocturne :

« Me reconnais-tu » ? répondit Jemmy, se faisant voir en face.

« Oui, mon frère blanc se nomme Jemmy. »

« Tout bas ! pour ne pas réveiller ceux qui dorment. Old Shatterhand nous envoie en exploration, laisse nous passer. »

« Mes frères blancs sont nos amis ; qu'ils passent ! »

Quand les fugitifs furent assez éloignés pour qu'on ne puisse plus les entendre, ils montèrent en selle, puis contournèrent le lac, afin d'atteindre les rives du Yellowstrom et se dirigèrent ensuite, vers le nord.

Au point du jour Old Shatterhand remarqua, le premier, l'absence de Martin ; ses soupçons s'étaient confirmés ; il chercha Jemmy et constata bientôt son absence avec celle de Davy, de Frank, de Vohkadeh ; leurs chevaux avaient disparu comme eux.

Le Shoshone, qui revenait de sa garde, raconta alors, ce que lui avait dit Jemmy. Winnetou, si perspicace d'ordinaire, cherchait en vain le motif qui décidait ces hommes à s'éloigner si secrètement.

« Ils sont allés au-devant des Ogallalas, » lui dit Shatterhand.

« La folie a saisi tes frères ! s'écria le sauvage ; non seulement ils n'échapperont pas aux dangers qui les menacent, mais ils vont trahir notre présence et tout perdre ! Que veulent-ils

faire ? »

« Ils cherchent à s'assurer plus vite, de ce qu'est devenu le chasseur d'ours. »

« S'il est mort, lui rendront-ils la vie ? S'il vit, ils lui porteront malheur ! Winnetou pardonnerait cette faute aux jeunes gens, mais les deux vieux chasseurs blancs méritent le fouet ! »

Bob, le nègre, s'avançait d'un air gauche ; la mauvaise odeur qu'il répandait, persistait toujours et il se tenait le plus souvent à l'écart. Il n'était vêtu que de la vieille couverture donnée par Davy et se servait la nuit, de la peau de l'ours tué par Martin :

« Massa Shatterhand chercher Massa Martin ? » demanda-t-il de son air le plus niais.

« Oui, sais-tu où il est ? »

« Oh, Massa Bob très bien savoir. »

« Parle, alors. »

« Lui être parti chez les Sioux Ogallalas pour voir Massa Baumann. Massa Martin avoir tout dit à Bob, pour Bob répéter à Massa Shatterhand.

« Et quand doivent-ils revenir ? »

« Aussitôt avoir vu Massa Baumann, revenir par le fleuve *Firebole*.

« C'est bien ! Ton bon Massa Martin a fait une sottise dont il pâtira peut-être, le premier. »

« Oh ! Bob courir après jeune maître ! »

Le nègre voulait monter à cheval, Shatterhand l'arrêta :

« Je sais que tu aimes ton maître, reprit-il ; tu le retrouveras bientôt, car nous allons le rejoindre ; suis-nous, et ne t'agite pas inutilement. »

Shatterhand appela Winnetou, ainsi que les chefs indiens, et leur dit :

« Mes frères m'attendront à la *Bouche du diable*. Pour moi, je pars immédiatement, accompagné de quinze guerriers des Upfarocas, de leur chef, de quinze Shoshones et de Moh-aw, à la recherche de ces cinq enragés pour leur porter secours, s'il en est besoin. Quand vous rejoindrons-nous ? Je l'ignore !

Je ne puis non plus préciser de quel côté nous arriverons à la *Bouche du diable* ; vous enverrez des éclaireurs des deux côtés. Les Sioux vont peut-être maintenant, nous devancer… Imprudents, va ! »

Quelques minutes plus tard, Shatterhand et les compagnons qu'il s'était choisis, galopaient dans la direction suivie, la veille au soir, par les cinq fugitifs. Où et comment pourraient-ils les retrouver ? Ils se le demandaient avec anxiété !

La petite troupe de Martin avait naturellement de l'avance sur eux ; moins, pourtant, qu'on eut pu le croire, car leur chevauchée de nuit avait dû être assez lente. Davy et Jemmy semblaient pleins d'espoir ; ils ne connaissaient pas la contrée, mais la vie aventureuse leur plaisait, et d'ailleurs, ils éprouvaient une indicible satisfaction en se sentant redevenir leurs propres maîtres… Quoique assez peu sensibles à la belle nature, ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer le magnifique paysage qui se déroulait devant eux.

La vallée du fleuve, large d'abord, offrait, des deux côtés, la plus riche variété d'aspects ; tantôt des pentes douces et gracieuses, tantôt des montagnes si élevées qu'elles semblaient toucher le ciel.

La cuvette de cette plaine, s'est formée, il y a des siècles, sur l'emplacement d'un ancien lac de plusieurs mille kilomètres carrés. À une époque reculée, commença, sous ses eaux, un puissant travail volcanique qui souleva le terrain, le fendit et fit couler la lave brûlante, laquelle, au contact de l'eau froide se congela et devint basalte. D'énormes cratères s'ouvrirent alors ; ils projetèrent des roches en ébullition ; elles s'unirent à des minéraux bouillants et constituèrent le sol, d'où jaillirent de nombreuses sources minérales et chaudes, qui séjournèrent entre les creux formés par les roches. À une époque plus récente, des gaz souterrains soulevèrent, avec une force incalculable, le fond de l'ancien lac ; les eaux s'écoulèrent dans de larges cavités ; les terres et les pierres furent projetées au loin. Des successions de froid et de chaud, des tempêtes et des pluies, achevèrent de bouleverser tout ce qui n'offrait pas une puissante résistance ; les blocs de lave, solidement coulés, restèrent

seuls, après tous ces cataclysmes.

L'eau se creusa un lit profond de mille pieds, détruisant, sur sa route, tous les obstacles ; elle usa les rochers et traça ainsi, le grand Cañon, puis se précipita par ces cascades magnifiques que l'on admire au parc national. On n'y admire pas moins, ces parois merveilleuses, découpées comme de l'architecture gothique, affectant les formes les plus étranges, fournissant des motifs à toutes les fantaisies de l'imagination. Tantôt, le voyageur croit voir la flèche d'une cathédrale, tantôt les ruines d'un vieux donjon. Il compte les fenêtres ogivales, il reconnaît la tour de la vigie ; il jurerait qu'un reste de pont-levis se dresse au-dessus de l'abîme. Plus loin, il aperçoit un svelte minaret oriental. En face, c'est un vaste amphithéâtre romain que peuplent ses souvenirs : voilà les martyrs et les lions… Saluons le courage chrétien !...

Une page de chinoiseries succède à la pieuse image… Maintenant, c'est un sphinx égyptien, haut de cent pieds, un animal fantastique, digne d'illustrer les contes indiens… Enfin voici une statue pareille à une idole, à un énorme Bouddha ; des géants antédiluviens l'ont peut-être taillée ? Illusions colossales ou charmantes, les éruptions volcaniques ont seules soulevé ces masses, que l'eau a façonnées et sculptées. Ah ! que l'homme se sent petit et faible devant ces jeux admirables de la nature !

Ainsi pensaient, plus ou moins confusément, Jemmy, Davy et Martin, en longeant le fleuve, et ils ne pouvaient taire leurs impressions ; Vohkadeh seul, restait silencieux. Frank profita de la circonstance, cela ne pouvait manquer, pour se lancer dans des dissertations savantes, mais Jemmy lui répondait à peine. Le petit homme, furieux, s'écria :

« À quoi sert-il de voir belles choses, si on ne sait pas les comprendre ? Comme l'a dit un poète : A quoi sert la muscade à la vache ? Je garde ma muscade, mon sel, mon poivre, tout pour moi ! »

« Vous faites bien ! interrompit Jemmy, laissez-nous contempler en paix ces belles choses ! »

À l'endroit où le fleuve fait un large coude, en se dirigeant vers l'ouest, de nombreuses sources chaudes se réunissent et forment une sorte de petit torrent, qui roulant entre des rochers énormes, se jette dans le Yellowstrom ; les cinq voyageurs durent tourner à gauche et longer la rive de ce courant. Toute végétation avait disparu ; on ne rencontrait plus ni arbres, ni buissons, sans doute à cause de la chaleur des eaux de ce fleuve, dont l'aspect et l'odeur rappellent les œufs pourris.

Après une heure de marche pénible, dans cette aride contrée, les voyageurs atteignirent les hauteurs, où ils retrouvèrent, avec plaisir, la verdure et de l'eau fraîche.

Vers midi, ils avaient fait, à peu près, la moitié du chemin.

Nos gens aperçurent alors, de loin, une grande maison, une sorte de villa italienne, entourée d'un jardin fermé par de hautes murailles ; ils s'arrêtèrent étonnés :

« Une habitation sur le Yellowstrom ! Ce n'est pas possible ! » s'écria Jemmy.

« Pourquoi pas » ? répondit Frank. On a peut-être érigé ici, un hospice, comme le Saint-Bernard ! Avançons, je crois apercevoir quelqu'un devant la porte ! »

« Je l'ai cru aussi, mais je ne vois plus personne, peut-être est-on rentré à l'ombre ! »

Ils s'approchèrent du bâtiment, et reconnurent, avec surprise, qu'il n'était pas construit de main d'homme ; c'était encore un jeu de cette bizarre nature. Les murs se composaient de masses de pierres superposées par couches et pittoresquement déchiquetées. Au milieu d'une espèce de cour s'élançait un beau jet d'eau, limpide et froid, qu'on apercevait par une large baie figurant une porte.

C'est merveilleux ! avoua Jemmy. Cet endroit me semble on ne peut plus favorable pour y déjeuner. Entrons-y ! »

« Avec plaisir, répondit Frank ; mais qui sait si quelque mauvais drôle ne se cache pas par là ? »

« Peuh ! personne n'habite ces lieux, puisque ce n'est pas une maison ; je vais m'en assurer d'ailleurs ! »

Il se dirigea vers la porte d'entrée, le fusil à la main, regarda dans la cour, puis se retourna, en

criant.

« Approchez, il n'y a âme qui vive ! »

« Je l'espère ! » pensa Frank.

Davy, Martin et Frank se rendirent à l'invitation de Jemmy ; quant à Vohkadeh il attendit prudemment.

« Pourquoi mon frère rouge ne vient-il pas ? » demanda le fils du chasseur d'ours.

L'Indien aspira l'air, réfléchit, aspira encore et répondit :

« Mes frères ne sentent pas l'odeur du cheval ? »

« C'est possible, nos chevaux sentent toujours quelque chose ; mais il n'y a nulle part traces d'hommes ou d'animaux. »

« Le sol est rocailleux ; que mes frères prennent garde ! »

« Que craignez-vous ? Dépêchons-nous ; nous entrons sans vous attendre ! décida Jemmy. »

Les autres emboîtaient déjà le pas derrière lui ; mais à peine furent-ils entrés que des cris retentirent, si formidables, qu'ils semblaient faire trembler la terre. Un grand nombre d'indiens, armés jusqu'aux dents, entourèrent les quatre Européens. Le chef des Peaux-Rouges adressa aux blancs, la parole en anglais :

« Rendez-vous ! ou bien nous vous scalpons ! »

Les Indiens étaient au moins cinquante, nos gens jugèrent la résistance inutile :

« Tonnerre et foudre ! pensa Jemmy ; nous nous sommes jetés dans leur souricière ! Ce sont des Sioux ! Sans doute ceux que nous cherchions. Si nous pouvions obtenir quelque chose par la ruse ? »

Et s'adressant au chef, il lui dit, aussi en anglais : « Pourquoi nous attaqueriez-vous ? Que nous avons-vous fait ? Nous sommes amis des Indiens ! »

« La hache de guerre des Sioux Ogallalas est déterrée contre les visages pâles, répondit le chef. Descendez de cheval et déposez vos armes, hâtez-vous ! »

Cinquante paires d'yeux se braquèrent sur les blancs et cinquante mains saisirent des couteaux. Le grand Davy descendit docilement de son mulet :

« Faites ce qu'ils exigent, dit-il à ses compagnons ; nous gagnerons du temps ; les nôtres essayeront certainement de nous délivrer. »

Les blancs obéirent. Tout en rendant ses armes, Franck heurta Jemmy du coude, et grommela :

« Sans vous, nous ne serions pas entrés dans ce repaire ! »

Il fut interrompu par un Indien, qui le menaçait de son couteau et lui intima silence avec brutalité.

Franck plaça aussitôt sa main devant sa bouche pour montrer qu'il se tairait ; le grand couteau du Peau-Rouge le faisait frémir.

Nous l'avons dit, Vohkadeh n'avait pas suivi ses compagnons ; aux cris poussés par les assaillants, il s'empressa de cacher son cheval derrière une roche, puis il se coucha à terre de façon à pouvoir regarder dans l'intérieur de l'enceinte sans être remarqué. Ce qu'il aperçut le frappa de stupeur ; il reconnut *Hong-pe-te-ké*, le *Lourd Mocassin*, chef des Sioux Ogallalas ainsi que les cinquante-six Ogallalas, dont il s'était séparé, quelques jours auparavant. Les blancs, tombés entre leurs mains, étaient infailliblement perdus, s'il ne trouvait moyen de les sauver.

Que faire ! Retourner au lac et avertir Old Shatterhand, demanderait bien du temps… Il lui vint une inspiration soudaine, celle d'essayer de donner le change aux Ogallalas ; les quatre blancs comprendraient son intention et ne le trahiraient pas… L'entreprise était téméraire, mais le brave Indien n'hésita point ; il remonta à cheval et entra dans la cour, de l'air le plus innocent du monde.

Les quatre prisonniers étaient déjà garrottés, Vohkadeh s'élança vers eux, puis arrêta sa monture :

« Ouf ! s'écria-t-il, depuis quand les Sioux Ogallalas enchaînent-ils leurs meilleurs amis ? Ces visages pâles sont les frères de Vohkadeh ! »

Cette apparition soudaine excita l'étonnement général.

Le chef fronça les sourcils ; enveloppant le jeune Indien d'un regard inquisiteur, il répondit :

« Depuis quand les chiens blancs sont-ils les frères des Ogallalas ? »

« Depuis qu'ils ont sauvé la vie de Vohkadeh ! »

Le regard du chef sembla plonger au fond des yeux du jeune homme :

« D'où vient Vohkadeh ? Demanda l'Ogallala ; pourquoi ne nous a-t-il pas rendu compte de sa mission près des Shoshones ? »

« Parce qu'il avait été fait prisonnier par les chiens de Shoshones. Ces quatre visages pâles ont combattu pour lui et l'ont délivré ; ils l'ont accompagné par le chemin le plus rapide. »

Un sourire ironique plissa les lèvres du chef :

« Descends de cheval et rejoins tes frères blancs, dit-il ; nous ne te séparerons pas de tes sauveurs ! »

Vohkadeh affecta une profonde surprise :

« Vohkadeh prisonnier de sa propre tribu ? Qui a donné au *Lourd Mocassin*, le droit de condamner un guerrier de sa nation ? »

« Le *Lourd Mocassin* agit comme il l'entend ! »

Vohkadeh prit les rênes de son cheval, l'éperonna, et lui fit exécuter un rapide mouvement circulaire qui obligea les Ogallalas à reculer, presque instinctivement. Puis, rejetant les rênes sur le cou du cheval, il saisit son fusil, et prêt à faire feu, cria :

« Le chef des Sioux Ogallalas peut-il donc faire tout ce qu'il veut ? N'y a-t-il plus de vieillards pour tenir conseil dans la tribu ? Vohkadeh est jeune, mais il compte parmi les siens, des guerriers braves et renommés ; il a tué le buffle blanc, il porte la plume d'aigle ; il n'est point esclave, on ne le fera prisonnier que par la violence ! »

Ces fières paroles produisirent un certain effet. Les chefs indiens n'exercent pas un pouvoir despotique ; on les choisit entre les guerriers réputés par leur bravoure, leur prudence ou quelqu'autre qualité qui les distingue de la masse ; ils sont élus pour diriger les opérations de guerre, mais ils ne peuvent commander arbitrairement et sans l'avis des anciens ; leur autorité dépend surtout, du plus ou moins de prestige qu'ils exercent sur leurs hommes. Le *Lourd Mocassin*, qui tenait son nom des larges empreintes laissées par ses grands pieds, était connu pour son entêtement et sa dureté ; il avait rendu de grands services à sa tribu, mais sa hauteur lui aliénait beaucoup des siens ; il comptait un nombre presque égal d'ennemis et de partisans. Le discours de Vohkadeh fit éclater cette division ; des murmures s'élevèrent. Sur un signe du chef, les fidèles de celui-ci entourèrent le jeune Indien.

« Les Sioux Ogallalas sont des hommes libres, reprit le *Lourd Mocassin* avec une fureur contenue, Vohkadeh a raison, mais le traître doit être puni partout ! »

« Suis-je un traître ? » interrompit Vohkadeh.

« Oui, tu es un traître, tu t'es échappé pour nous trahir ; tu ne pourrais prouver le contraire. »

« Je le prouverai devant l'assemblée de ces guerriers ! J'y paraîtrai comme un homme libre, les armes à la main, pour me défendre ; et si je démontre que le *Lourd Mocassin* m'a offensé sans motif ; il combattra avec moi ! »

« Un traître ne peut garder ses armes ; qu'on les enlève aux mains de cet indigne guerrier ! »

« Ouff ! venez les prendre ! »

Le jeune Indien interrogeait du regard le groupe des guerriers ; plusieurs visages lui semblaient sympathiques, mais les principaux chefs demeuraient impassibles :

« Personne ne te les prendra, répondit le *Lourd Mocassin*, dépose les toi-même ou je te vise à la tempe ! »

« Vohkadeh a deux balles dans son fusil ! »

« Vohkadeh n'avait pas de fusil quand il nous a quittés ; les visages pâles ont armé le traître ! Vohkadeh est un Mandane ; il n'est pas né dans les wigwams des Sioux. Qui, parmi ces braves guerriers, parlera pour lui ? reprit le chef. Et comme personne ne s'avançait, il continua d'un air de triomphe :

« Pas un guerrier ne veut défendre le traître ! Descends de cheval et rends tes armes, tu répondras devant le conseil. Plus tu résistes, plus ta faute devient claire aux yeux de tes frères ! »

Le jeune Indien ne pouvait lutter plus longtemps ; il descendit de cheval et déposa ses armes aux pieds du *Lourd Mocassin*. Celui-ci donna des ordres à voix basse, et quelques hommes apportèrent des cordes pour lier le prisonnier :

« Ouff ! s'écria celui-ci, Vohkadeh ne se laissera pas lier ! »

« Vohkadeh va se taire ! cria le chef d'une voix tonnante, qu'on l'attache solidement, et qu'il ne puisse se concerter avec les visages pâles ! »

Vohkadeh dut se résigner à son sort ; on lui garrotta étroitement les mains et les pieds, puis on le déposa à l'angle d'une roche, deux Sioux furent chargés de le garder.

Un vieux guerrier, s'adressant alors au chef, lui dit :

« Beaucoup plus d'hivers ont passé sur ma tête que sur la tienne, aussi ne t'offense pas, si je te demande ce qui te fait croire à la trahison du jeune guerrier ? »

Je te répondrai, parce que tu es le plus ancien de la tribu. N'as-tu pas vu combien le plus jeune de ces faces pâles ressemble au chasseur d'ours ? Ne comprends-tu pas… »

« La sagesse du chef n'éclaire point mon œil… » « Eh bien, écoute… »

Le *Lourd Mocassin* s'approcha des prisonniers, témoins désespérés des inutiles efforts du jeune Indien pour les sauver. Adoucissant sa voix, le chef Ogallalas leur tint à peu près ce langage :

« Vohkadeh, avant de nous quitter, nous avait donné quelques motifs de soupçons, c'est pourquoi on vient de le garrotter ; s'il était prouvé qu'il n'ait pas communiqué avec les blancs à cette époque, on le mettrait en liberté. Que les visages pâles nous fassent connaître leurs noms ? »

« Faut-il répondre ? » demanda Davy.

« Oui, répondit Jemmy ; il vaut mieux se montrer braves… : Master *Lourd Mocassin*, je me nomme Jemmy et ce grand guerrier est Davy ; ne connaît-on pas ces deux noms-là, par ici ? »

« Ouff ! s'écrièrent quelques Indiens.

Mais le chef leur jeta un regard mécontent. Surpris lui-même, de cette rencontre avec des chasseurs fort renommés dans le pays, il affectait néanmoins une grande impassibilité et reprit froidement :

« Le *Lourd Mocassin* ne connaît pas vos noms. Qui sont ces deux autres hommes ? »

« Taisez-vous, pour l'amour de Dieu ! » murmura Davy

« Pourquoi ce visage pâle parle-t-il entre ses dents ? demanda le chef d'un ton rude ; qu'il me réponde seulement. »

Jemmy dut se résigner à mentir ; il balbutia le premier nom qui lui vint à l'esprit, et donna Martin pour le fils de Frank.

Le chef les enveloppa tous deux d'un regard défiant. Un sourire moqueur passa sur ses traits, cependant il reprit d'un air toujours impassible :

« Que les visages pâles me suivent ! »

Il les précéda vers la partie intérieure du singulier palais.

Cette sorte d'édifice naturel était, comme nous l'avons vu, composé d'un grand nombre de rochers, formant une longue cour, entourée de hautes murailles, et divisée en plusieurs sections. Celle de derrière, la plus grande, se trouvait comprise entre quatre pans de roches, elle renfermait les chevaux des Ogallalas. À l'un des angles, six hommes blancs étaient couchés, les pieds et les mains liés, les vêtements en lambeaux ; leur état semblait pitoyable.

Leurs membres, blessés par les liens, étaient tuméfiés et sanglants ; leurs visages couverts de crasse, leurs barbes incultes, leur physionomie morne, avaient quelque chose d'effrayant. Leurs yeux, renfoncés dans l'orbite, attestaient la faim, la soif, et les autres tourments endurés.

C'est près d'eux, que le chef conduisit ses nouveaux prisonniers.

Tout en les suivant, Martin murmura à l'oreille de Jemmy :

« Peut-être allons-nous rejoindre mon père ? »

« C'est possible, mais, en ce cas, ne nous trahissez point ! »

« Les visages pâles vont être réunis à leurs frères, dit *Lourd Mocassin* ; qu'ils leur parlent et nous les fassent connaître, car nous ignorons encore leurs noms. »

On s'arrêta près du groupe des malheureux prisonniers. Jemmy, sachant que le chasseur d'ours était d'origine allemande, et que le Sioux ne pourrait comprendre un mot de cette langue, s'approcha du captif qu'il crut devoir être le père de Martin, et lui dit rapidement :

« Vous êtes Master Baumann ; au nom du Ciel, pas un geste, pas un cri, feignez de ne pas reconnaître votre fils ! Il est derrière moi. En essayant de vous sauver, nous sommes tombés nous-mêmes entre les mains des Indiens. Cependant, ayez bon espoir ; les Sioux savent-ils votre nom ?

Baumann ne répondit pas, tant était grand le saisissement qu'il éprouvait à la vue de son fils.

Après un moment de silence il balbutia, non sans peine :

« O Dieu, soyez béni ! Et vous aussi, vous qui accompagnez mon fils ! Les Sioux, malheureusement, nous connaissent tous ! »

« Nous allons partager votre sort, nous causerons tout à l'heure, courage ! »

Quoique le chef ne pût rien comprendre à cette conversation, il était tout oreilles. Il semblait vouloir deviner, au ton des paroles prononcées, leur signification. Son regard inquisiteur allait de Baumann à son fils, sans lui rien apprendre. Martin sut conserver assez d'empire sur lui-même, pour affecter un visage indifférent, même en face de son père, qu'il retrouvait dans un si pitoyable état.

Quant à Frank, il faillit se trahir ; son premier mouvement, en revoyant son infortuné patron, fut de s'élancer pour le prendre dans ses bras, mais le grand Davy l'avertit à temps, en lui jetant un regard courroucé. Quoique très vite réprimé, le geste ne put échapper à l'attention du chef qui, s'adressant à Jemmy, lui demanda :

« Comment s'appellent ces blancs ? »

« Tu le sais aussi bien que moi ! »

« Les blancs sont souvent menteurs ! reprit le chef sentencieusement. Vous voilà réunis à vos frères ; vous serez tous bien gardés. »

Quelques Ogallalas reçurent l'ordre de fouiller les poches des prisonniers, puis de les enchaîner.

Grâce à Dieu, ils ne prennent pas nos habits ! » murmura Jemmy.

L'opération terminée, le chef s'éloigna, laissant les visages pâles sous la surveillance de quelques hommes.

Les prisonniers purent alors causer à voix basse. Martin avait réussi à se glisser près de son père ; on devine bien de quelle nature fut leur entretien.

Au bout d'une demi-heure environ, un Sioux se présenta, il enleva les liens à un des compagnons du chasseur d'ours, et lui ordonna de le suivre. L'homme, engourdi par l'immobilité, pouvait à peine, mettre un pied l'un devant l'autre, le Peau-Rouge l'entraîna vivement.

« Que lui veut-on ? » murmura Baumann avec inquiétude.

« On veut essayer de le faire parler sans doute… grommela Jemmy ; si au moins nous avions pu lui apprendre sa leçon ! Quand on le ramènera, il faudra s'assurer qu'il n'a pas été gagné, par les tortures ou les promesses, avant de rien dire dont il puisse tirer profit, pour dénoncer nos projets. »

Jemmy ne s'était pas trompé. L'homme fut conduit au chef, qui le reçut d'un air farouche. Le malheureux se ne tenait pas sur ses jambes ; on le fit asseoir par terre.

« Sais-tu quel est le sort qui t'attend ? » lui demanda le *Lourd Mocassin*.

« Oui, répondit le prisonnier d'une voix faible ; vous nous l'avez annoncé assez souvent. »

« Eh bien, dis-le. »

« La mort ! »

« Oui, la mort, précédée de cruels supplices… Vous serez immolés lentement sur la tombe des chefs. Que donnerais-tu pour avoir la vie sauve ? » Le blanc se tut.

« Tu ne voudrais pas sauver ta vie ? »

« Comment le pourrais-je ? balbutia le prisonnier, et que faudrait-il donner ? »

À la pensée d'une délivrance, le malheureux sentait renaître ses forces ; ses yeux brillaient

fiévreusement ; tout son corps se redressait :

« J'exigerai peu, poursuivit le *Lourd, Mocassin* ; réponds seulement, à mes questions ! »

« Parle ! s'écria le blanc tout joyeux.

« Et toi, réponds ; mais ne me trompe pas ; tu payerais chaque réponse par un supplice épouvantable. Connais-tu la maison du Tueur d'ours ? »

« Oui. »

« L'as-tu habitée ? »

« Oui, tous les cinq, nous avons passé plusieurs jours chez lui, avant d'entreprendre notre voyage dans la montagne. »

« Combien de blancs demeuraient dans cette maison ? »

« Lui, son fils et…

Le prisonnier s'arrêta, il lui vint enfin, à l'esprit, que ses paroles pouvaient gravement compromettre ses compagnons.

« Parle donc !... » ordonna le *Lourd Mocassin* avec irritation.

« Je cherche à deviner le but de ton interrogatoire ! »

« Chien ! cria le chef, sais-tu qui tu es ? Un insecte que je puis écraser à l'instant ! Change de ton, ou je fais déchiqueter ta chair par les couteaux de mes guerriers. Ce que tu refuseras de me dire, un autre me le dira. »

Le blanc se mit à trembler comme un chien menacé du fouet ; demi-mort de frayeur, il balbutia :

« Tu me promets la vie sauve et la liberté ? »

« Je te le jure, si tu dis la vérité. Réponds donc ; le chasseur d'ours a un fils ? »

« Oui, le jeune Martin. »

« Le jeune visage pâle qui s'est couché près du vieux chasseur ? »

« Oui. »

« Ouff ! Les yeux du *Lourd Mocassin* ne se trompent pas ! Connais-tu aussi les autres visages pâles ? »

« Seulement celui qui boite ; il habitait avec le chasseur d'ours et se nomme Frank. »

Le chef réfléchit un moment, puis il continua :

« Ce que tu dis est la vérité ? »

« Oui, je le jure ! »

« C'est bien, va ! »

Il fit signe à un Ogallalas, qui s'approcha, et saisit le blanc par le bras pour l'emmener ; mais, celui-ci, se tournant vers le chef :

« Tu m'as promis la liberté, » gémit-il.

Le visage du *Lourd Mocassin* eut un rictus atroce ; il s'écria :

« Tient-on parole à un chien ? Tu mourras comme les autres, car tu es… »

Il n'acheva pas ; son visage changea subitement d'expression.

« Reviens, dit-il ; réponds-moi encore… Les nouveaux prisonniers ont-ils appris quelque chose à leurs frères blancs ?

« Je n'en sais rien, ne comprenant pas la langue dont ils se sont servis. »

« Tu ne les as pas entendus parler de leur rencontre avec Vohkadeh ? »

« J'ignore qui est Vohkadeh. »

« Sais-tu s'ils voyageaient seuls dans cette contrée, ou s'ils ont d'autres compagnons ? »

« Je n'en sais rien. »

« Eh bien, voilà ce que tu dois m'apprendre. Retourne près d'eux, écoute, questionne ; quand tu m'auras tout dit, tu seras libre… Je te ferai venir ce soir, dès qu'on aura établi un campement. »

Un Indien reconduisit cet homme près de ses compagnons et le lia de nouveau. Tout le monde s'était tu en le voyant reparaître. Il réfléchit lui-même longtemps en silence ; il se défiait des promesses du chef, et, dans sa perplexité, il se détermina, après une lutte intérieure, assez violente, à

tout raconter.

« J'ai vu le chef indien, dit-il ; c'est un rusé sauvage ; il me promit la liberté, en échange d'une trahison… J'ai dû avouer déjà, que je vous connaissais ; maintenant, il me demande des renseignements sur nos nouveaux compagnons. »

« Pouvez-vous croire à ses promesses ? » demanda Jemmy.

« Non ! »

« Vous avez raison ; nous prévoyions ce qui est arrivé, et il était convenu que personne ne parlerait devant vous. Mais, puisque vous paraissez mieux comprendre vos intérêts et les nôtres, écoutez-moi. Lorsque le *Lourd Mocassin* vous interrogera ce soir, vous répondrez que nous avons sauvé l'Indien Vohkadeh, prisonnier chez les Shoshones, et que nous le reconduisions vers sa tribu. Vous direz encore, qu'il n'y a, en ce moment, dans la contrée, d'autres blancs que nous. Ne vous troublez pas, nous vous tirerons d'affaire, plus tôt que vous ne le pensez ! »

« Comment cela ? »

« Vous le saurez plus tard, si vous le méritez. »

Les prisonniers étaient garrottés tellement étroitement, qu'ils ne pouvaient remuer aucun de leurs membres qu'avec une difficulté extrême. Néanmoins Jemmy parvint à se rapprocher de Baumann, auquel il apprit ce qui était arrivé.

Pendant ce temps, le chef réunissait les guerriers les plus âgés et les plus braves, et faisait comparaître Vohkadeh. Les Sioux s'étaient rangés en demi-cercle, le *Lourd Mocassin* au milieu d'eux : Vohkadeh, gardé par deux hommes, fut placé en face de lui. Le jeune homme paraissait calme, presque souriant.

Le chef, après avoir jeté un regard inquisiteur sur l'assemblée, prit la parole, et s'adressant à l'Indien, lui dit :

« Vohkadeh va nous raconter ce qu'il a fait, depuis l'instant où il nous a quittés. »

Vohkadeh obéit. Il fit un récit très détaillé, suivant le goût des sauvages, affectant beaucoup de sincérité et de naïveté ; il remarqua, cependant qu'on doutait de ses paroles.

Lorsqu'il se fut tu, le chef lui demanda le nom des visages pâles. Vohkadeh désigna d'abord, Davy et Jemmy, dont il vanta la renommée.

« Et qui sont les deux autres ? » interrompit brusquement le *Lourd Mocassin*.

Vohkadeh avait préparé une réponse à cette question ; il nomma Frank, et Martin, son fils.

« Vohkadeh ne sait-il pas que le chasseur d'ours a un fils du même nom ? » reprit le chef.

« Vohkadeh l'ignore. »

« Il ignore aussi que le chasseur d'ours a, pour serviteur, une face pâle du nom de Frank ?

« Vohkadeh ne connaît pas les blancs dont on lui parle ! »

Le chef, furieux, s'écria d'une voix tonnante :

« Vohkadeh est un chien, un traître ! Pourquoi ment-il toujours ? Nous sommes informés de tout, nous connaissons Frank et Martin ; nous savons que Vohkadeh est allé les chercher, ainsi que d'autres blancs, pour délivrer leurs compagnons. Ce soir, le conseil décidera du sort d'un traître. Qu'on le lie, en attendant, et qu'on serre les liens, jusqu'à ce qu'ils pénètrent dans la chair ! »

Ces ordres furent exécutés ; puis, on attacha tous les prisonniers sur des chevaux, et l'on se mit en marche. Vohkadeh était gardé avec plus de précaution que les autres. Lorsqu'on attacha Dayy, celui-ci laissa échapper quelques plaintes. Jemmy, plus courageux, l'exhortait à la patience.

« Shatterhand ne nous abandonnera pas, répétait-il en allemand ; nos traces sont visibles, il les retrouvera. Regarde, j'ai enlevé un lambeau de ma pèlerine, et j'en ai déchiré la fourrure avec mes dents ; depuis que nous sommes en route, j'en jette les débris de temps en temps ; ils ne s'envoleront point, car l'air est très calme. Si Old Shatterhand arrive à l'endroit que nous venons de quitter, il reconnaîtra ces fragments. Ainsi, tranquillise-toi. »

Les Sioux ne longèrent pas le fleuve, ce qui, croyaient-ils, les auraient détournés de leur route ; ils se dirigèrent vers les montagnes de l'*Éléphant* et suivirent, en ligne droite, la longue chaîne qui sépare l'Océan Atlantique de l'Océan Pacifique.

Mais, revenons à nos autres personnages. Shatterhand et les Shoshones arrivèrent devant le singulier château que venaient de quitter les Sioux, quatre heures seulement après le départ de ceux-ci. Le brave chasseur marchait en avant, avec le fils du chef des Shoshones et le chef ou grand féticheur des Upfarocas. Ils examinaient avec soin le sol et reconnurent sans peine les traces des chevaux.

Quand Shatterhand aperçut la merveille naturelle que les blancs avaient prise pour un bâtiment, il dit au féticheur :

« Si je ne me trompe, voilà un rocher, qui ressemble extraordinairement à un château… Voyons un peu de près.... mais qu'est-ce que cela ? »

En poussant cette exclamation, Shatterhand était descendu de son cheval, pour examiner, plus à son aise, le sol rocailleux.

Il se trouvait juste à l'endroit d'où étaient partis les Sioux, emmenant leurs prisonniers :

« Une troupe nombreuse a piétiné ici, tout récemment, s'écria-t-il. Ce rocher me semble suspect… Partageons-nous pour le cerner…

Shatterhand remonta en selle, puis lança son cheval dans l'intérieur de la cour. À un signal convenu, les autres devaient le rejoindre.

Un assez long temps se passa avant qu'on le vît revenir ; il reparut en criant à ses compagnons :

« Ne perdons pas une minute, car les hommes blancs et Vohkadeh ont été faits prisonniers par les Sioux et emmenés, il y a environ une heure.

« Comment mon frère blanc le sait-il ? objecta le grand féticheur.

« L'un d'eux a semé des morceaux de vêtements ; je les reconnais… C'est un appel ! Nous les retrouverons ! »

Et Shatterhand montrait le petit morceau de fourrure qu'il venait de ramasser !

« Mon frère blanc veut poursuive les Ogallalas ? demandèrent les Indiens.

« Oui, à l'instant même ! »

« Winnetou attend ses frères près du fleuve Feuerloch.

« Nous l'y rejoindrons, mais il est à craindre que, d'ici là, les Sioux n'aient tué leurs prisonniers ! »

« Pas avant la pleine lune ! »

Le chasseur d'ours et ses compagnons seront immolés ce jour-là, mais les autres, Vohkadeh surtout, périront auparavant, je le crains ; voilà pourquoi, je voudrais poursuivre immédiatement les Sioux. Mon frère rouge s'y oppose-t-il ? »

« Non, répondit l'Indien, nous vous suivrons volontiers ! »

Old Shatterhand se remit à la tête de la petite troupe, tous continuèrent leur marche, assez lente du reste, le terrain pierreux étant très malaisé pour les chevaux. La piste se perdait aussi souvent ; les cailloux roulés, quelques empreintes sur une roche friable, c'était tout ce qu'on pouvait distinguer. On trouva encore, çà et là, des morceaux de la pèlerine de Jemmy, qui rassurèrent Shatterhand sur la direction prise.

Après une heure ou deux de marche, les cavaliers arrivèrent au pied de hautes montagnes, lesquelles tracent une sorte de séparation entre les eaux. De leur sommet, on peut voir, à droite, les courants se dirigeant tous vers le Yellowstrom, le Missouri et le Mississippi, pour former le golfe du Mexique ; tandis que, à gauche, les rivières et les torrents se rendent, dans le Snake, qui se jette dans l'Océan Pacifique.

La végétation, rare et pauvre jusque-là, devenait luxuriante, car des eaux, claires et fraîches, arrosaient le sol. Malheureusement, l'après-midi touchait à sa fin, et la nuit tombant avec rapidité, notre petite troupe dût faire halte. Shatterhand ordonna d'établir le campement, dont les apprêts s'opérèrent en silence. On n'alluma pas de feu ; on était sûr, d'après l'inspection des empreintes, que les Sioux n'avaient guère plus de deux milles d'avance ; il fallait agir prudemment. Aux premières lueurs de l'aurore, tout le monde fut debout ; on leva le camp, et on retrouva bientôt la

piste des Ogallalas, on en conclut que ces Indiens ne s'étaient pas reposés la veille, mais qu'ils se hâtaient d'arriver au *Feuerloch*.

Cette marche forcée ne laissa pas d'inquiéter Shatterhand ; néanmoins, on ne pouvait accélérer davantage le pas des chevaux, à cause de la nature du terrain. Les traces de l'ennemi, visibles tant qu'on traversait la prairie, devinrent très difficiles à suivre. On s'avança toujours en droite ligne, et Shatterhand reconnut bientôt, qu'il ne se trompait point, en supposant que les Sioux avaient pris cette direction. Vis-à-vis de lui, se dressait la montagne du volcan, derrière laquelle se trouvent les fameux bassins des glaciers, dont l'aspect est si imposant. En ce lieu une végétation abondante reparaît ; on rencontre même d'épaisses forêts de pins. Nos voyageurs arrivèrent près d'un étroit cours d'eau, sur les bords duquel se voyaient de nombreuses empreintes de sabots de cheval. Les Sioux y avaient sans doute, abreuvé leurs chevaux. Plus loin, les traces continuaient, jusque sur la montagne, d'une façon très apparente.

Le chemin à parcourir s'enfonçait sous l'ombrage de grands arbres ; ces sortes de routes sont périlleuses, car l'ennemi se cache aisément sous les branches touffues. Les Indiens Ogallalas pouvaient avoir eu cette idée, et, dans la crainte d'être poursuivis, ils avaient, peut-être, laissé un détachement comme arrière-garde ; c'est pourquoi Old Shatterhand envoya quelques Shoshones en éclaireurs, leur recommandant de retourner au galop vers le gros de la troupe, s'il y avait du danger. Cette précaution était, heureusement, inutile. La ruse de Jemmy réussissait.

On se souvient que tous les prisonniers, sauf Vohkadeh, avaient été laissés les uns près des autres, même pendant le trajet, de sorte qu'ils pouvaient communiquer entre eux ; le chef espérant apprendre ainsi, ce qu'il désirait savoir et permettre à celui, dont il avait cru faire son espion, de lui dénoncer les secrets des malheureux captifs.

Vers le soir, le fit venir le prisonnier, pour l'interroger. Le blanc eut soin de se conformer aux instructions de Jemmy ; il assura qu'excepté les quatre visages pâles, aucun Européen ne se trouvait dans les environs. Le chef, malgré sa finesse, se laissa tromper, il continua sa marche, en négligeant les mesures que la prudence semblait commander. Shatterhand et sa troupe purent donc avancer, sans rencontrer les Indiens.

La forêt était si épaisse qu'elle masquait absolument la vue. Nos cavaliers allaient presque à tâtons. Tout à coup ils entendirent un bruit étrange interrompu quelquefois, par une sorte de sifflement, semblable à celui produit par la vapeur s'échappant d'une locomotive.

« Qu'est-ce que cela ? » demanda Moh-aw, étonné. Sans doute un jet d'eau chaude, un *geyser*, » répondit Shatterhand.

Le sol qu'ils foulaient cédait, sous les pas, à certains endroits, rendant la marche des chevaux très difficile. Les cavaliers descendirent et prirent leurs montures par la bride ; bientôt ils retrouvèrent les traces des Ogallalas, ce qui leur fit grand plaisir. Toujours en descendant la montagne, ils arrivèrent à l'extrémité de la forêt, laquelle finissait d'une façon très brusque et dessinait une sombre ligne vers la droite, mais s'avançait en formant une sorte d'angle, vers la gauche, jusqu'à la prairie. Le paysage devenait vraiment magnifique ; l'œil, le plus indifférent aux grands spectacles de la nature, est ébloui à la vue de tant de merveilles et d'une disposition si admirable du terrain. Le haut de la vallée de *Madison*, qui porte le nom significatif de *Trou de feu*, est bien la plus curieuse partie du parc national. Dans un espace de plusieurs milles, et à des distances très rapprochées, on compte une multitude de *geysers* ou sources chaudes, dont les innombrables jets s'élancent à des centaines de pieds, avec une force sans égale.

De toutes les fissures des rochers, sort une odeur de soufre très prononcée, et la vapeur des sources chaudes flotte toujours dans l'air.

Les stalactites, blanches comme la neige, ou plutôt les bavures qui sortent des chaudières naturelles en ébullition sous la terre, étincellent au soleil des milles nuances du prisme.

En beaucoup d'endroits, le sol n'est qu'une sorte de limon, dont la température varie, qui tantôt se soulève et tantôt s'affaisse, en formant des gouffres profonds, du sein desquels s'élancent des colonnes de vapeur, dont l'œil peut à peine suivre le jet, jusqu'au milieu du ciel. Malheur à

l'imprudent, dont les pas s'égarent sur ce limon mouvant et brûlant ; il risque de disparaître à chaque minute, au fond d'un abîme soudainement ouvert ; un bond prodigieux peut seul le sauver, mais il retombe bientôt dans un autre danger, car le sol est mince comme une feuille de papier, et friable comme les gâteaux de cire que construisent les guêpes. Quand le voyageur croit pouvoir mettre le pied sur un terrain solide, il se trouve, tout à coup, surpris par la vapeur soufrée, s'échappant sous ses pas, ou voit s'étendre devant lui, une eau brunâtre qui recouvre la légère croûte de terre, dont l'apparence vient d'abuser ses yeux.

Chaque fois que le pied se pose sur ce sol sans consistance, il marque une empreinte, remplie aussitôt d'une boue infecte.

Partout s'élèvent des bruits étranges, des sifflements, des mugissements, des bouillonnements, des crépitements, des bourdonnements ! D'énormes bouillons d'eau, mêlés de vase, se précipitent, en torrents, dans toute la vallée. Jette-t-on une pierre, aussitôt s'ouvre un large trou, qui se referme immédiatement. Alors on dirait que les esprits souterrains, offensés, s'irritent et se vendent.

L'eau et la boue s'agitent avec des convulsions diaboliques ; elles s'élancent, elles frémissent, elles grondent, comme si elles menaçaient le téméraire, du plus redoutable châtiment.

L'eau de ces vrais bassins de sorciers, affecte toutes les nuances : blanche comme du lait, rouge sang, bleu d'azur, jaune soufre, quelquefois claire et transparente comme le cristal. Il se forme, par-dessus, une sorte de viscosité blanchâtre ou plutôt grise, mince d'abord, et pareille à des fils de soie, puis se solidifiant en quelques minutes, et se réunissant en une masse serrée.

Souvent, les trous ouverts par l'irruption présentent la couleur d'un gazon très vert, duquel soudain, l'air s'échappe, en sifflant et ensuite un jet d'eau de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. A chaque instant, le spectateur ébloui, surpris, ravi, étonné ou épouvanté, pousse les exclamations les plus diverses ! Magnifique ! incomparable ! admirable ! affreux ! infernal !

C'était en ce merveilleux canton, que Shatterhand et ses hommes venaient d'arriver. Ces derniers voulaient suivre la forêt, sur les hauteurs mais le brave trappeur les rappela à grands cris, et leur montra les rives du fleuve où, du moins, on serait plus à découvert, et où l'on n'aurait pas à craindre de surprises.

La gorge par laquelle s'engagea la petite troupe, mesure à peine un demi-mille anglais ; dominant l'âpre sentier suivi par nos cavaliers, le fleuve se trouve si étroitement encaissé dans les roches, que ses vagues limoneuses semblaient se disputer le passage les unes aux autres. Aucune végétation sur le bord de ces eaux sulfureuses et chaudes ; une vallée sauvage s'étend à droite, enserrée par une sorte de muraille de rochers que couronne la verdure sombre des forêts. L'entrée de cette vallée est accessible par une pente douce et boisée, mais de l'autre côté se dresse une roche énorme semblable à une tour de géant ; la base avançant un peu, force le torrent à décrire un arc, sans que le vallon s'en trouve beaucoup élargi, car les roches qui environnent la tour encombrent tout le terrain. En approchant de ce fantastique monument ; quel autre nom donner à cette masse régulière et sculptée avec tant d'art ? On se croit au pays des elfes ou des génies ; on se demande si les esprits de la terre ne se donnent pas rendez-vous dans ce palais mystérieux ? En avant de la tour, on admire d'abord, une terrasse supportée par des piliers légers et décorée de la façon la plus fantaisiste ; des plumets de neige, des statues de cristal, une galerie d'ivoire à jours, une foule de détails charmants, ravissent le regard ; çà et là, se profilent des groupes gigantesques, des formes bizarres. Un grand bassin paraît s'être creusé dans cette terrasse, il dessine un demi-cercle et une eau limpide le remplit.

Au-dessus s'élève une seconde terrasse un peu moins vaste que la première, dont le soubassement semble revêtu d'albâtre incrusté d'arabesques d'or ; une troisième terrasse surmonte les deux autres, on la croirait construite avec de l'ouate d'une éclatante blancheur ; une dentelle d'une finesse incomparable, a dû être jetée par les mains virginales de quelque jeune fée, pour rattacher les élégantes colonnettes qui supportent cette plate-forme. Elle est composée d'une matière si légère en apparence, si vaporeuse, qu'on la dirait prête à fléchir sous le moindre poids, et pourtant six terrasses s'échelonnent encore au-dessus, en retrait les unes sur les autres, et toutes

contenant un bassin duquel s'échappe de larges nappes d'eau ; cascades ravissantes pareilles, tantôt à une poussière diamantée par les rayons du soleil, tantôt au voile brodé d'une épousée.

Cette merveille de la nature se détache sur le fond sombre de rochers de basaltes, dont les flancs sont revêtus d'une couche de lave volcanique. Le tout provient d'une irruption très ancienne et du travail des eaux. Au sommet de l'étrange pyramide s'élance un énorme jet d'eau accompagné de jets de vapeur, lesquels produisent continuellement des sifflements aigus, le sol tremble sous l'action de ces prodigieux élancements. L'eau du geyser, comme nous l'avons dit, a formé en partie, ce palais féerique ; l'eau chaude au sommet, se refroidissant d'étages en étages, de sorte que le dernier bassin offre une température normale ; il en sort une onde pure comme du cristal qui va se jeter dans le Feuerbach (ruisseau de feu).

À peu de distance du brillant château, une espèce de rempart, gigantesque et sombre, aux lignes heurtées, fait contraste. Ces blocs basaltiques semblent avoir servi de jouets aux enfants de Titans. Le mur naturel, qui se dresse en face de ce palais des génies, mesure au moins cinquante pieds. Il entoure une excavation d'une grande profondeur dont l'ouverture, béante et noire, a quelque chose d'effroyable. Ce cratère de volcan se rétrécit vers le haut, pour s'élargir à la base, il présente un singulier phénomène et rappelle la figure d'un entonnoir renversé et divisé en deux compartiments. Dès que le geyser commence à siffler et à s'élancer, la lave sort par la même embouchure. Il doit y avoir communication souterraine, mais rien de plus singulier que ce mélange.

« Voilà le Pa-wakon-touka ! Le démon de l'eau, » dit Shatterhand en désignant le cratère.

« Tu le connais ? » demanda le grand féticheur.

« Oui, je suis venu ici, déjà. »

« Tu hésitais pourtant, sur la route ?

« La première fois, je suis arrivé au cratère par un autre chemin ; je n'avais pas vu le château merveilleux du même côté, et je ne me reconnaissais point tout d'abord… Mais, regardez ! Les Sioux Ogallalas doivent camper non loin… Je me demande pourquoi ils n'ont pas continué leur marche vers la tombe de leurs frères morts ? Quel grave motif les a forcés à s'arrêter ? Il faudrait tâcher de le découvrir…

En effet, les Ogallalas avaient fait halte assez près du volcan mais plus bas. Notre petite troupe en se cachant derrière les roches pouvait les examiner à l'aise. On les apercevait assez distinctement pour connaître leurs visages.

Ils étaient debout et groupés par bandes ; les chevaux erraient autour d'eux ou restaient couchés sur le sol, car les malheureuses bêtes ne trouvaient aucune pâture, l'herbe ne croît point dans ces terrains embrasés. Les prisonniers, les mains liées derrière le dos, avaient été attachés par des cordes les uns aux autres, ils s'appuyaient sur des blocs de rochers.

Au moment où Old Shatterhand aperçut les Ogallalas, un mouvement se produisait parmi eux. Ils se rangeaient en un cercle, au milieu duquel leur chef prit place. Le chef des Upfarocas, dont les yeux suivaient toutes les évolutions du camp ennemi, s'écria d'un ton farouche :

« Voilà le *Lourd Mocassin* assis au milieu de ses chiens ; ils vont aboyer ensemble ! »

« Tu connais ton ennemi, répondit Old Shatterhand, tu sais de quoi il est capable ! »

« Si je le connais ! Il m'a pris une oreille, je lui en prendrai deux ; son tomawak m'a blessé l'épaule, mon coutelas lui percera le cœur ! »

Old Shatterhand aperçut Jemmy, Davy, Martin et Frank ; les autres lui étaient inconnus. Quant à Vohkadeh, on l'avait mis à part, et ses liens étaient si étroitement serrés que ses membres paraissaient tout enflés.

Un Sioux s'approcha du jeune Indien et le poussa au milieu du cercle :

« Ils vont l'interroger, murmura Shatterhand ; peut-être le juger et l'exécuter séance tenante. Ah ! si l'on pouvait entendre leurs paroles ! »

« Descendons vers eux, interrompit l'Upfaroca ; mon tomawak frémit dans ma main ! »

« Ne précipitons rien ; il est sage de nous tenir encore cachés, reprit Shatterhand. Avant que nous soyons arrivés au fleuve et que nous l'ayons traversé à la nage, s'ils nous aperçoivent, les

prisonniers sont immédiatement perdus ! »

« Quel est le plan de mon frère blanc ? »

« Je voudrais tomber sur eux à l'improviste, car je crains qu'ils massacrent tous leurs prisonniers, plutôt que de nous les abandonner. Si nous descendions ici, nous serions vus ; un peu plus loin, la forêt qui longe la rive du fleuve nous protégera. »

« Mon frère a raison ; je suis prêt à le suivre, mais j'y mets une condition. »

« Laquelle ? »

« Personne n'attaquera le chef des Ogallalas ; j'ai à m'en venger, il m'appartient ! »

Old Shatterhand ne répondit pas ; il semblait préoccupé.

« Il y a, là-bas, cinquante ennemis, dit-il enfin, je voudrais éviter toute effusion de sang, mais c'est impossible ; ils ne se rendront point sans combat ! »

Le nègre Bob qui, pendant la durée du voyage, s'était tenu à l'écart, venait de s'avancer pour regarder aussi, il s'écria avec des gestes joyeux :

« Moi, voir Massa Baumann, moi voir jeune Massa Martin ! O Massa Shatterhand, aller au secours ! »

« Oui, Bob. »

« Oh ! oh bonheur !... Bob être content ! Bob se battre pour Massa ! »

Shatterhand retint l'élan du brave garçon ; il prit sa longue vue et la braqua sur les Sioux, juste au moment où l'on venait d'enlever à Martin Baumann ses liens pour le présenter devant le conseil, en même temps que Vohkadeh. Grâce à cette excellente lunette, Shatterhand pouvait presque suivre les mouvements des lèvres de ceux qui composaient l'assemblée.

Le chef, s'adressant à Martin, désignait du geste le cratère du volcan. Shatterhand vit le visage du jeune homme se couvrir d'une pâleur mortelle, puis, tout à coup, on entendit un grand cri de douleur.

Un des prisonniers l'avait poussé ; c'était le chasseur d'ours ; les membres du vieillard, quoique liés, tremblaient convulsivement ; les menaces de l'Indien devaient être terribles.

Les Sioux Ogallalas étaient arrivés en cet endroit, depuis la veille au soir, ils espéraient que le *Lourd Mocassin* établirait son campement au milieu de la forêt, mais, malgré l'obscurité et les dangers de la descente, le chef avait préféré traverser le fleuve ; il connaissait la contrée, pour l'avoir parcourue plusieurs fois, et il nourrissait une idée féroce. À pied, et conduisant son cheval par la bride, le *Lourd Mocassin* dirigeait la marche des siens. Les prisonniers suivaient, attachés à leurs montures, ce qui augmentait les difficultés du trajet. C'est de cette façon qu'ils étaient arrivés sur l'autre rive.

L'eau du *Feuerloch* avait là, une chaleur tempérée, qui en rendait possible la traversée. On plaça le cheval de chaque prisonnier, entre deux Sioux, et l'on atteignit les flancs du volcan où l'on fit halte.

On lia alors, les captifs sur de grosses pierres puis les Ogallalas se disposèrent au sommeil, sans que leur chef prît la peine de leur expliquer la raison pour laquelle il établissait son campement dans ce lieu aride, où on ne pouvait trouver ni herbe ni eau potable pour les chevaux.

Dès le point du jour quelques Ogallalas conduisirent les pauvres bêtes à une fontaine peu éloignée que le *Lourd Mocassin* leur indiqua, en homme qui connaît les lieux.

À leur retour, on procéda au déjeuner, composé de quelques quartiers de buffle, puis le chef instruisit à voix basse, ses guerriers de la décision qu'il avait prise, au sujet de Vohkadeh et du jeune Baumann.

Tous considéraient le premier comme un traître quoiqu'il n'ait encore rien avoué. Martin devait partager son sort, comme ayant dirigé l'expédition ; le reste des prisonniers était également voué à la mort ; plus cette mort serait lente et cruelle plus le spectacle aurait d'intérêt. Il fallait néanmoins simuler une sorte de jugement, c'est pourquoi les Ogallalas s'étaient réunis et avaient fait comparaître Vohkadeh au milieu d'eux.

Ce dernier n'ignorait pas ce qu'on lui réservait mais il comptait sur l'intervention de

Shatterhand et de Winnetou.

L'interrogatoire eut lieu à haute voix, afin que ceux des prisonniers, qui comprenaient la langue des Sioux, pussent l'entendre :

« Vohkadeh a-t-il réfléchi ? Veut-il persister dans ses mensonges ou enfin, tout avouer aux guerriers ogallalas ? » demanda le *Lourd Mocassin*.

« Vohkadeh n'a pas mal agi, il n'a rien à avouer ! » répondit le jeune Indien.

« Vohkadeh ment ! S'il veut être sincère, on adoucira sa peine ! »

« Mon sort sera le même ; coupable ou innocent, je sais que je mourrai ! »

« Vohkadeh est jeune ; la jeunesse est souvent irréfléchie ; elle ne comprend pas la portée de ses actions ; c'est pourquoi nous sommes disposés à l'indulgence, s'il se montre sincère.

Un sourire ironique glissa sur le visage du chef ; il poursuivit :

« Je connais Vohkadeh ; il ne résistera pas davantage, il parlera ! »

« Ne l'espérez pas ! »

« Alors Vohkadeh est un lâche ; il a eu le courage de mal faire, et n'a pas celui de le reconnaître. Vohkadeh, malgré sa jeunesse, est une vieille femme, entêtée et opiniâtre ! »

Le chef savait que ces paroles feraient bondir l'Indien…

Les Peaux-Rouges ne supportent pas le reproche de lâcheté. Habitué de bonne heure aux privations et à la douleur, la mort elle-même ne les effraie nullement, car ils croient à une vie heureuse au-delà de ce monde, mais l'insulte les blesse au vif. Vohkadeh, répondit avec orgueil :

« J'ai tué le buffle blanc ! tous les Sioux Ogallalas le savent ! »

« Où sont les témoins ? Tu as apporté une peau de buffle blanc, c'est tout ce que nous pouvons dire ! »

« Le buffle se dépouille-t-il de sa peau, en faveur des chasseurs ? »

« Tu as peut-être trouvé un buffle mort dans la prairie ! »

« Tu sais bien le contraire ! s'écria Vohkadeh dont l'indignation était à son paroxysme ; les oiseaux du ciel eussent déchiqueté la peau d'une bête morte ! Puissent les coyotes me venger de ton injure et te dévorer vivant ! »

« Coyote, toi-même ! »

« Ouff, rugit Vohkadeh ; si je n'étais pas enchaîné, je te montrerais lequel de nous deux est un poltron ! »

« Tu l'as déjà fait voir, puisque tu mens ! »

« La peur ne m'a pas fait mentir ! »

« Qu'est-ce donc alors ? »

« Vohkadeh essayait de sauver ses frères ! »

« Ouff ! te voilà forcé d'avouer… Achève, dis-nous ce qui s'est passé ? »

« Eh bien, écoutez ! Vohkadeh a été avertir le fils du chasseur d'ours, dans son wigwam, puis il a suivi ceux qui voulaient arracher de vos mains, ces malheureux ! »

« Combien êtes-vous ? »

« Cinq : le fils du chasseur d'ours, Jemmy, Davy, Frank et Vohkadeh.

« Le cœur de Vohkadeh s'est donc attaché à ces visages pâles ? »

« Oui, un seul d'entre eux vaut plus que cent Ogallalas ! »

Le chef parcourut du regard le cercle de ses guerriers et constata avec plaisir, l'impression qu'avaient produite sur eux, les dernières paroles du jeune Indien ; il demanda ensuite à ce dernier :

« Sais-tu ce que tu risques en parlant ainsi ? »

« La vie ! »

« Tu périras dans d'atroces supplices ! »

« Vohkadeh ne les craint pas ! »

« Nous verrons tout à l'heure ce qu'en pensera Vohkadeh. Qu'on amène le fils du chasseur d'ours ! »

C'est au moment où Martin comparaissait devant ce sauvage tribunal, que Shatterhand avait

aperçu ceux qu'il cherchait.

« As-tu entendu et compris ce qu'a dit Vohkadeh ? » demande le chef au jeune chasseur.

« Oui » répondit celui-ci avec calme.

« Il est allé vous chercher, et vous avez cru pouvoir délivrer nos prisonniers ; cinq souris se réunissant pour attaquer un ours ! La folie a troublé vos esprits ! Vous mourrez ! »

« Certes ! repartit Martin, il est écrit que tous les hommes meurent une fois. »

Le chef saisit le sens de ces paroles, car il repartit !

« Vous mourrez de notre main ; ne croyez pas nous échapper ; vous mourrez aujourd'hui, à l'instant même.

Le *Lourd Mocassin* ne quittait pas des yeux les deux jeunes gens, cherchant, avec une avidité féroce, à deviner leurs impressions. Vohkadeh demeurait aussi impassible que si cet arrêt ne le concernait pas ; Martin pâlit affreusement.

« Le *Lourd Mocassin* sait que vous êtes bons amis, poursuivit l'Indien, il ne vous refusera pas le plaisir de mourir ensemble ! »

Vohkadeh fît entendre un éclat de rire :

« Merci, dit-il, la mort est douce, quand on la partage avec un brave ! »

« Allez donc à elle, tous deux, et jouissez de ses embrassements ! »

Le chef se leva, sortit du cercle formé par ses guerriers, et se dirigea vers l'ouverture du cratère.

« Voilà votre tombe, dit-il, dans quelques instants elle vous engloutira ! »

Il désignait le gouffre, duquel s'échappait une fumée fétide.

Ce supplice était tellement inimaginable, que personne n'y avait songé. Martin devint livide ; son père jeta un cri d'angoisse, qui retentit jusqu'aux oreilles de Shatterhand et de ses compagnons.

Depuis le commencement de sa captivité, le brave chasseur d'ours avait montré un fier courage ; mais il ne put alors dominer sa douleur paternelle :

« Non, non, supplia-t-il, pas lui, moi ! Il n'a rien fait, il est si jeune ! ?

Le chef lui intima le silence, en criant :

« Tais-toi ; tu hurlerais de peur, si je te condamnais au même supplice ! »

« Non, je ne me plaindrai pas ! »

« Écoute ! Crois-tu que j'aie l'intention de jeter tout d'un coup, dans le volcan, ton fils avec le traître Vohkadeh ! La lave monte et redescend d'une manière régulière, comme le flux et le reflux de la mer. On sait quand elle arrive et quand elle se retire. Nous attacherons les deux victimes, elles ne tomberont pas dans les entrailles de l'abîme, car le lasso les retiendra ; elles auront seulement les pieds baignés par la première vague de lave ; la seconde vague atteindra leurs genoux ; leur corps brûlera ainsi lentement. Veux-tu encore mourir à la place de ton fils ? »

« Oui ! répondit Baumann, fais cet échange et je te bénirai ! »

« Tu périras avec les autres sur la tombe des chefs. Et maintenant, regarde ! Nous allons jeter ton fils dans le gouffre ! »

« Martin, Martin ! mon fils ! » s'écria le pauvre père, au désespoir.

« Père ! » sanglotait l'enfant.

« Silence ! murmura Vohkadeh à son oreille. Les faces pâles ne savent-elles pas mourir sans donner de la joie à leurs ennemis ? »

Baumann essayait de rompre ses liens ; il ne réussit qu'à les faire entrer plus profondément dans sa chair.

« Entends-tu comme il se lamente ? lui cria le chef ; tu l'entendras jusqu'au bout ; nous allons te placer au premier rang des spectateurs. Qu'on détache les prisonniers, qu'on les lie sur les chevaux, afin qu'ils puissent mieux voir ; après quoi garrottez étroitement les deux condamnés et portez-les près du cratère ! »

Ces ordres furent bientôt exécutés ; plusieurs Sioux saisirent Martin et Vohkadeh. Baumann serrait les dents pour étouffer sa plainte, quand on l'assit, avec les autres, non loin du gouffre :

« C’est affreux ! murmura Davy à Jemmy ; le secours viendra peut-être, mais hélas ! trop tard pour ces braves enfants ! Nous sommes tous deux cause de leur mort ; nous n’aurions pas dû consentir à cette périlleuse entreprise ! »

« Tu as raison ! Mais… écoute ! »

Le cri rauque du vautour se faisait entendre ; les Ogallalas ne le remarquèrent pas :

« C’est le signal d’Old Shatterhand, » murmura Jemmy.

« Ah ! si Dieu le permettait ! »

« J’espère que notre compagnon aura suivi nos traces ; je crois que Dieu nous l’envoie. Regarde du côté de la forêt, ne vois-tu rien ? »

« Si, si ! répondit Davy ; je vois la cime d’un arbre s’agiter ; quelqu’un la fait remuer. »

« C’est vrai ! mais ne fixons pas trop longtemps les yeux sur ce point ; les Ogallalas nous épient toujours.

Puis élevant la voix, Jemmy cria, dans sa langue maternelle, au jeune Martin :

« Jeune homme, rassure-toi, le secours est proche ! »

« Pourquoi ce chien aboie-t-il, rugit le chef ; le volcan lui fait envie, peut-être ? »

« Est-ce possible ? » murmura le chasseur d’ours, qui n’était pas loin de Jemmy.

« Oui, nos amis sont dans la forêt. »

« Avant qu’ils puissent en descendre et traverser le fleuve, tout sera fini ! »

« Ils sont prudents et déterminés ! »

Les prisonniers, liés sur les chevaux, se trouvaient si serrés les uns contre les autres, qu’ils s’entendaient en parlant à demi-voix.

« Remarques-tu, Davy, dit Jemmy à son vieux camarade, qu’on ne tient pas nos montures par la bride ; nous sommes déjà à moitié libres ! Pourvu que ton mulet ne fasse pas sa tête ! »

« Sois tranquille, il obéira ! »

« Ma vieille haridelle marchera aussi, mais qu’entends-je ? Ah ! grand Dieu, ils sont perdus ! »

Il parlait encore, lorsque la terre commença à trembler, comme sous les pieds des chevaux d’une formidable armée, d’abord faiblement, puis plus fort ; un roulement sourd se faisait entendre ; le geyser commençait son œuvre.

Le chef s’était penché sur le bord du cratère, pour mesurer, avec une corde, la longueur qu’il fallait donner aux lassos, à l’extrémité desquels on avait attaché les deux victimes, sous les bras.

Au bruit souterrain, tous les Ogallalas reculèrent, deux guerriers restèrent seuls, pour pousser les condamnés dans le cratère, dès que la lave se mettrait à monter.

Ce fut un moment de cruelle attente ; il sembla long comme un siècle, au chasseur d’ours et à son fils.

Pourquoi Old Shatterhand tardait-il ainsi ?

Le brave trappeur avait observé minutieusement tous les mouvements des Ogallalas. Quand il vit qu’on conduisait Martin et Vohkadeh, sur le bord du cratère, il comprit ce qui allait se passer :

« On veut les faire périr à petit feu, dit-il aux Indiens ; il n’est que temps, courez à leur secours, descendez sous les arbres de la forêt, traversez le fleuve, précipitez-vous sur les Ogallalas, en criant de toutes vos forces ! »

« Ne viens-tu pas avec nous ? » demanda le chef des Upfarocas.

« Non, je reste, vous verrez pourquoi. »

« Ouff ! en avant ! »

Un instant après, les Shoshones et les Upfarocas avaient disparu. Bob restait seul avec Shatterhand.

« Viens, lui dit ce dernier, grimpe à cet arbre, en agites-en la cime ! »

Puis, portant la main à sa bouche, Shatterhand imitait le cri du vautour ; ce cri qu’avaient entendu Davy et Jemmy.

« Pourquoi secouer arbre ? » demanda Bob.

« Va toujours, ils veulent faire périr ton jeune maître ; nous le sauverons ; le mouvement de

l'arbre indiquera notre présence.

« Tuer Massa Martin ! »

Le noir laissa tomber le fusil qu'il tenait à la main.

« Tuer Massa ! Oh ! Bob empêcher ! »

« Bob ! Bob ! cria Shatterhand ; tiens-toi en repos, tu vas tout perdre ! »

Le nègre ne l'entendait plus ; on allait tuer son jeune maître ! Rien ne pouvait l'arrêter ; il oubliait et sa poltronnerie et le danger ; il oubliait aussi, qu'il n'avait plus son fusil ; sautant dans le fleuve, il rencontra un fragment de lave qui flottait, et s'en servit comme de radeau. Bientôt, il sentit un choc sur son épaule ; c'était une forte branche qui s'était détachée d'un arbre voisin de la rive.

« Ah ! murmura le pauvre nègre, massue pour Bob ! »

Il ne fut point aperçu par les Ogallalas ; l'attention de tous se concentrait sur l'ouverture du volcan.

Au moment où commençait le roulement souterrain, Shatterhand vit le noir sauter sur la rive opposée et s'avancer vers les ennemis ; il saisit aussitôt ses armes, se disposant, avec le plus grand sang-froid, à tenter une périlleuse entreprise.

Les Sioux, nous le savons, avaient reculé à l'instant où le geyser s'ébranlait, ils laissaient les prisonniers sous la garde de deux d'entre eux. Le chef leva la main pour donner un ordre ; Old Shatterhand ne l'entendit pas, car le bruit augmentait ; mais il devina que cet ordre était meurtrier… Le chasseur ajusta son fusil, deux détonations retentirent ; puis, rejetant son arme, il prit un autre fusil. Lui seul avait pu se rendre compte des détonations, le mugissement de la vapeur étouffait tous les bruits, pour les Sioux.

« Qu'on les fasse descendre dans le cratère ! » criait le *Lourd Mocassin*.

Les bourreaux allaient obéir.

Le père de Martin poussa un nouveau cri d'effroi. Mais, quelle surprise ! Au moment où les deux Ogallalas se baissaient pour s'emparer des prisonniers, ils chancellent, tombent et ne se relèvent pas.

Le chef rugit quelques paroles impossibles à saisir, car l'eau et la lave s'élancent avec des détonations et des sifflements horribles.

Le *Lourd Mocassin* courut à ses guerriers et les frappa de son poing ; ils ne bougèrent pas davantage. Le chef en saisit un par l'épaule, le soulève, son regard rencontre deux yeux éteints et privés de vie. La tête de l'Indien était percée de deux trous ; une balle lui avait traversé le crâne. Effrayé, le chef se pencha vers l'autre guerrier, il avait été frappé de même. Tremblant, le *Lourd Mocassin* retourne près des siens, avec tous les signes d'une profonde terreur.

Les Sioux, au comble de la surprise, s'approchent des deux morts ; comme leur chef, ils reculent épouvantés.

Le geyser rentrait dans une sorte d'accalmie, mais un autre bruit, partant du fleuve, vient frapper les oreilles des Ogallalas ; c'est comme le rugissement d'une bête fauve.

Un être noir et gigantesque, sortant de l'eau, s'élance vers eux, en brandissant une énorme massue. Ce personnage fantastique, couvert de l'écume infecte et brunâtre du fleuve, et d'une masse inextricable de joncs qui pendent, sur son corps, de tous côtés, ressemble vraiment à un démon.

Le brave Bob ne s'était pas donné le temps de se débarrasser de cette parure, qui ne lui laissait plus l'aspect d'un être humain. Son rugissement, ses yeux qui sortaient de leurs orbites, ses dents qui grimaçaient, tout contribuait à épouvanter les Ogallalas.

Il allait, frappant de sa massue, comme un Hercule, faisant tout fuir sur son passage.

« Massa Martin ! Où être bon Massa Martin ? » hurlait le nègre.

« Hourra ! Voilà Bob, s'écria Jemmy. La victoire est à nous. Bravo, mon ami Bob ! »

En ce moment retentissait, poussé par plusieurs voix, le cri de guerre des Indiens. À cet appel bien connu, les Sioux sortirent de leur engourdissement ; quelques-uns se précipitèrent dans la direction d'où venaient les cris ; ils aperçurent alors les Shoshones et les Upfarocas qui débouchaient au galop. Dans leur effroi, les Sioux ne songèrent guère à compter leurs ennemis. La

mort étrange de leurs deux camarades, l'apparition de Bob, l'arrivée des Indiens ennemis, tout cela était plus que suffisant, pour déterminer chez les Ogallalas, une panique et une débandade générales :

« Fuyons, fuyons ! » crièrent-ils, en montant sur leurs chevaux.

Jemmy éperonnait sa monture, et faisait signe à ses compagnons :

« Courage, disait-il, lancez vos bêtes ! »

Déjà son cheval, le mulet de Davy, le cheval de Frank, obéissaient à leurs cavaliers ; les pauvres animaux effrayés du tremblement de terre, du bruit, des cris, couraient avec affolement.

Houg-peh-te-keh, l'un des chefs, avait reçu de Bob un tel coup de massue qu'il en était tombé à moitié assommé ; heureusement pour lui, le nègre l'avait laissé pour se précipiter vers son jeune maître, toujours lié et couché à terre :

« Bon Massa Martin ! répétait le noir, Bob couper la corde, Bob plus quitter maître ! »

Pendant ce temps, le chef se relevait en tirant son couteau : il allait frapper le nègre par derrière, lorsqu'il entendit le cri des ennemis, et s'aperçut que les siens prenaient la fuite.
Le Lourd Mocassin comprit que son seul moyen de salut était de les suivre. Rejoindre son cheval, sauter en selle fut, pour lui, l'affaire d'une minute. Ses armes étaient restées attachées à la selle ; il lança sa bête vers Baumann, dont la monture s'effarouchait, et l'obligea à le suivre dans une course effrénée.

Les Sioux Ogallalas, persuadés qu'en remontant le cours du fleuve, ils échapperaient à l'ennemi, dirigèrent leur retraite de ce côté. S'ils arrivaient à la tombe des chefs, ils étaient sauvés, car ils se trouvaient sur un terrain qui offrait une merveilleuse défense naturelle. Ils se trompaient dans leur espoir, comme nous le verrons tout à l'heure.

On s'en souvient sans doute, Winnetou avait reçu, la veille, d'Old Shatterhand, l'invitation de se rendre vers la *Bouche du diable* et de l'y attendre. Le chef Apache suivait en tous points ces instructions.

Tokvi-tey, le chef Shoshone qui l'accompagnait, essaya en vain, après le départ de Shatterhand, de changer l'itinéraire.

« Mes frères attendront ici, dit résolument l'Apache ; les chevaux peuvent encore y pâturer, et sur la route que nous suivrons ensuite, ils ne trouveront plus d'herbe. »

« Tu connais donc le chemin ? » demanda le Shoshone.

« Winnetou connaît toutes les prairies et les cours d'eau, toutes les montagnes et les vallées, de la mer du Sud au Saskotschewan ! »

« Mais ne faut-il pas se hâter d'arriver au but ? »

« Mon frère a dit vrai ; cependant, il ne serait pas bon d'arriver au but avant le temps. Winnetou sait ce qu'il fait ; les braves guerriers des Shoshones peuvent se fier à son expérience ; qu'ils mangent qu'ils se reposent, qu'ils soient sans inquiétude ! »

L'Apache prit son fusil d'argent et disparut entre es arbres. Les Indiens préparèrent leur repas en s'entretenant des événements précédents. Il était déjà tard quand Winnetou revint ; il alla chercher son cheval, se mit en selle, puis fit signe aux Shoshones de le suivre. Les guerriers se rangèrent en file indienne, évitant de laisser, derrière eux une piste trop marquée.

Winnetou, comme tous ceux de sa race, était d'un caractère sombre et taciturne ce jour-là, il semblait plus concentré que jamais ; il précédait sa troupe de quelques pas, et aucun Shoshone n'eût osé s'approcher de lui. Tokvi-tey lui-même, quoique chef, restait à distance.

On marchait donc, sans échanger une parole au travers de la forêt, dont les arbres formaient sur la tête des cavaliers, un dôme de feuillage impénétrable aux rayons du soleil ; cette demi-obscurité disposait au recueillement. Le chant matinal des oiseaux s'était tu, quelques craquements de branches interrompaient seulement, ce majestueux silence.

Une prairie verdoyante, mais de peu d'étendue, apparut soudain aux regards des guerriers ; la forêt s'y terminait en pointe ; puis le terrain devint si pierreux qu'à peine pouvait-on y trouver çà et là, un brin d'herbe.

Winnetou laissa son cheval ralentir le pas ; Tokvi-tey l'eut bientôt rejoint. L'Apache lui montra alors une ligne bleue, se dessinant vers l'Ouest, et dit :

« Ce sont les montagnes du *Feuerloch*, derrière lesquelles s'ouvre la *Bouche du Diable*. »

Le Shoshone, enchanté de trouver Winnetou d'humeur plus loquace, résolut d'en profiter pour lui adresser quelques questions sur le fameux chasseur des prairies, Old Shatterhand, qu'il regardait presque comme un être supérieur, et qu'il avait été ravi de rencontrer ; la conduite généreuse du célèbre trappeur envers ses ennemis le plongeait dans l'étonnement, sa force et sa bravoure l'émerveillaient. Suivant le geste de Winnetou, qui désignait les montagnes, il dit :

« Tokvi-tey n'a jamais parcouru cette contrée, mais son oreille recueille les récits des vieux guerriers ; il sait que derrière ces monts, se cache la tombe d'un chef dont l'âme ne peut entrer dans les chasses éternelles, quoiqu'elle ait appartenu à un grand chef qui portait beaucoup de scalpes à sa ceinture. Son nom était Kun-pa. Mon frère le connaît ? »

« Non ! Winnetou ne connaît pas ce guerrier mort !

« Kun-pa signifie, dans la langue des Sioux, *eau de feu* (eau-de-vie). On surnomma ainsi le malheureux dont il s'agit, parce qu'il vendit sa tribu tout entière aux visages pâles, en échange de la brûlante liqueur. Il avait déterré la hache de guerre contre les blancs, ses guerriers étaient nombreux ; mais le chef des visages pâles vint avec de l'eau-de-vie et demanda à parlementer.

On s'assembla entre les deux campements, les discours commencèrent ; les Européens firent boire à Kun-pa l'*eau de feu* à longs traits. Ce breuvage n'avait jamais mouillé ses lèvres ; il but et but encore, jusqu'à ce que le mauvais esprit de cette eau se fût emparé de sa personne. Il trahit alors ses guerriers ; tous furent tués, sans en excepter un seul.

« Et leur chef ? » demanda Winnetou, après que Tokvi-tev lui eut fait ce récit.

« Il survécut ; les hommes blancs lui promirent encore de l'*eau de feu*, s'il les conduisait dans les prairies de sa tribu. Il y consentit, les wigwams se trouvaient là, sur ces montagnes. La vallée du fleuve *Feuerloch* passait alors, pour la plus fertile de toute la contrée ; les pâturages y étaient abondants, les buffles et les bisons la parcouraient en bandes nombreuses. C'est là que *Kun-pa* conduisit les visages pâles, qui fondirent sur les hommes rouges, et les massacrèrent avec leurs femmes et leurs enfants. Le chef, pendant ce carnage, buvait de l'*eau de feu*, jusqu'à ce qu'elle lui brûlât la bouche et les entrailles. Il rugit alors de douleur, il se tordit dans d'intolérables supplices. Ses cris retentirent dans les prairies, les forêts, et jusque sur la cime des montagnes, de l'autre côté du lac de Pierre. Le grand Esprit des hommes rouges habitait le lieu où Kun-pa vendit sa tribu ; il sortit de sa demeure, sa colère était terrible ; il fendit la terre de son redoutable tomahawk, et l'âme de *Kun-pa* fut précipitée dans l'abîme, où elle demeure ensevelie. Quand, dans son supplice qui dure toujours, *Kun-pa* se tourne d'un côté ou de l'autre, en gémissant, la contrée tout entière tremble jusqu'aux fondements, et l'*eau de feu* jaillit brûlante, de sa bouche ; elle remplit toutes les crevasses, toutes les fentes du gouffre ; elle s'élance, elle bouillonne, elle siffle, elle dévaste tout !

Si un voyageur isolé essaye de parcourir cet endroit maudit il s'enfuit épouvanté. »

Le Shoshone se tut ; peut-être espérait-il que Winnetou ajouterait quelques réflexions à ce récit ; son attente fut déçue, car l'Apache demeura silencieux ; à peine pouvait-on remarquer un imperceptible sourire, se jouant sur ses lèvres. Tokvi-tey lui demanda, enfin :

« Que pense mon frère de ce que je viens de lui raconter ? »

« Que jamais les faces pâles n'ont combattu les guerriers rouges au *Trou de feu*.

« Mais la chose est arrivée, il y a beaucoup de lunes, alors que mon frère rouge ne voyait pas encore la lumière du jour. »

« Tokvi-tey, le chef des Shoshones, ne la voyait pas non plus ; comment peut-il savoir les choses du passé ?

« Les anciens racontent ce que leur ont raconté leurs pères ! »

« Au temps des anciens, aucun visage pâle n'était encore apparu dans les prairies ; mon frère blanc Old Shatterhand me l'a dit. Quand Winnetou l'a rencontré, pour la première fois, près du fleuve *Feuerloch*, il m'a expliqué de quelle manière se sont formés ces gouffres, d'où surgissent des

sources d'eau, chaudes ou froides. Il sait comment les montagnes et les vallées, les cañons et les abîmes, ont été élevés ou creusés. »

« Shatterhand les a-t-il vus naître ? »

« En voyant la trace des pieds d'un guerrier ; ne sait-on pas qu'un homme est passé par là ? Le Grand Esprit marque son empreinte dans la création ; les blancs savent la lire. »

« Hough ! » s'écria le Shoshone, émerveillé.

« Si tu l'entendais lui-même, tu serais encore plus surpris. Dans le silence des nuits, j'étais assis auprès de lui, heureux d'écouter ses paroles, car il répète ce que dit le Grand Esprit, qui aime les hommes et qui veut la paix, je le comprends maintenant ; j'imite Shatterhand, je ne tue aucun homme, parce que tous sont les enfants du Grand Esprit.

« Les hommes blancs sont aussi ses enfants ? »

« Oui. »

« Ouff ! Pourquoi détruisent-ils leurs frères rouges ? Pourquoi leur volent-ils leur pays ? Pourquoi les chassent-ils de place en place ? Pourquoi sont-ils pleins de ruses, de malice et de tromperies ?

« Pour répondre aux questions du chef des Shoshones, il me faudrait des heures, et le temps me manque ; je veux seulement lui adresser une question à mon tour. Tous les hommes rouges sont-ils bons ? »

« Non, il y en a de bons et de méchants. »

« Old Shatterhand est bon, il aime les hommes rouges et ne vient pas pour la guerre, c'est un chasseur qui se plaît dans nos prairies. »

« Mon frère veut-il me dire où il l'a rencontré pour la première fois ? »

« C'était au *Rio-Gila*, où paissaient les chevaux des Apaches. Les chiens de Comanches avaient attaqué nos braves guerriers ; les chefs tinrent conseil, et le lendemain matin, on se mit en marche contre eux. Winnetou était encore jeune, et fut désigné comme éclaireur, car son œil était perçant, et son oreille aurait entendu le frôlement d'aile d'un insecte dans l'herbe. On lui donna dix compagnons, il parvint à trouver la piste des ennemis. En revenant sur ses pas, il aperçut la fumée d'un campement, et se glissa pour épier. Cinq visages pâles étaient rassemblés là, Winnetou essaya de les surprendre. Un d'entre eux sauta derrière un arbre, il se défendit comme un buffle, quatre blancs périrent, mais des dix Apaches que Winnetou avait avec lui, pas un n'échappa… Le brave guerrier blanc et Winnetou restaient seuls sur le terrain ; le blanc jeta son fusil et terrassa Winnetou ; le poids de son corps était celui d'un ours. Winnetou crut son dernier moment venu, il découvrit sa poitrine, afin que le visage pâle lui donne plus promptement le coup de la mort ; mais l'homme blanc jeta bien loin son couteau, et tendit la main au guerrier rouge. Le chasseur était Shatterhand, depuis ce jour, il est devenu le frère de Winnetou.

« Winnetou et Shatterhand ne se sont plus quittés, sans doute ? »

« Old Shatterhand retourne quelquefois dans son pays, mais la prairie le rappelle toujours, et il y retrouve son frère. Le chasseur a sauvé la vie de Winnetou, qui donnerait la sienne avec joie, pour son frère blanc. Winnetou et Shatterhand ont souvent combattu ensemble, contre de nombreux ennemis ; ils ont toujours été vainqueurs. Depuis que Winnetou a rencontré son frère, il connaît l'amour du grand Esprit pour tous ses enfants, auxquels il défend de verser le sang. Le Créateur de la terre a envoyé son fils *Jé-su* pour réunir, dans la paix, tous les hommes, les visages pâles et les visages rouges. Si la loi du Grand-Esprit était obéie, tous les guerriers enterreraient la hache de guerre, et fumeraient ensemble le calumet de paix. Le chef des Shoshones comprendrait cette parole, si Shatterhand la lui expliquait ; Winnetou ne sait pas encore parler comme son frère blanc ; mais Winnetou marche, allant du nord au sud, de l'est à l'ouest, de tribu en tribu, pour dire aux hommes de sa race, que tous sont fils du grand Esprit. Que les guerriers rouges fassent régner la paix au milieu des prairies, et les embûches des blancs mauvais, ne seront plus à craindre ; ces hommes cruels disparaîtront pour toujours. Tokvi-tey, le chef des Shoshones, réfléchira sur ces paroles, hough ! »

Winnetou, en achevant ces mots, éperonna son cheval, pour lui faire regagner l'avance qu'il avait perdue ; il ne prononça plus une syllabe, pendant la suite du trajet.

Ses prévisions se réalisaient ; le terrain restant à parcourir demeurait aride et sans végétation ; d'aspect plat, il offrait des affaissements et des ravins profonds, qui forçaient les cavaliers à de nombreux détours. Le soleil dardait d'aplomb ses rayons sur la petite troupe, laquelle allait au pas, afin de ménager les chevaux, car on prévoyait une chaude alerte pour le lendemain.

Ainsi se passa une partie de la journée. Le soleil était à son déclin, quand on atteignit le pied occidental des montagnes du *Feuerloch*.

Au fur et à mesure que l'on commençait à monter, le sol devenait plus fertile ; il donnait naissance, en certains endroits, à de petits cours d'eau, dont une herbe fournie tapissait les bords.

Winnetou dirigea sa troupe sur une vallée entourée de hautes montagnes ; il s'y trouvait des arbres et un petit bassin d'eau fraîche. L'Apache prit son cheval par la bride, puis lui fit traverser l'eau, après s'être assuré que les autres guerriers pourraient suivre son exemple. Personne ne lui demanda où il pensait établir le campement. En sortant du petit étang, il remonta en selle, et poursuivit sa route, toujours suivi des siens.

La vallée s'étrécissait en montant ; elle était bornée par un cours d'eau qui coulait du sommet de la montagne. Bientôt les cavaliers trouvèrent une forêt sauvage, que des pieds humains semblaient n'avoir jamais parcourue.

Mais l'Apache connaissait sa route, il la poursuivit sans hésiter, comme s'il avait été mystérieusement guidé. Tout à coup, un craquement, aussi fort qu'une explosion de dynamite, retentit aux oreilles des guerriers, les chevaux s'épouvantent et se cabrent ; une suite non interrompue de pétards succède à ce bruit ; enfin un roulement, pareil à un feu de peloton et mêlé de crépitements, de bourdonnements, de sifflements étranges.

« Ouff ! s'écria Tokvi-tey, qu'est ceci ? »

« C'est *Kun-tui-temba*, la *Bouche du Diable*, répondit Winnetou ; mon frère a entendu le bruit de sa fureur ; il va maintenant la voir cracher. »

L'Apache fit encore quelques pas, puis, s'arrêtant, se tourna vers les guerriers rouges, et leur montra du geste l'abîme qui s'ouvrait devant eux ; les Indiens s'approchèrent.

Une muraille de rochers gigantesques se dressait devant eux ; à la base se déroulait la vallée du fleuve *Feuerloch*. Sur la teinte sombre des roches se détachait la blancheur d'une colonne d'eau d'environ cinquante pieds de hauteur, surgissant de terre, et formant, à son sommet, une sorte de chapiteau irisé de mille couleurs ; un léger nuage de vapeur voilait ce jet énorme, car l'eau est très chaude au sortir de la source. Un cri d'admiration s'échappa de toutes les poitrines ; le chef des Shoshones, s'adressant à Winnetou, lui demanda :

« Pourquoi mon frère nomme-t-il ceci : la *Bouche du Diable* ? Ne devrait-on pas plutôt l'appeler : la *Bouche du Ciel* ? »

« Non, car le mauvais esprit y habite. »

« Tokvi-tey n'a jamais vu pourtant rien d'aussi beau ! »

« Que mon frère ne s'y fie pas ; les choses mauvaises ont souvent une belle apparence ; mais un homme prudent prend le temps de juger. »

Les yeux ravis des Indiens contemplaient encore ce spectacle, lorsque soudain retentit une détonation, semblable au roulement de la foudre ; toute la scène changea.

La colonne d'eau retomba sur elle-même ; pendant quelques instants, le bassin d'où elle sortait redevint absolument calme. Bientôt on entendit un mugissement sourd et continu, de ce bassin profond, s'élancèrent, précédés par quelques rares trépidations, des jets de vapeur. Les secousses se rapprochèrent de plus en plus, jusqu'à ce qu'elles donnassent naissance à une colonne de fumée, et à une masse de lave, projetée presque aussi haut que la colonne d'eau qui, peu de minutes auparavant, émerveillait les spectateurs. Le tout, accompagné de bruits sinistres, pareil à des plaintes et à des gémissements ; on eût pu se croire à l'entrée de l'enfer !

« Affreux ! s'écria Tokvi-tey, se bouchant le nez ; le plus brave des guerriers ne pourrait

supporter une telle odeur ! »

« Hé bien, demanda Winnetou, en souriant. Mon frère veut-il encore nommer cet endroit : la *Bouche du ciel* ?

« Ah ! puissent tous les ennemis des Shoshones s'y engloutir ; c'est la demeure du malin esprit ! Partons d'ici ! »

« C'est ici que mes frères doivent camper ! »

« Ouff ! »

« Shatterhand a fixé le lieu de notre halte, le gouffre ne vomira plus aujourd'hui ; mes frères n'ont point à s'effrayer. »

« Les Shoshones obéiront à Winnetou ; ils ont foi en sa parole ! »

L'Apache conduisit alors ses compagnons un peu plus loin, à l'angle des rochers, sur un terrain volcanique où croissait quelque végétation épineuse, et où d'énormes blocs de lave gisaient disséminés :

« Mon frère Winnetou ne voit-il pas que cette route est dangereuse ? Les pieds enfoncent à chaque pas ! » s'écria Tokvi-tey.

« Il n'y a pas d'autre chemin, répondit l'Apache ; mais Winnetou connaît les places et son cheval est prudent ; que ses frères le suivent, qu'ils prennent garde ; souvent la terre n'est pas plus épaisse que la main ! »

« Mon frère n'envoie-t-il pas un message à Shatterhand, avant d'établir le campement ? »

« Inutile, les Ogallalas arriveront ici, avant Old Shatterhand. »

Winnetou poussa son cheval vers la montagne ; s'abandonnant entièrement à l'instinct de l'animal. Les Indiens le suivirent non sans terreur ; mais quand ils virent l'adresse avec laquelle le cheval du chef Apache évitait les mauvais pas, ils se rassurèrent un peu.

« Mes frères ne doivent pas se suivre de trop près, dit Winnetou, afin de charger le sol le moins possible, en même temps. Si un cheval menace d'enfoncer, on le tirera vivement en arrière. »

Heureusement, ce danger ne se présenta pour personne, et la petite troupe atteignit le fleuve sans encombre.

L'eau avait, à cette place, un degré de chaleur inaccoutumé, sa surface était huileuse, et d'une teinte chatoyante, jaune, gris-bleu, etc., tandis qu'un peu plus loin, les vagues devenaient limpides et transparentes. On trouva un gué que les chevaux traversèrent aisément, puis Winnetou fit faire à sa troupe, une seconde évolution, qui la ramena vers la *Bouche du diable*.

L'éruption avait cessé ; on s'avança sur les bords de l'orifice avec précaution ; l'on constata, en regardant au fond, que la surface du gouffre avait repris son calme. Rien n'eût fait soupçonner qu'une terrible éruption s'était produite quelques minutes auparavant.

Winnetou désignant un groupe de rochers, derrière la *Bouche du diable*, apprit à ses compagnons, qu'en ce lieu même, se trouvaient les tombes des trois Ogallalas tués par Shatterhand, et la petite troupe se dirigea vers ces roches, dont la base formait une sorte de cercle, d'un demi-mille d'étendue.

Leurs flancs étaient tellement escarpés, qu'il eût été impossible de les gravir. De nombreux trous, remplis de lave et d'eau bouillante, en rendaient l'accès périlleux ; il n'y croissait ni herbe, ni plante d'aucune sorte.

Au centre de ces roches s'élevait un monticule en forme de cône ; composé de pierres et de lave desséchée ; sa hauteur atteignait au moins quinze pieds ; il pouvait en compter dix de largeur et une vingtaine de longueur. Au sommet, on avait planté plusieurs lances, ornées d'étranges parures de guerre : colliers, scalpes, etc., et disposées en trophées funèbres :

« Ici, dit Winnetou, sont enterrés le *Brave buffle* et le *Feu dévorant*, les plus forts guerriers des Ogallalas. Old Shatterhand les a tués de son poing formidable ; ils sont là, assis sur leurs chevaux, leurs armes placées sur les genoux, le bouclier à la main gauche, et le tomahawk à la droite. Le nom du troisième guerrier n'est pas connu, car il avait perdu son amulette. C'est sur cette hauteur qu'Old Shatterhand se tenait à cheval, avant de livrer ce terrible combat, où il frappa l'un après l'autre, les

Ogallalas ; il n'eut pas voulu verser leur sang, mais il devait défendre ; le Grand Esprit le protégea. »

En disant ces mots, Winnetou désignait, à droite, la muraille de rochers formant, sur cette hauteur, un avancement d'environ quatorze pieds, à laquelle étaient adossés quelques blocs rocailleux, de hauteur d'homme. Les Shoshones poussèrent un *Ouff* admiratif ; les prouesses du trappeur leur semblaient merveilleuses.

Leur chef s'avança lentement près des tombes, qu'il mesura du regard, puis demanda à Winnetou :

« Mon frère sait-il quand les Sioux Ogallalas seront ici ? »

« Peut-être ce soir. »

« Alors, ils trouveront la tombe de leurs chefs détruite, et les ossements des morts jetés dans la *Bouche du diable* pour que les âmes des trois chefs rejoignent, dans l'abîme, celle de *Kun-pa*. Prenez votre tomahawk, Tokvi-tey donnera le premier coup. »

Il allait descendre de cheval, lorsque Winnetou l'arrêta :

« Que mon frère laisse en paix ces os, cria-t-il les trois guerriers ne sont pas tombés sous sa main ; leurs tombes appartiennent à Old Shatterhand qui n'enleva point le scalpe des morts et qui voulut les ensevelir lui-même. Un brave ne profane pas les restes des défunts, il doit craindre le Grand Esprit père de tous. Que mes frères rouges renoncent à cette affreuse coutume ! »

« Winnetou défend les cadavres de ces chiens ! »

« Oui, Winnetou protège le repos des morts même contre son frère, son ami, et personne encore, n'a vaincu Winnetou ! Mes frères ont vu la tombe des trois chefs ; qu'ils me suivent maintenant, il est temps d'établir le campement. »

Le chef apache tourna bride vers la *Bouche du Diable*, sans regarder derrière lui ; mais tel était son ascendant, que Tokvi-tey baissa la tête, et obéit sans répliquer ; les siens l'imitèrent.

La nuit commençait à tomber, quand les cavaliers atteignirent les abords de la *Bouche du diable*. Malgré ce terrible voisinage, il coulait, en cet endroit une source froide et limpide, dont les eaux, après avoir serpenté dans la vallée, rejoignaient le fleuve. Le lieu du campement n'avait rien d'agréable, mais Winnetou ne s'y arrêtait pas sans réflexion. Il attacha son cheval, roula sa couverture en guise d'oreiller, et se prépara au repos. Les Shoshones s'assirent en cercle, devisant tout bas ; leur chef vint se coucher près de l'Apache. Celui-ci ne lui adressa point la parole ; il feignit de dormir pendant plusieurs heures ; enfin il se leva, saisit son fusil, et dit à Tokvi-tey :

« Mes frères peuvent reposer en paix, Winnetou veille sur le camp. »

Il s'éloigna au milieu de l'obscurité. Les Indiens, étonnés de ce brusque départ, ne purent guère se livrer au sommeil ; Winnetou revint vers le milieu de la nuit ; il les instruisit, en peu de mots, de la situation :

« *Kon-peh-te-keh, le Lourd Mocassin*, campe avec ses guerriers à l'*Eau du diable*, dit-il ; il a fait prisonniers le chasseur d'ours et cinq de ses compagnons, ainsi que nos frères qui nous ont abandonnés imprudemment. Old Shatterhand se trouve dans leur voisinage. Mes frères peuvent dormir, Winnetou et Tokvi-tey agiront vers l'aurore, près de l'*Eau du diable*, hough ! »

Il se coucha. Cette nouvelle réjouit les guerriers, mais aucun d'eux ne donna le moindre signe qui trahit leurs impressions. Les Shoshones acceptaient la perspective sanglante qui s'offrait à eux, pour le lendemain matin ; ils ne songeaient même pas au péril ; c'étaient de braves guerriers ; ils s'endormirent, après avoir posté des sentinelles autour du camp.

Le matin blanchissait à peine, quand Winnetou éveilla le chef des Shoshones et descendit avec lui, vers le fleuve ; ils supposaient que les Sioux ne se mettraient pas en marche, avant le lever du soleil.

Entre la *Bouche du diable* et l'*Eau du diable*, il y a une distance d'environ un mille anglais. Quand les deux Indiens arrivèrent à ce dernier endroit, il faisait assez clair, pour qu'ils puissent distinguer tous les détails du paysage.

Le fleuve dessinait une courbe, non loin du campement des ennemis. Masqués derrière un

angle de rochers, Winnetou et son compagnon examinèrent à loisir, ce qui se passait chez les Sioux. Ceux-ci déjeunaient ; Winnetou, après les avoir approximativement comptés, regarda dans la direction du chemin que devait prendre Shatterhand, puis murmura à l'oreille du chef des Shoshones :

« Ouff ! Shatterhand est arrivé ! »

« Mon frère le voit ? » demanda Tokvi-tey, du même ton.

« Là-haut, sur le rocher. »

« Les arbres le cachent. »

« Oui, mais mon frère n'aperçoit-il pas les corneilles, planant au-dessus des branches. Quelqu'un les a effarouchées ; Shatterhand seul peut être ici, il descend à l'ombre de la forêt pour attaquer l'ennemi. Retournons donc à la *Bouche du diable*, où nous attendrons les Sioux, que Shatterhand va mettre en fuite. Hâtons-nous. »

Tous deux revinrent en courant vers les hommes auxquels Winnetou donna les instructions nécessaires ; tous se préparèrent au combat. L'ennemi devait être pris ainsi entre deux feux.

Au même moment retentit un sinistre craquement souterrain :

« L'*Eau du diable* élève la voix ! dit Winnetou ; la *Bouche du diable* s'ouvrira bientôt. Que mes frères s'écartent à gauche.

Presque au même instant on entendit le cri de guerre des treize Shoshones et des Upfarocas, compagnons de Shatterhand, qui attaquaient les Sioux.

Ainsi que Winnetou l'avait prévu, l'éruption de la *Bouche du Diable* commença, vers la même heure que la veille, quand ils étaient arrivés. Au milieu d'un bruit effrayant la colonne d'eau s'éleva en large gerbe. Cette circonstance fut favorable à Winnetou et à ses guerriers, car les Sioux ne pouvaient les apercevoir, à travers les vapeurs de l'eau. Le chef apache fit un écart assez grand, qui lui permit de distinguer ce qui se passait dans les environs. La troupe ennemie, prise de peur, courait sans ordre, et se dirigeait vers la *Bouche du diable !*

« Ouff ! les voici ! cria Winnetou. Que mes frères se cachent derrière l'eau fumante et laissent passer l'ennemi. Pas de coup de feu ! »

Les Sioux les plus agiles ne tardèrent pas en effet à gravir la pente qui conduisait à la *Bouche du diable*. Winnetou se montrant soudain, poussa alors un cri, répété par la voix de tous les Shoshones. Les ennemis, voyant toute issue impossible, abandonnèrent leurs montures, pour essayer de se cacher dans les rochers.

Derrière ces premiers fuyards, apparut presqu'aussitôt un groupe compact de cavaliers, composé de Sioux et de blancs, courant au grand galop. Au centre, se trouvaient le chef des Ogallalas, Baumann, le chasseur d'ours et Frank.

Le nègre Bob avait réussi à couper les liens de Vohkadeh et de Martin Baumann. Ceux-ci poussèrent des cris de frayeur, en voyant le chef des Sioux entraîner le chasseur d'ours dans sa fuite. Frank, averti par cet appel désespéré, comprit quel danger courait son maître. Quoique lié, il parvint à diriger son cheval près du nègre, et lui cria !

« Coupe mes liens, Bob, vite ! »

Bob obéit. Frank descendit aussitôt de sa monture, saisit le tomahawk d'un des deux Sioux tué par Old Shatterhand, remonta en selle, et se mit à la poursuite du chef ennemi.

Bob n'avait pas de cheval. Les membres de Martin et de Vohkadeh étaient tellement endoloris par les cordes qu'ils ne pouvaient leur rendre aucun service ; ils se lamentaient tout haut, Jemmy les entendit !

« Retournons, dit-il à Davy, le Sioux emmène Baumann. »

Bob les délivra encore de leurs liens. Jemmy saisit alors le couteau, et galopa pour rejoindre Frank. Davy, sans armes, le suivait.

Ce fut en ce moment que les Shoshones et les Upfarocas apparurent soudain. Amis et ennemis se trouvèrent confondus. Old Shatterhand arrivait aussi, ramenant le cheval abandonné par Bob auquel il le rendit.

L'espace compris entre la *Bouche du diable* et l'*Eau du diable* offrait un spectacle étrange. Sioux Ogallalas, Shoshones, Upfarocas, blancs, tout le monde criait à l'envi, chacun trop occupé de soi pour songer aux autres ; tous essayant de sauver sa propre vie. Quant à nos amis, leur unique préoccupation était de délivrer Baumann.

Old Shatterhand, debout sur ses étriers, son fusil à double coup à la main, venait le dernier, mais son cheval volait ; il atteignit bientôt les Upfarocas et les quinze Shoshones :

« Doucement ! leur cria-t-il, en traversant auprès d'eux. Contentez-vous de poursuivre les Sioux. Winnetou est là-haut, il ne les laissera pas passer ; aucun d'eux n'échappera, ne tuez personne ! »

Puis il continua sa course, dépassant amis et ennemis. Les sabots de son cheval brûlaient la roche.

Le cheval de Frank était loin de posséder les mêmes qualités que celui de Shatterhand ; mais son cavalier l'excitait tellement de la voix et des éperons qu'il semblait aussi, avoir des ailes. Il réussit à rejoindre le chef des Sioux Ogallalas ; et poussant sa monture à ses côtés, le tomahawk au poing, il lui cria :

« Chien ! Tu verras à qui tu as affaire ! »

« Rat que tu es ! » vociféra le chef indien, qui se retourna et para le coup de Frank ; puis il tira le couteau pendu à sa ceinture, et le brandit au-dessus de la tête du petit homme :

« Frank, prenez garde à vous ! » cria Jemmy en accourant.

« Je n'ai pas peur d'un Peau-Rouge, » dit fièrement l'Européen.

Il recula son cheval, pour éviter le couteau, puis, d'un saut rapide, il se jeta à terre, et s'élançant sur l'Ogallala, le tira vivement par le bras.

Le chef rugit de colère ; il essaya de se dégager sans y réussir, car Frank le serrait comme avec des tenailles :

« Ne le lâche pas, répétait Jemmy, j'arrive à ton secours ! »

Tout cela s'était fait en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter. L'Ogallala tenait toujours son couteau de la main droite, et de l'autre la bride du cheval de Baumann ; il se souleva sur sa selle, se tourne en tous sens, mais en vain ; il ne réussit pas à se dégager de l'étreinte de Frank.

Baumann était lié étroitement, et ne pouvait s'aider, mais il encourageait Frank de la voix et des yeux. C'est alors que Jemmy les rejoignit, suivi de près par Davy ; il poussa son cheval auprès de celui de Baumann, et, avec le couteau de Bob, coupa les cordes du chasseur d'ours :

« Hallo ! Victoire ! s'écria-t-il ; dégagez votre bride des mains du Peau-Bouge ! »

Baumann essaya de le faire sans y réussir ; il n'en avait pas la force. Jemmy aurait voulu lui donner son couteau, mais il en fut empêché par l'arrivée de quelques Sioux qui, en fuyant, s'étaient aperçus du danger qui menaçait leur chef. Deux d'entre eux tombèrent sur Jemmy, un troisième essaya de se jeter sur Frank, lequel n'avait plus les bras libres ; mais Davy lança son cheval contre l'Indien, et le fit tomber rudement :

« Hourrah ! Alléluia ! s'écria Frank, nous sommes sauvés ! »

Davy s'efforçait de saisir le Peau-Rouge pour le jeter bas, lorsqu'il se produisit tout près d'eux, une si terrible explosion, que leurs chevaux reculèrent effrayés. Davy se maintint difficilement sur le sien ; Jemmy avait grand'peine à se défendre contre les deux Indiens ; il fut lancé en bas de son cheval, ainsi que Baumann.

Le groupe de cavaliers venait d'arriver à la *Bouche du diable*, et la détonation, dont les chevaux s'étaient effrayés, était produite par le jet de la colonne d'eau. Le cheval du chef allait s'engager à gauche, vers le fleuve, quand Old Shatterhand apparut sur ce terrain mouvant.

Il avait eu, d'abord, l'intention de secourir le brave Frank ; mais il dut changer d'avis, en apercevant les deux Indiens, qui pressaient Jemmy, descendre de cheval pour l'attaquer plus vivement encore. Il arrêta sa monture, puis de la crosse de son fusil, étourdit les deux Ogallalas en les frappant par derrière à la tête. Winnetou avec les Shoshones, se tenaient toujours dans l'espace

compris entre la *Bouche du Diable* et le fleuve, s'efforçant de ne pas laisser passer les Sioux et de les refouler dans la vallée des tombes ; le brave chef y réussit. Les fugitifs, apercevant la petite troupe, se jetèrent presque d'eux-mêmes dans cette vallée. L'Apache pouvait à peine se rendre compte de tous ces mouvements ; mais il voyait, Frank, toujours à cheval derrière le *Lourd Mocassin* l'étreignant de ses deux bras. Ce fut dans cette direction qu'il lança sa monture, suivi par quelques Shoshones.

Le chef des Sioux s'aperçut du danger, la colère et l'anxiété décuplèrent ses forces, il finit par repousser Frank et se jeter sur lui :

« Meurs ! » rugit-il en brandissant son couteau ; Frank se baissa assez vite, pour faire dévier l'arme. Le petit homme se souvenait du fameux coup de poing de Shatterhand ; de la main gauche il saisit l'Indien à la gorge, il le frappa de la droite, à la tempe ; mais, en luttant, les deux adversaires s'étaient avancés sur le bord du fleuve, et dans la chaleur de l'action, ils tombèrent au milieu de l'eau.

Winnetou accourut alors, descendit de cheval, prépara son arme, et se pencha sur l'eau, à la surface de laquelle on ne distinguait plus qu'une masse confondue dans l'écume des flots. Le chapeau de Frank flottait non loin de la rive ; un Shoshone le ramena à l'aide de sa lance ; enfin la tête emplumée de l'Indien émergea sur l'eau, puis celle de Frank. Le chef n'était qu'à demi-assommé ; il nageait avec un reste de vigueur, Frank le poursuivait à outrance ; il le saisit par les cheveux, pour le forcer à plonger ; tous deux disparurent de nouveau ; l'onde s'agita un instant autour d'eux ; un bras de Sioux se montra, ensuite ce fut autour des deux jambes de Frank. La lutte continuait sous les flots ; Winnetou ne pouvait viser l'un des deux combattants sans risquer d'atteindre l'autre. Old Shatterhand, Jemmy, Davy et Baumann arrivaient en ce moment. Le premier allait se débarrasser de ses armes et de ses vêtements, pour se jeter dans le fleuve, lorsque Frank, montrant la tête, cria :

« Y est-il encore ? » Et, sans attendre de réponse, replongea intrépidement.

Au bout de quelques secondes, il revint à la surface, tenant l'Indien par les cheveux, puis regagna lentement le rivage, où il fut accueilli avec des exclamations de joie. Pour lui, il criait encore plus haut que les autres ; il sentait en lui, l'étoffe d'un héros !

« On peut m'appliquer les paroles de César, disait-il ; Fendi, findi, fundi ! »

« Veni, vidi, vici ! rectifia Jemmy en riant, mais cela ne fait rien à l'affaire ! »

« Notre brave Frank ! s'écria Shatterhand, nous lui devrons l'avantage de cette journée ! Donnez-moi la main, mon cher Frank ! »

Celui-ci secoua de toutes ses forces la main du brave chasseur des prairies :

« Ah ! dit-il, vous me rendez bien fier ! »

Winnetou vint aussi tendre la main au vainqueur ; il répéta deux fois :

« Voilà un homme, voilà un homme ! » puis il fit signe à Old Shatterhand, et remontant en selle, se dirigea, avec ses Shoshones, vers la *Bouche du diable*, à l'entrée du passage où les Sioux ne manqueraient pas de se réunir.

Ce passage était gardé par le chef des Upfarocas et *Moh-aw*, le fils du chef des Shoshones, accompagnés de quelques guerriers. Quand le géant des Upfarocas apprit que le *Lourd Mocassin*, son ennemi mortel, avait été vaincu, il courut sur le bord du fleuve pour le voir. Il y arriva, lorsque Shatterhand faisait lier le prisonnier, qui commençait à reprendre ses sens. L'Upfaroca sauta en bas de son cheval, et, brandissant son couteau, s'écria !

« Ah, chien ! rends-moi mon oreille !... À moi ton scalpe, aujourd'hui ! »

Shatterhand l'écarta vivement :

« Le prisonnier appartient à un guerrier blanc, dit-il, personne ne le touchera ! »

L'Upfaroca grommela quelques menaces, mais l'énergie de Shatterhand lui imposait trop, il n'osât passer outre.

Baumann s'était jeté dans les bras de Frank ; tous deux pleuraient de joie !

« Je te dois tout ! disait le chasseur d'ours. Mais comment as-tu pu réunir une troupe aussi

nombreuse pour t'aider à me délivrer ? »

Frank n'avait pas le temps d'entrer dans beaucoup de détails :

« Vous remercierez mes compagnons, dit-il, moi, je n'ai fait que mon devoir ! »

En ce moment, les cinq autres prisonniers des Sioux arrivaient avec Martin, Vohkadek et Bob. Le chasseur d'ours alla à leur rencontre ; quand le nègre aperçut son maître, il descendit de cheval, courut à lui, se jeta à ses genoux, et, saisissant les mains de Baumann, s'écria en pleurant :

« O Massa, cher, bon Massa Baumann ! Enfin, Bob revoir bon Massa ! Massa Bob mourir de joie ! »

Baumann le releva, il voulait l'embrasser ; le nègre se recula :

« Non, Massa pas embrasser Massa Bob ! Bob avoir tué bête puante, sentir toujours mauvais ! »

« Peu m'importe ! Tu as contribué a ma délivrance, je veux t'embrasser ! »

Le nègre, tout heureux, ne résista plus, après quoi Martin sauta au cou de son père. Leurs compagnons les laissèrent un instant, tout à leur joie :

« Mon enfant ! mon fils ! répétait Baumann. Ah ! comme j'ai eu peur pour toi… comme j'ai souffert ! Regarde, tes bras sont déchirés par les cordes ! »

« Et les tiens, mon pauvre père ! Ils me font plus mal que les miens ; mais tu guériras, nous te soignerons… Toute cette misère est passée, viens remercier avec moi, ceux qui, au péril de leur propre vie, ont sauvé la tienne ! Avec Vohkadeh, mon ami, tu connais, depuis hier, Jemmy et Davy ; voici maintenant Old Shatterhand, notre guide, notre chef ; c'est grâce à lui et à Winnetou que nous sommes tous en liberté. Comment pourrons-nous jamais leur témoigner assez de gratitude ? »

« Je le sais, mon fils, et je m'afflige de pouvoir si peu… Merci, oh merci, mes braves amis ! »

Il tendit les deux mains à Old Shatterhand ; des larmes de reconnaissance perlaient sur ses joues. Shatterhand serra doucement ces mains endolories puis, montrant le ciel à ses compagnons, il dit d'un ton affectueux :

« Ne nous remerciez pas, mais rendez grâces à Celui qui nous a protégés, dans notre œuvre de délivrance. Nous ne sommes que ses instruments, aussi allons-nous tous le bénir, en répétant le beau cantique de notre pays, celui qu'on nous faisait chanter à l'église, quand nous étions enfants :

« J'ai crié au Seigneur, dans ma détresse.
Ah ! mon Dieu, entends ma voix ;
Sauve-moi, toi, mon divin Sauveur ;
Fais descendre, sur moi, ta miséricorde,
Alors, je te rendrai grâces, ô mon Dieu !
Bénissez, bénissez, avec moi, le Seigneur ;
Chantons à la gloire de notre Dieu !

Shatterhand s'était découvert ; il prononçait ces pieuses paroles, lentement et à haute voix. Tous les blancs se découvrirent comme lui ; un fervent et sonore « Amen » sortit de toutes les bouches.

Le chef des Sioux, couché à terre, regardait cette scène avec surprise, ne sachant qu'en penser. Pour lui, il se considérait comme voué à la mort la plus cruelle. On l'emporta bientôt dans la vallée des tombes, où une partie des Shoshones et les Upfarocas se trouvaient encore. Là, on l'assit sur une roche.

Old Shatterhand et le chef apache se détachèrent du gros de la troupe, pour aller en reconnaissance autour de la vallée ; ils ne tardèrent point à apercevoir les Sioux, qui semblaient discuter vivement entre eux ; il était clair que l'accord ne régnerait pas longtemps parmi cette troupe effarée. Shatterhand et son compagnon revinrent près de leurs alliés Tokvi-tey leur demanda :

« Que décident mes frères ? »

« Nos frères rouges doivent tous prendre part à la délibération, répondit Shatterhand ; c'est pourquoi nous allons fumer ensemble le calumet du conseil ; mais avant, je veux parler à *Houh-*

peh-te-keh, le chef des Sioux Ogallalas. »

Le vieux chasseur et Winnetou descendirent de cheval. Un cercle s'était formé autour du prisonnier. Shatterhand s'approcha de l'Indien et lui dit :

« Voilà le *Lourd Mocassin* tombé entre nos mains ; toute résistance est inutile, toute fuite impossible, mais le chef peut sauver la vie de ses hommes. »

Il attendit une réponse ; le chef restait silencieux, les paupières fermées. Shatterhand poursuivit :

« Mon frère rouge a-t-il compris mes paroles ? » L'Indien ouvrit les yeux, jeta sur son interlocuteur un regard plein de haine, et cracha pour toute réponse :

« Le chef des Ogallalas me prend-il pour un animal galeux, qu'il ose cracher sur moi ? »

« *Wakon-kana*, vieille femme ! » grommela le *Lourd Mocassin*.

C'était une grave offense pour Old Shatterhand et ceux qui l'entouraient. L'Ogallalas voulait peut-être attiser la colère de ses ennemis, espérant une mort plus prompte. Old Shatterhand reprit avec calme :

« Le Lourd Mocassin est devenu aveugle. Il confond un vaillant guerrier avec une vieille femme ; j'ai pitié de lui ! »

« Mille chiens ! » cria le prisonnier.

Dire à un Indien qu'on a pitié de lui, c'est l'offenser mortellement, c'est pourquoi le Peau-Rouge jeta une nouvelle et plus grossière injure à la face de Old Shatterhand.

Quelques-uns des Indiens présents firent entendre des murmures de colère, Shatterhand les regarda sévèrement, et, à leur grande stupéfaction, se mit à couper les liens du *Lourd Mocassin* :

Le chef des Ogallalas peut se lever, dit-il ; ce n'est ni à un chien ni à une vieille femme qu'il a affaire. »

L'Indien se redressa. Quoique habitué à cacher ses impressions, il ne pouvait néanmoins dissimuler son embarras. Au lieu de répondre à ses insultes par la vengeance, on lui ôtait ses liens ! Son ennemi était-il fou, ou bien atrocement rusé ?

« Écartez-vous, commanda Shatterhand aux assistants. Ils se reculèrent, et le Sioux put jeter un regard sur la vallée. Il vit les siens, réunis près de la tombe des chefs. À leurs mouvements, on devinait aisément qu'ils délibéraient avec animation. Son œil s'éclaira ; il était libre ; coureur renommé, il pourrait s'échapper et rejoindre ses guerriers, ou du moins périr sous les balles, au lieu de rester exposé à d'affreux supplices.

Old Shatterhand comprit sa pensée ; il lui dit :

« Si le *Lourd Mocassin* songe à s'enfuir, qu'il me regarde bien, me reconnaît-il ? »

« Un homme ne regarde pas un loup pelé ! répondit le sauvage.

« Il n'y a point de loups ici ; mon frère rouge peut, sans se compromettre, regarder Winnetou et Shatterhand. »

« Ouff ! s'écria le prisonnier, au comble de l'étonnement, et tandis que son regard errait de l'un à l'autre, son visage exprimait une sorte de respect. Old Shatterhand poursuivit :

« Tous mes compagnons sont de braves guerriers voici Tokvi-tey, le chef des Shoshones, et Moh-aw son fils. Près d'eux, Kanteh-pehta, l'invincible guerrier des Upfarocas. Plus loin, Davy, Jemmy, et tant d'autres, qu'il serait trop long de nommer. »

En ce moment, d'ailleurs, il se fit un craquement soudain dans le sol ; les chevaux se cabrèrent les hommes poussèrent des cris d'effroi ; puis, un bruit continu, semblable à un mugissement, résonna par toute la vallée et la terre trembla. Une vapeur tantôt gris-bleu, tantôt couleur de soufre ou rouge sang, s'éleva de tous les orifices, suivie d'une émission de lave mêlée de roches, qui obscurcit l'atmosphère, en l'imprégnant d'une odeur insupportable.

On ne voyait pas à vingt ou trente pas devant soi. Un désordre indescriptible se fit dans l'assemblée les chevaux couraient çà et là, les hommes criaient et se heurtaient mutuellement. Les Sioux Ogallalas hurlaient dans le lointain ; leurs chevaux s'étaient échappés et s'élançaient d'instinct, vers la gorge du campement ennemi. Plusieurs d'entre eux tombaient au fond de trous,

subitement ouverts, ou périssaient sous les flots de lave.

Old Shatterhand conservait son sang-froid au milieu de ce désarroi général. Dès la première détonation, il avait saisi le bras du chef des Ogallalas et le maintenait de son poing vigoureux ; mais il dut le lâcher pour éviter un jet de lave. En s'écartant il rencontra Jemmy qui courait ; tous deux se heurtèrent et tombèrent à la fois. Shatterhand essaya de tirer le malheureux Jemmy par la main ; pendant ce temps, les chevaux des Sioux arrivaient au galop, renversant tout sur leur passage. Jemmy et Shatterhand eurent assez de s'occuper d'eux-mêmes, le prisonnier fut complètement abandonné.

Le *Lourd Mocassin*, épouvanté, n'avait fait aucun effort pour échapper aux mains d'Old Shatterhand ; cependant, dès qu'il se sentit libre, un cri de joie instinctive s'échappa de ses lèvres et le trahit ; au moment où il fuyait, Bob s'élançant après lui le frappa à la tête d'un terrible coup de crosse de fusil. Le *Lourd Mocassin*, ramassant une arme laissée à terre, se défendit encore avec vigueur ; Bob fut renversé. Comme le nègre se relevait, un des chevaux échappés le fit choir de nouveau.

« Indien partir ! Au secours. » criait le noir tout meurtri, en faisant des efforts incroyables pour se remettre sur ses jambes.

Le *Lourd Mocassin* courait toujours. Martin, qui l'avait aussi aperçu, le poursuivait, cherchant à venger son père.

Sans se retourner, le chef Sioux concentrait toute son attention sur le chemin à prendre ; d'abord il se dirigea vers les tombes, mais une énorme bouche de vapeur qui venait de s'ouvrir lui barra le passage ; tournant vers la droite, il crut pouvoir rejoindre plus facilement les siens. Il se trompait, le terrain mouvant fléchissant à chaque pas ; d'ailleurs le malheureux commençait à sentir de terribles douleurs de tête ; son pas s'alourdissait, des nuages passaient devant ses yeux. Il se reposa un instant, comprenant vaguement qu'il était pour suivi et cerné, il voulut tenter de reprendre sa course, car il n'avait pas d'armes et supposait que ses adversaires en étaient pourvus. Mais où fuir ? Où se réfugier ?

Devant lui, derrière lui, autour se creusaient des trous béants et profonds, ses forces s'épuisaient, il se sentait perdu.

Enfin l'Indien aperçut une roche gigantesque coupée par des degrés naturels et dont l'ascension ne lui parut pas impraticable. Là seulement, pouvait être le salut ; il réunit toute son énergie et se mit à grimper. Un nuage de vapeur l'enveloppa un instant, puis tout s'éclaircit de nouveau.

Un cri d'angoisse fit alors résonner les nombreux échos de la vallée. Bob, éperdu, appelait son jeune maître :

« Massa Martin ! répétait le noir, bon Massa Martin, Rouge vouloir tuer Massa Martin, Bob tuer Rouge !

Il désignait, en même temps, du geste, le rocher dont nous venons de parler, vers lequel il courait de toutes ses forces. On vit, en effet, le *Lourd Mocassin* et Martin engagés dans une lutte affreuse. Le Sioux avait pris Martin à bras le corps, et s'efforçait de le précipiter dans le vide. Il était trop affaibli ; Martin réussit à se dégager ; se reculant quelque peu, il bondit sur son adversaire, qui perdit l'équilibre ; les deux mains de l'Indien battirent l'air. Le malheureux chercha un appui pour ses pieds, mais le terrain manqua tout à coup, le *Lourd Mocassin* roula au bas du rocher et de là au fond d'une des crevasses béantes.

Amis et ennemis furent témoins de ce spectacle ; les compagnons de Martin applaudirent. Au loin les Sioux, qui avaient reconnu leur chef, poussaient de longs gémissements. Bob, fou de joie, escaladait les roches, pour aller baiser les mains de son jeune maître ?

« Brave jeune homme ! murmura Jemmy, il m'a fait trembler. Et vous, Frank ? »

Frank criait « hourrah ! » Tous vinrent féliciter Martin, qui descendait du rocher :

« Messieurs, dit Shatterhand, avant de fêter notre jeune héros, occupons-nous de terminer nos affaires ; laissons les chevaux pour le moment ; il serait impossible de les réunir ; je vais

parlementer avec les Sioux, Winnetou m'accompagnera, attendez-nous ici, je voudrais éviter de nouvelles luttes. »

Le célèbre trappeur et le chef apache se rendirent vers les tombes, derrière lesquelles les Sioux s'étaient réfugiés. Les blancs, trouvant qu'on s'était suffisamment battu, désiraient vivement une entente ; les Indiens se montraient moins accommodants. Parmi les blancs, le chasseur d'ours et ses cinq compagnons de captivité eussent été disposés à tirer vengeance des mauvais traitements qu'ils avaient subis. Jemmy crut devoir haranguer les assistants et leur exposer les avantages de la paix, car, disait-il, personne ne peut prévoir l'issue d'un nouveau combat qui, en tous cas, coûterait toujours beaucoup de sang. En manière de conclusion, il ajouta :

« Les Shoshones et les Upfarocas sont de braves guerriers ; aucune autre tribu ne saurait leur être comparée, mais les Sioux sont nombreux comme le sable du désert ; ils ne sont pas à dédaigner comme ennemis. Pensez que vous étiez vous-mêmes, tombés entre nos mains ; Shatterhand et Winnetou ont enlevé Tokvi-tey et son fils Moh-aw du milieu de leur camp, et Les Cent Tonnerres a été vaincu au muh-moha. Nous aurions pu anéantir tous vos guerriers ; nous ne l'avons pas fait, pour obéir à la loi du Grand-Esprit. Que mes frères rouges essaient de goûter eux-mêmes de la joie qu'on éprouve en pardonnant. J'ai dit ! »

Ce petit discours produisit sur les auditeurs une certaine impression. Baumann et ses compagnons l'accueillirent sans protestation ; ils se déclarèrent même prêts à oublier les mauvais traitements de leurs ravisseurs. Les Indiens se turent ; un seul, le chef des Upfarocas, voulut protester :

« Le *Lourd Mocassin* a mutilé ma face, les Sioux doivent payer pour leur chef ! » dit-il.

« *Le Mocassin* est mort ; la lave a brûlé son scalpe ; tu es vengé ! »

« Les amulettes des Upfarocas sont toujours aux mains des Ogallalas ! » grommela le chef.

« On vous les rendra. D'ailleurs, tu es fort ; plus d'un ennemi tombera encore sous ton tomahawk. L'ours puissant et fier dédaigne les faibles animaux. »

Cette comparaison flatta le géant, qui ne répliqua point.

Old Shatterhand et Winnetou revinrent bientôt, suivis, au grand étonnement de tous, par les Ogallalas désarmés. L'éloquence des deux amis avait remporté cette victoire. Les Sioux, du reste, paraissaient accablés par leur défaite et par la perte de leur chef. Jemmy s'empressa d'apprendre à Shatterhand le résultat de son propre discours ; le chasseur lui serra la main et, s'adressant aux Ogallalas, leur dit solennellement :

« Les guerriers des Sioux se sont soumis, sur la promesse d'obtenir la vie sauve ; cette promesse, nous la tiendrons, mais les visages pâles, les Shoshones et les Upfarocas veulent faire plus encore. Le Lourd Mocassin est mort, et avec lui, ceux qui s'apprêtaient à devenir les bourreaux de Vohkadeh et de Martin ; n'est-ce pas assez pour la vengeance ? Que mes frères les Ogallalas reprennent leurs armes ; nous les aiderons à rassembler leurs chevaux. La paix régnera désormais entre nous ; tous, nous la jurerons sur la tombe des chefs Ogallalas ! La hache de guerre y sera enterrée, puis, nos frères rouges retourneront vers leurs prairies, où ils raconteront comment ils ont été traités par les faces pâles enfants du grand Manitou, qui aime tous ses fils, et ordonne qu'ils s'aiment aussi entre eux ; qu'ils soient bons, même envers leurs ennemis, qu'ils vivent en paix avec tous ! »

Les Sioux, étonnés, osaient à peine en croire leurs oreilles ; mais quand on leur eut rendu leurs armes, ils entourèrent Shatterhand, en poussant des cris de joie et de reconnaissance.

Les amulettes furent rendues également aux Upfarocas ; les chevaux qui ne s'étaient pas beaucoup éloignés furent assez vite réunis. Après avoir pris quelque repos, on enterra les deux Sioux, tués par Shatterhand, dans le voisinage des tombes ; après quoi, les Indiens et les blancs quittèrent la vallée, témoin de tous ces événements, pour aller camper dans un lieu moins dangereux et moins malsain, sous l'abri des arbres d'une antique forêt.

Le soir, autour des feux, tout le monde fraternisa sans arrière-pensée. Les faces pâles devisèrent longtemps ensemble, se racontant les divers incidents de cette périlleuse expédition,

Frank dit à Jemmy :

« Vois-tu, mon vieux, le plus beau de notre histoire, c'est encore la fin ! Je crois qu'on peut la résumer en deux mots : « Ne rien craindre, aimer ses frères, bien se battre au besoin, mais préférer toujours la paix et le pardon, à la vengeance. » À présent vive la joie que donne le bon Dieu, quand on a fait son devoir ! »

25/03/2020

EMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Scan : winnetou.fr

Winnetou.fr à corrigé, dans la mesure du possible les erreurs typographiques.

Notes winnetou.fr

L'histoire « **Le fils du chasseur d'ours** » est parue pour la première fois dans le premier numéro du magazine « Der Gute Kamerad » (Le bon camarade). La suite du récit a été publiée ensuite dans les 38 numéros suivants de janvier à septembre 1887. C'était le premier récit que Karl May a écrit spécifiquement pour les jeunes lecteurs.

№ 1. | Spemanns Illustrierte Knaben-Zeitung.

Dein höchstes Gut auf Erden sei dein Volk.
Ihm gilt die heiligste Pflicht, die wärmste Liebe.
Fritz Reuter.*)

Der Sohn des Bärenjägers.

Von

K. May.

Erstes Kapitel.

Wohkadeh.

Nicht viel westwärts von der Gegend, in welcher die Ecken der drei nordamerikanischen Staaten Dakota, Nebraska und Wyoming zusammenstoßen, ritten zwei Männer, deren Erscheinen an einem anderen als diesem westlichen Orte ganz sicher ein sehr berechtigtes Aufsehen erregt hätte.

Sie waren von sehr verschiedener Körpergestalt. Weit über sechs Fuß hoch, war die Figur des einen fast beängstigend dürr, während der andere bedeutend kleiner, dabei aber so dick war, daß sein Leib beinahe die Gestalt einer Kugel angenommen hatte.

Dennoch befanden sich die Gesichter der beiden Jäger in gleicher Höhe, denn der Kleine ritt einen sehr hoch gebauten, starkknochigen Klepper, und der andere saß auf einem niedrigen, scheinbar schwachen Maultiere. Daher kam es, daß die Lederriemen, welche dem Dicken als Steigbügel dienten, nicht einmal die Bauchlinie des Pferdes erreichten, während der Lange gar keiner Bügel bedurfte, denn seine großen Füße hingen so weit herab, daß es von ihm nur einer kleinen, seitlichen Bewegung bedurfte, um mit dem einen oder dem anderen Fuße den Boden zu erreichen, und zwar ohne dabei aus dem Sattel zu kommen.

Freilich war von einem wirklichen Sattel bei beiden keine Rede, denn derjenige des Kleinen bestand sehr einfach aus dem Rückenstücke eines erlegten Wolfes, an welchem das Fell gelassen worden war, und der Dürre hatte eine alte Sattelldecke untergelegt, welche aber so arg zerfetzt und zerrissen war, daß er eigentlich auf dem bloßen Rücken seines Maulteres saß.

Wenn schon dieser Umstand andeutete, daß die beiden einen langen und beschwerlichen Ritt hinter sich hatten, so wurde diese Vermutung durch das Aussehen ihrer Anzüge auf das unwiderleglichste bestätigt.

Der Lange trug eine Lederhose, die jedenfalls für einen viel stärkern Mann zugeschnitten und gefertigt worden war. Sie war ihm viel, viel zu weit. Unter dem abwechselnden Einflusse von Wärme und Kälte, von Trockenheit und Regen war sie außerordentlich eingegangen und zusammengeschrumpft, leider aber nur in Beziehung auf ihre Länge, und so kam es, daß die unteren Säume der Hosenbeine dem Träger kaum bis über die Kniee reichten. Dabei zeigte die Hose einen ungemein fettigen Schimmer, was einfach darin begründet war, daß der Besitzer derselben sie bei jeder Gelegenheit als Handtuch und Serviette benutzte und alles, was er nicht an den Fingern dulden mochte, an dem Beinkleide abzumischen pflegte.

Die nackten Füße steckten in ganz unbeschreiblichen Lederschuhen. Sie hatten ganz das Aussehen, als ob sie bereits von Methusalem getragen worden seien und

*) An dieser Stelle wird in jeder Nummer eine von bekannten Männern der Gegenwart für unsern „Guten Kameraden" verfaßte Lebensregel für Knaben Ihres Blick finden. D. R.

13

Pour le contexte géographique du roman et en particulier pour le parc de Yellowstone, Karl May a utilisé « *The Pacific Tourist - Adams & Bishop's Illustrated Trans-Continental Guide of Travel from the Atlantic to the Pacific Océan* », un guide de voyage de l'Union Pacific de 1884. Karl May décrit le parc lui-même d'après « *Die neuentdeckten Geyser-Gebiete am oberen Yellowstone und Madison-River* » tiré des « *Récits de Petermann* » (1872) ainsi qu'à l'aide du compendium « *Nordamerika, seine Städte und Naturwunder, sein Land und seine Leute* » de E. v. Hesse-Wartegg (Leipzig 1880). Pour la figure du guerrier mandan Vohkadeh Karl May s'est inspiré de livre de Georges. Catlin : « *Die Indianer Nord-Amerikas* » (Leipzig 1848).

oooOOOooo

Les **Shoshones** sont un peuple autochtone amérindien des États-Unis. Également appelés Snakes ou Gens du serpent, ils sont proches des Païutes, des Comanches et des Utes. À l'arrivée des premiers colons européens, ils occupaient une grande région du Grand Bassin et des Grandes Plaines. Ils adoptèrent rapidement le cheval[43].

Les **Oglalas** ou Oglala Lakota sont l'un des sept clans indiens qui forment la tribu des Lakotas. Cette entité est apparue au XVIIIe siècle. Au début du XIXe siècle, les Oglalas se séparent des autres Sioux Lakotas vers 1830, ils rassemblent quelque 3 000 membres[44].

Upsaroka : Les Crows, également appelés Corbeaux, **Absaroka** ou Absáalooke, sont une tribu amérindienne qui vivait historiquement dans la vallée de la rivière Yellowstone, et qui ont été déportés par le gouvernement des États-Unis dans une réserve au sud de Billings (Montana). Le nom « Ap-sa-ru-ke » ou « Ap-sa-ro-ke » se référait à l'origine à un oiseau ressemblant à un corbeau. La tribu Absarokee est officiellement appelée aujourd'hui la nation Crow[45].

Les **Mandans** sont de langue siouanne, comme leurs alliés les Hidatsas. Ils pourraient avoir été au XVe siècle le premier peuple siouan à s'installer dans les Plaines du nord, venant de la région de l'Ohio et se dirigeant vers les sources du Mississippi. Ils auraient ensuite atteint le Missouri et remonté le fleuve jusqu'à l'endroit où il change de direction vers l'ouest. C'est là qu'au milieu du XVIIe siècle, les Mandans ont leurs premiers contacts avec les Blancs. Les Mandans sont typiquement des Indiens des Prairies, vivant à la fois de l'agriculture comme ceux du Nord-Est et de la chasse au bison comme ceux des Plaines[46].

43 Source : https://www.wikiwand.com/fr/Shoshones
44 Source : https://www.wikiwand.com/fr/Oglalas
45 Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/Crows
46 Source : http://nationsindiennes.over-blog.com/2015/08/mandan.html

Le parc national de Yellowstone en 1898

Source de la carte : https://www.davidrumsey.com/luna/servlet/workspace/handleMediaPlayer?lunaMediaId=RUMSEY~8~1~24269~880087